

NE TIREZ PAS SUR L'OISEAU MOQUEUR,
DE HARPER LEE

Harper Lee dans Le Livre de Poche :

NE TIREZ PAS SUR L'OISEAU MOQUEUR

HARPER LEE

Ne tirez pas
sur l'oiseau moqueur

Livret pédagogique établi par Isabelle Hausser

LE LIVRE DE POCHE

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1926 Naissance, le 28 avril, à Monroeville, petite ville d'Alabama (prototype de Maycomb), de Nelle Harper Lee, quatrième et dernier enfant d'Amasa Coleman Lee et de Frances Cunningham Finch.

Comme Atticus Finch, son père est avocat. Il publie aussi, de 1929 à 1947, un hebdomadaire : *The Monroe Journal*. Sa mère, assez excentrique, souffre de «troubles nerveux» et abandonne la gestion de la maison à leur employée noire.

La jeune Nelle se conduit très jeune comme un garçon manqué.

1928 Début de son amitié avec Truman Capote, qui a à deux ans de plus qu'elle. À la suite du divorce de
1933 ses parents, celui-ci est élevé par une parente éloignée, voisine de la famille Finch. Il servira de modèle au personnage de Dill. Les deux enfants sont très proches et se sentent différents des autres.

- 1944 Envoyée au collège méthodiste de filles Hutingdon à Montgomery (Alabama). Elle y est malheureuse parce qu'elle se sent trop étrangère aux préoccupations de ses condisciples qui, de leur côté, la jugent non conformiste. Elle écrit des nouvelles pour le journal du collège, dont des éléments annoncent *L'Oiseau moqueur*.
- 1945 S'inscrit à la faculté de droit de l'université d'Alabama. Elle envisage alors de devenir avocate, comme son père et comme Alice, sa sœur aînée. Là encore, elle collabore aux journaux d'étudiants.
- 1948 Passe un semestre à Oxford, dans le cadre d'un échange d'étudiants. Elle quitte l'université d'Alabama six mois avant son diplôme. Cette année-là, Truman Capote publie son premier roman *Other Voices, Other Rooms* (traduit en français sous le titre *Les Domaines hantés*). Le personnage d'Idabel Thompkins, de l'aveu de l'auteur, lui a été inspiré par Harper Lee.
- 1950 S'installe à New York avec l'intention d'écrire, mais doit travailler au service des réservations d'une compagnie aérienne pour vivre. Loge dans un appartement sans eau chaude.

- 1951 Mort brutale de son frère Edwin, à l'âge de 31 ans, puis de sa mère. Pour aider son père, elle fait des allers-retours entre New York et Monroeville.
- 1956 Cadeau de Noël d'un couple d'amis : une somme d'argent lui permettant de passer une année entière à écrire.
- 1958 Montre son manuscrit, alors intitulé *Atticus*, à la maison d'édition Lippincott. L'éditrice, Tay Hohoff est convaincue d'avoir affaire à un véritable écrivain, mais trouve que le texte est plus une collection de saynètes qu'un roman. Elle demande à Harper Lee de le retravailler. Celle-ci y consacrera deux années.
- 1959 À la suite du meurtre de la famille Clutter à Holcomb, petite ville du Kansas, Truman Capote, qui en fera le sujet de son livre *De sang froid* (1965), propose à Harper Lee de l'accompagner au Kansas pour y enquêter sur cette affaire. Ses nombreuses notes dactylographiées ont été conservées. Elle est l'une des dédicataires de l'ouvrage.
- 1960 Publication de *To Kill a Mocking Bird* (*Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*).

- 1961 Harper Lee reçoit le prix Pulitzer pour son roman.
Publication d'un article («Love in other words») dans *Vogue* et d'un second («Christmas to me») dans *McCalls*.
Annonce qu'elle prépare un second roman.
- 1962 Mort d'Amasa Coleman Lee.
Sortie du film réalisé par Robert Mulligan à partir du roman (en français *Du silence et des ombres*). Gregory Peck, qui y interprète Atticus Finch, obtient un oscar.
- 1964 Harper Lee donne l'une de ses dernières interviews à Roy Newquist, parue dans *Counterpoint*.
- 1965 Publication d'un article dans *McCalls* («When children discover America»).
- 1966 Nommée au National Council of the Arts par le président Johnson.
- 1970 Adaptation du roman pour la scène par Christopher Sergel.
- 1983 Publication de «Romance and High Adventure», contribution de Harper Lee à l'Alabama History and Heritage Festival.

REMARQUES

Comme on le voit à la lecture de ces repères biographiques, Harper Lee a disparu de la scène littéraire américaine en 1964. Le second roman qu'elle annonçait n'a jamais été publié. Selon la rumeur, elle aurait envisagé d'écrire sur un prêcheur noir qui tuait ses adeptes pour récupérer leurs primes d'assurance-vie et qui fut lui-même assassiné au cours des funérailles de l'une de ses victimes. Mais rien ne permet de vérifier cette rumeur, pas plus que celle qui veut qu'un éditeur ait refusé l'un de ses manuscrits ou celle qui affirme qu'elle a publié plusieurs autres romans sous pseudonymes.

Harper Lee vit aujourd'hui entre New York, où elle passe plusieurs semaines chaque année, et Monroeville, où elle habite avec sa sœur aînée, Alice, âgée de 95 ans, mais toujours inscrite au barreau de l'Alabama.

Elle fait partie de ces auteurs discrets, fuyant la célébrité et tout ce qui l'accompagne. Elle est aussi, comme Margaret Mitchell avec *Gone with the Wind* (*Autant en emporte le vent*), et Ralph Ellison avec *Invisible Man* (*Homme invisible, pour qui chantes-tu ?*), l'auteur d'un unique roman (tous trois venant du sud des États-Unis).

Par ailleurs, ses relations avec Truman Capote, évoquées dans le film *Truman Capote* de Bennett

Miller (2005), n'ont plus jamais été simples après son prix Pulitzer. Manifestement jaloux du succès de son amie – lui-même n'obtint pas le prix attendu pour *De sang froid* –, il fit courir le bruit qu'il était le véritable auteur de *L'Oiseau moqueur*. Il minimisa également le rôle de Harper Lee dans ses investigations préalables à son livre *De sang froid*, se bornant à dire qu'«elle était là, au début». Contrairement à lui, Harper Lee n'a jamais revendiqué le moindre droit sur *De sang froid* ni fait la moindre confidence publique sur lui. Il est pourtant avéré que son rôle à Holcomb ne fut pas négligeable, ne serait-ce que parce qu'elle était mieux acceptée de la population locale que Truman Capote. La brouille entre les deux amis d'enfance semble avoir duré jusqu'à la mort de Capote en 1984.

PRÉSENTATION DU ROMAN

I. Un roman culte

1) Dès sa publication

La critique ne fut pas toujours bienveillante avec Harper Lee. Certains, comme Phoebe Adams (*Atlantic Monthly*), furent même très défavorables. D'autres, comme Granville Hicks (*Literary Horizons*), qui le recommandait comme lecture de vacances, ou le critique du *New York Herald Time* émirent des réserves. Carson McCullers se montra même assez méchante. Cependant, *Punch* ou *Chicago Sunday* firent l'éloge du roman.

De manière générale, on lui reprochait d'avoir mal traité la question des points de vue et d'être mal construit. Quelques-uns s'offusquaient de ses clichés sur le Sud. D'autres, il est vrai, trouvaient très juste sa description du milieu sudiste. Enfin, certains considéraient *L'Oiseau moqueur* comme trop sentimental.

Le public, en revanche, manifesta tout de suite son

enthousiasme. À l'automne, en effet, on était déjà au 4^e tirage et on en avait vendu plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Les critiques changèrent alors d'avis et Hicks déclara que c'était l'un des livres de l'année qu'il préférait. L'année suivante, il reçut le prix Pulitzer. En 1962, il fut adapté au cinéma et le film, qui remporta trois oscars, connut un immense succès.

Plus remarquable encore, *L'Oiseau moqueur* est un «long-seller», c'est-à-dire un succès durable. Quelques chiffres permettent d'en juger :

– Il resta 80 semaines sur la liste des best-sellers du *New York Times*.

– Il a été vendu à 30 millions d'exemplaires depuis sa parution et on en vend encore près d'un million d'exemplaires chaque année.

– Depuis sa sortie, il n'a jamais été épuisé.

– Sur une période de 80 ans (1895-1975), il a été le 3^e roman à s'être le mieux vendu aux États-Unis.

– Une étude de 1991 a montré qu'il était l'ouvrage le plus cité après la Bible comme livre ayant changé la vie de ses lecteurs.

– En 2003, l'American Film Institute a élu Atticus Finch «plus grand héros en cent ans d'histoire du cinéma américain».

– Le roman a été traduit en quarante langues.

– Aux États-Unis, il est l'un des dix livres les plus fréquemment étudiés en classe.

2) Un ouvrage « canonique »

Roman immensément populaire, *L'Oiseau moqueur* est vite devenu un ouvrage de référence, très étudié aux États-Unis et dans le monde anglo-saxon. Au point qu'en trente-trois ans, une vingtaine de guides de lecture ont été publiés à l'intention des professeurs ou des élèves. Il sert souvent de tremplin à des débats sur l'éthique, l'équité et la tolérance. Cependant, malgré cette omniprésence, il n'a jamais fait l'objet de thèses universitaires. Il a en outre suscité davantage d'articles dans des revues juridiques que dans des magazines littéraires.

Néanmoins, peut-être à cause de cette célébrité, il a donné lieu à diverses controverses.

Les premières émanaient essentiellement d'associations de parents d'élèves visant à le faire interdire dans les établissements scolaires. Il fait partie des trente ouvrages les plus souvent contestés depuis 1965. (Précisons que c'est aussi le cas de certaines œuvres de Mark Twain, que l'on a pourtant tendance à considérer désormais comme des ouvrages des plus classiques.)

Dans les années 1960, les contestations provenaient uniquement des conservateurs sudistes, outrés par le portrait des Sudistes blancs qui se dégageait du roman. Quelques-uns allèrent même jusqu'à engager une action en justice, mais aucune n'aboutit.

Dans les années 1970 et le début des années 1980, les demandes de censure émanèrent davantage de l'Est et

du Midwest, de la droite religieuse et des Afro-Américains. Ces derniers reprochaient au roman de véhiculer des clichés sur les Noirs et de fermer les yeux sur le racisme.

Parallèlement à ces critiques, qui relèvent du «politiquement correct», les attaques portent le plus souvent sur la grossièreté du langage, les fautes grammaticales, le recours au dialecte noir, les références au sexe, la non-conformité de la famille Finch au modèle américain traditionnel... L'accumulation de reproches contradictoires est le signe de la complexité et de la richesse d'un roman qui ne se laisse pas réduire à des stéréotypes.

La violence des passions qu'il peut susciter est illustrée par le tollé soulevé en 1992 par la parution dans *Legal Times* d'un article accusant Atticus Finch d'être raciste et de participer passivement à cette injustice. Divers juristes, dont le président de l'association du barreau américain, lui répondirent par journaux ou revues interposés, au point que l'auteur dut publiquement s'avouer vaincu. Parodiant Mark Twain, il reconnut que «l'annonce de la mort d'Atticus Finch était prématurée». Les proportions de ce débat, qui dura quatre mois, révèlent la stature mythique d'Atticus, que nombre d'avocats américains admettent avoir pris pour modèle.

II. Un roman américain

Bien que *L'Oiseau moqueur* soit, à juste titre, considéré comme un roman aux résonances universelles, il est aussi essentiellement un roman américain. La toile de fond en est bel et bien la société américaine des années 1930 et, plus particulièrement, la société forgée par la mentalité sudiste.

1) *Le contexte historique*

LA GRANDE DÉPRESSION

L'Alabama que décrit Harper Lee est un État dévasté par la crise économique qui s'ouvrit en 1929 avec le krach boursier. Si l'ensemble des États-Unis fut touché par la Dépression, les États du Sud, davantage tournés vers l'agriculture, souffrirent tout particulièrement (cf. *Les Raisins de la colère* de John Steinbeck). En 1932, le revenu des fermes du Sud subit ainsi une baisse de 39 % par rapport à son niveau de 1929.

La famille Cunningham, fermiers endettés jusqu'au cou, est le symbole de cette crise. Elle ne peut s'offrir le luxe de prévoir un déjeuner pour ses enfants scolarisés. Elle est contrainte de payer en nature les services juridiques d'Atticus Finch ou ceux du médecin. «Eux sont des gens de la campagne, des fermiers et la grande crise les a frappés plus durement que les autres», explique Atticus à Scout.

Le roman contient de nombreuses allusions à la situation économique des années 1930.

Ainsi au ch. 12, Harper Lee indique-t-elle : « Il y avait des grèves avec occupation d'usines à Birmingham ; dans les villes, les queues devant les soupes populaires s'allongeaient de jour en jour, dans les campagnes, la population ne cessait de s'appauvrir. »

Au ch. 14, on voit apparaître une « automobile tirée par une mule », l'une des fameuses *Hoover carts*. Hoover était président en 1929 et fut tenu pour responsable de la crise qui obligeait les propriétaires d'automobile à faire tirer leur véhicule par une mule, faute d'essence ou d'argent pour en acheter.

Au ch. 27, on trouve plusieurs allusions à la politique du New Deal, engagée par Roosevelt, qui succéda à Hoover en 1932, pour combattre la crise. C'est le cas de la *Work Progress Administration* et du *National Recovery Act* (annulé par la Cour suprême).

LE RACISME ANTÉRIEUR

À LA LUTTE POUR LES *CIVIL RIGHTS*

L'Oiseau moqueur parut au début des années 1960, en plein mouvement pour les *civil rights*, marqué par l'arrêt de la Cour suprême de 1954 (Brown versus Board of Education), les rassemblements pacifiques autour de Martin Luther King et les boycottages des bus par les Noirs. Cependant, l'action du roman se situe, elle, à une époque antérieure où la ségrégation raciale régnait encore de manière absolue, en vertu du principe

«séparés, mais égaux». Elle s'était imposée après la guerre de Sécession avec ce que l'on a appelé les lois «Jim Crow» (sobriquet désignant les Noirs) et fut systématiquement confirmée par la Cour suprême jusqu'au début du *xx*^e siècle.

Le roman en rend parfaitement compte. Il n'y a aucun enfant noir à l'école de Maycomb que fréquentent Jem et Scout. Les Noirs ont leur église particulière (qui, en semaine, est utilisée par les Blancs pour y jouer aux cartes, activité pourtant bien peu sacrée). L'une des paroissiennes de l'église noire reproche d'ailleurs à Calpurnia d'y introduire les deux enfants, c'est-à-dire des Blancs. La population noire n'habite pas Maycomb, mais les «Quartiers», terme utilisé dans les plantations pour désigner l'endroit où vivaient les esclaves. Au tribunal, ils doivent s'installer sur la galerie et ne pas se mélanger aux Blancs. Il n'y a pas non plus de Noirs au jury qui va juger Tom Robinson. On comprend que cette accumulation, qui n'est pas exhaustive, ait pu agacer la société du Sud des États-Unis au moment de la parution de ce livre. Un commentateur a du reste écrit qu'il «décrivait Jim Crow en action».

Harper Lee ne se prive pas non plus de rappeler, fût-ce par allusion, le rôle du Ku Klux Klan dans le Sud des États-Unis. De même montre-t-elle malicieusement, soit dans le cadre du goûter de la société missionnaire, soit en classe lors d'un cours sur la persécution des Juifs par Hitler, le racisme anti-Noirs exprimé en toute bonne conscience.

Bien que le jugement de Tom Robinson ne soit nullement le décalque des procès de Scottboro et que Harper Lee n'ait jamais confirmé s'en être inspirée, bien au contraire, il est malgré tout probable qu'en rédigeant son roman, elle se soit souvenue de cette affaire judiciaire, commencée en 1931, mais qui ne fut définitivement close qu'en 1976. Neuf jeunes Noirs furent en effet faussement accusés de viol par deux Blanches et bien des péripéties de cette affaire se retrouvent, comme en réduction, dans le procès de Tom Robinson.

Il n'est pas impossible que Harper Lee se soit simplement rappelée une affaire jugée en 1934 à Monroeville, dans laquelle une femme blanche avait accusé un Noir de l'avoir violée. Malgré ses protestations d'innocence, l'accusé fut condamné à mort. Cependant, sur l'intervention de plusieurs habitants de la ville qui n'étaient pas convaincus de sa culpabilité, sa peine fut commuée en emprisonnement à vie. Il était devenu fou entre-temps et mourut de la tuberculose en 1937 dans l'asile d'aliénés où il était interné.

2) Deux piliers du système américain

La justice et la religion font partie des piliers sur lesquels reposent les États-Unis. Tous deux occupent une place importante dans *L'Oiseau moqueur*.

LA JUSTICE

La dimension juridique de ce roman est perceptible dès la citation mise en exergue par Harper Lee : « Les avocats n'ont-ils pas commencé par être des enfants ? » À titre anecdotique, on remarquera que l'auteur de cette phrase, Charles Lamb (1775-1834), poète et essayiste anglais, eut jusqu'à sa mort la charge de sa sœur qui, dans un accès de folie, avait poignardé leur mère et aurait dû être emprisonnée. Épisode qui n'est pas sans évoquer l'histoire d'Arthur Radley.

Avant le point d'orgue que constitue le procès et, plus encore, la plaidoirie d'Atticus, nombre d'exemples révèlent que le droit et le système juridique forment le « squelette » du roman (Claudia Durst Johnson). On comprend mieux qu'il ait pu susciter, au fil des ans, des commentaires dans des revues juridiques. Pour ne pas multiplier les détails, rappelons simplement que le livre dans lequel Calpurnia a appris à lire et enseigné la lecture à son fils est l'ouvrage de William Blackstone, juriste anglais du XVIII^e siècle, *Commentaires sur la loi d'Angleterre*.

L'Oiseau moqueur, écrit par une fille et sœur d'avocats, elle-même ancienne étudiante en droit, témoigne de la nature juridique des liens sociaux aux États-Unis, où peu de décisions se prennent sans conseils juridiques, où le « contrat social » est constamment formalisé et où le *lawyer* exerce une fonction essentielle dans la société. Au-delà de la foi dans le droit en général, ce que traduit la plaidoirie d'Atticus, c'est la certitude que les États-

Unis mettent en application «l'idée que tous les hommes naissent égaux dans une institution qui fait du pauvre l'égal d'un Rockefeller, du crétin l'égal d'un Einstein... Cette institution... c'est le tribunal».

Harper Lee, par la voix d'Atticus, ne tombe pas pour autant dans le piège de l'idéalisme ou de l'angélisme. Elle se hâte d'ajouter : «Messieurs les jurés, un tribunal ne vaut pas mieux que chacun de vous. Une cour n'est sérieuse que pour autant que son jury l'est et un jury n'est sérieux que si les hommes qui le composent le sont.» Cette plaidoirie montre dans un raccourci frappant la grandeur et la faiblesse de la justice américaine ; elle annonce indirectement au lecteur ce que sera le verdict du jury de Maycomb, peu représentatif de la population locale.

LA RELIGION

L'Oiseau moqueur témoigne de la permanence de la religion dans les mentalités américaines, fait que les Européens ont aujourd'hui trop tendance à négliger.

La famille d'Harper Lee était méthodiste, allait régulièrement à l'office (son père fut même diacre de son église) et ne buvait pas d'alcool. Les idées d'Atticus, qui ne paraît pas particulièrement religieux, ne correspondent donc pas à celles d'Amasa Lee. Il est probable que l'auteur a prêté à tante Alexandra les convictions de sa famille.

La position de la narratrice sur la question religieuse est plus complexe. Si elle ne paraît pas remettre en cause

la foi chrétienne en soi, elle se moque des travers des gens d'église. À l'église méthodiste épiscopale africaine du Premier Achat, Scout remarque : « Ainsi que cela m'était souvent arrivé dans ma propre église, je me trouvai de nouveau confrontée à la doctrine de l'impureté des femmes qui semblait préoccuper tous les hommes d'église. »

En réalité, le roman dénonce les fanatismes religieux et leurs excès. C'est en effet le rigorisme des Radley qui les conduit à enfermer leur fils Arthur (Boo), coupable de s'être laissé aller aux plaisirs de la jeunesse. Mr Radley père est tenu pour « tellement droit que seule la parole de Dieu lui servait de loi » et, ajoute Scout, moqueuse, « nous [le] croyions car il se tenait raide comme un piquet ». Que ce fanatisme l'ait mené à la raideur d'esprit, c'est-à-dire à l'absence de toute charité chrétienne est confirmé par Calpurnia qui, voyant passer Mr Radley « pour son dernier voyage », murmure : « C'était l'homme le plus méchant du monde. »

Mr Radley appartenait aux « baptistes laveurs de pieds » qui font l'objet d'une diatribe de Miss Maudie. Celle-ci est le double féminin d'Atticus, porte-parole du bon sens, de l'humanisme et de la générosité. Les baptistes primitifs croient, dit-elle à Scout, « que tout plaisir est un péché. Te rends-tu compte que certains d'entre eux sont sortis des bois un samedi et, en passant devant ma maison, m'ont menacée de l'enfer, moi et mes fleurs ? ». Scout commente cette information : « Ma foi dans l'évangile lu en chaire se ressentit de la vision

de Miss Maudie brûlant à jamais dans divers enfers protestants.»

En effet, Miss Maudie connaît la Bible aussi bien que ses détracteurs fanatiques et, contrairement à eux, pratique réellement les vertus chrétiennes. La scène du goûter de la société missionnaire qui, au ch. 24, constitue l'un des grands moments de *L'Oiseau moqueur*, révèle combien, dans ce petit milieu, la religion est instrumentalisée pour justifier le racisme, la morale la plus étroite et l'absence totale, non seulement de charité, mais de la plus élémentaire courtoisie.

Le roman montre combien la religion, malgré son étymologie, peut en définitive empêcher la communication entre les êtres humains. «Boo» est une victime du fanatisme religieux de sa famille et privé de toute relation avec les autres. (L'exemple le plus saisissant est celui de son frère bouchant le trou de l'arbre qui lui sert à communiquer avec les deux enfants.) *L'Oiseau moqueur* est donc moins une critique de la religion qu'un rappel à l'ordre des principes de base du christianisme justifiant la dimension messianique que s'est longtemps attribuée la nation américaine.

3) *Un roman sudiste*

Le roman de Harper Lee se rattache à la tradition romanesque sudiste qui regroupe des auteurs aussi différents que Mark Twain, William Faulkner, Carson McCullers, Walker Percy ou Margaret Mitchell.

Au reste, en 1966, à la suite d'un débat lancé par le journal local *Richmond News-Leader*, Harper Lee répondit ainsi aux critiques qui souhaitaient que le livre soit censuré : « Il est certainement évident pour l'intelligence la plus simple que *L'Oiseau moqueur* exprime en mots qui en ont rarement plus de deux syllabes un code d'honneur et de conduite... qui est l'héritage de tous les Sudistes. »

L'IMPRÉGNATION DU PASSÉ

Le Sud des États-Unis se nourrit du passé, s'y complaît. Le ton est donné dès la première page puisque, cherchant l'origine des événements qu'elle va raconter, la narratrice se demande s'il ne faudrait pas remonter jusqu'à la guerre du général Andrew Jackson contre les Indiens Creeks, soit aux années 1813-1814. Allant encore plus loin, à la page suivante, elle fait observer : « En bons Sudistes, certains membres de notre famille déploraient de ne compter d'ancêtre officiel dans aucun des deux camps de la bataille d'Hastings. » C'est-à-dire la victoire de Guillaume le Conquérant sur le roi Harold d'Angleterre en 1066.

Néanmoins, l'événement le plus marquant pour le Sud reste la guerre de Sécession, comme le montre Harper Lee en multipliant les références à la guerre civile qui opposa les Confédérés aux partisans de l'Union.

Ainsi, lorsque la nouvelle institutrice, Miss Caroline indique qu'elle vient du nord de l'Alabama, du comté de Winston, Harper Lee écrit : « Un murmure d'appré-

hension parcourut la classe... (Quand l'Alabama fit sécession de l'Union, le 11 janvier 1861, le comté de Winston fit sécession de l'Alabama, et tous les enfants du comté de Maycomb le savaient.)» Or les pages qui suivent montrent que les enfants du comté de Maycomb ne savent pas grand-chose d'autre que cela. Plus loin, on voit aussi que Mrs Dubose a la réputation d'avoir conservé un pistolet de l'armée sudiste, caché au milieu de ses châles. Le roman est en outre truffé d'allusions à des généraux de l'armée confédérée. Au reste, une fois par an, Atticus et ses enfants rendent visite au cousin Ike Finch, ancien combattant de l'armée confédérée et l'écoutent patiemment «refaire la guerre de Sécession» en remontant jusqu'au compromis du Missouri (1820). Du reste, à la fin de la représentation le soir de Halloween, c'est *Dixie*, l'hymne confédéré, que joue l'orchestre. Il ne fait aucun doute que, dans le comté de Maycomb, 70 ans après la fin de la guerre de Sécession, le Sud n'a pas oublié les ravages commis par les «Yankees» et que, de manière générale, le passé est une valeur soigneusement entretenue. Un contre-exemple le prouve : la narratrice oppose le nord et le sud de l'Alabama en remarquant : «Dans le nord de l'Alabama, il n'était question que de distilleries, de lobbies industriels, de professeurs et d'autres personnes sans passé.»

Chaque détail du roman laisse entrevoir les strates du passé sur lequel est bâtie Maycomb, où le temps paraît s'être arrêté. À la naissance de la narratrice, c'était «déjà une vieille ville sur le déclin». Est ainsi particu-

lièrement significative la lecture que Jem fait à la vieille Mrs Dubose. On ignore si c'est elle ou Jem qui l'a choisie. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'*Ivanhoé*, comme tous les romans de Walter Scott, était adulé par les Sudistes, au point qu'à en croire Mark Twain, sa lecture ayant largement façonné la mentalité sudiste, Scott serait en partie responsable de la guerre de Sécession.

L'HÉRITAGE SUDISTE

La société de Maycomb conserve une vision traditionaliste :

– **De la séparation des sexes** : Jem doit devenir un *gentleman*, en bon Sudiste, et Scout une *lady*. C'est pourquoi son obstination à porter des salopettes, à se battre comme un garçon et, parfois, à s'exprimer crûment, choque tant Alexandra et les autres «dames» de Maycomb. Scout viole les règles de la séparation entre les sexes et ne trouve de soutien que dans la peu conventionnelle Miss Maudie qui jardine en salopette et ne s'inquiète pas de voir la petite fille devenir un garçon manqué.

– **De la famille** : la manière dont Atticus élève ses deux enfants est unanimement réprouvée (à l'exception, bien sûr, de Miss Maudie). Quant au pauvre Dill, sans père et à demi abandonné par sa mère, il n'est manifestement pas considéré comme parfaitement fréquentable par tante Alexandra.

– **De la hiérarchie sociale** : le petit monde de Maycomb est extrêmement hiérarchisé et il semble impossible de passer d'une classe à l'autre.

Il existe en gros cinq catégories sociales. La plus élevée, issue des propriétaires terriens esclavagistes, généralement ruinée par la guerre de Sécession et l'abolition de l'esclavage, dont fait partie la famille Finch, correspond à ce que l'on pourrait appeler l'aristocratie locale. Les citadins blancs forment, eux, la haute ou moyenne bourgeoisie. Viennent ensuite les paysans pauvres, tels les Cunningham d'Old Sarum, miséreux, mais honnêtes et fiers. Suivent les Blancs, eux aussi miséreux, mais sans éducation, paresseux et malhonnêtes (les Ewell). Les Noirs constituent une classe unique, la plus basse de la société, et sont particulièrement méprisés par les deux catégories qui les précèdent immédiatement. Comme le note Scout au ch. 17 : « La seule supériorité de [Mr Ewell] sur ses voisins les plus proches était qu'à la condition de prendre un bain bien chaud et de se récurer avec du gros savon, il avait la peau blanche. »

– **De la séparation entre les races :** les Noirs et les Blancs ne doivent pas se mélanger. C'est pourquoi l'idée que Mayella ait pu faire des avances à Tom Robinson est totalement inacceptable pour la société blanche de Maycomb. Atticus ne dit pas autre chose au ch. 20 : « Elle n'a commis aucun crime, elle a seulement brisé le code rigide et ancien de notre société, un code si sévère que quiconque l'enfreint est rejeté de notre monde comme indésirable. »

Il est probable que la démonstration d'Atticus a été comprise par les jurés, mais ils ne peuvent se résoudre à admettre l'attitude de Mayella. Mieux vaut pour eux

commettre une injustice qu'admettre qu'une femme blanche ait eu pareil comportement.

Rejeté l'est aussi Dolphus Raymond, coupable de préférer la société des Noirs à celle des Blancs. Cet homme de mauvaise réputation pousse pourtant la charité jusqu'à passer pour un ivrogne afin de donner à la société blanche de Maycomb la possibilité de croire que seul l'alcoolisme est responsable de sa transgression du code social du Sud.

Le principe de la ségrégation est si bien admis de tous que les Yankees passent pour des hypocrites, affectant de l'amitié pour les Noirs alors qu'ils éprouvent les mêmes sentiments que les gens du Sud. La pire de tous, bête noire de la bonne société sudiste, étant la femme du président, Eleanor Roosevelt, qui préfère s'asseoir au milieu des Noirs qu'à côté des Blancs.

– **De la consanguinité**: elle est pratiquée sans état d'âme puisque le refus de tout mélange hors de sa race et de sa caste y conduit nécessairement.

Dès les premières pages, la narratrice note qu'Atticus était «lié, par le sang ou par le mariage, avec à peu près toutes les familles de la ville». Cette idée est reprise au ch. 13 où Scout signale qu'à Maycomb, «les nouveaux arrivants étaient rares, on se mariait entre familles si bien que les habitants finirent par avoir tous une vague ressemblance».

La consanguinité produit malheureusement des effets désastreux, dont la folie. La famille Finch n'en est pas exempte, puisque le cousin Joshua a dû être interné après avoir tenté d'assassiner le président de son université.

Elle est enfin proche de l'inceste, comme le rappelle Atticus à sa sœur: «Dirais-tu que les Finch ont une propension à l'inceste?» Or, à Maycomb, comme le laisse entendre Harper Lee, plus qu'elle ne le dit, c'est bien à des rapports incestueux que, depuis la mort de sa femme, Bob Ewell contraint sa fille Mayella.

Ces différents éléments sont une composante des romans sudistes, peintures d'une société tournée vers le passé, que ses codes désuets condamnent souvent à la dégénérescence.

III. Un roman initiatique

1) Roman du passage de l'enfance à l'âge adulte

L'Oiseau moqueur décrit la transition de l'innocence enfantine au monde adulte, où les êtres humains ne peuvent échapper à la confrontation avec le mal.

La narration elle-même symbolise ce thème central : la narratrice est une femme mûre qui s'efface devant la petite fille qu'elle a été.

Ce passage revêt pour les deux enfants une dimension physique et intellectuelle. Le changement physique de Jem est plus marqué que celui de Scout qui, à la fin du roman est encore physiquement une petite fille, alors que Jem est entré dans l'adolescence. En effet, peu à peu, il cesse de jouer avec sa sœur et affirme son appartenance au monde des « grandes personnes » pour mieux

se distinguer d'elle. Il commence même à penser qu'elle devrait « apprendre à coudre ou quelque chose du même genre » (ch. 23). Scout souffre de cette métamorphose, qu'elle trouve incompréhensible : « Jem avait douze ans. Il était difficile à vivre, inconstant et lunatique. Il avait un appétit épouvantable... » (ch. 12). Autant de signes de sa puberté, que la petite fille ne sait pas interpréter, mais qui ne trompent pas Calpurnia : celle-ci ne l'appelle plus que « Mister Jem », marquant ainsi son changement de statut.

Tous deux vont traverser une épreuve physique qui, par nombre d'aspects, revêt une dimension initiatique. Annonçant la tentative de meurtre dont ils vont faire l'objet, Scout indique *in fine* au ch. 27 : « Ce fut le début du plus long voyage que nous fîmes ensemble. »

L'épreuve est plus violente pour Jem, dont le coude cassé portera toujours, à la manière d'une scarification, la marque laissée par Bob Ewell : « Son bras gauche en resta un peu plus court que le droit » (ch. 1). Il perd conscience et ne peut aller, comme Scout, jusqu'au bout de l'initiation. Sauvée par son costume extravagant et par l'intervention d'Arthur Radley, elle sera la seule des enfants à avoir vu Boo et à lui avoir parlé.

2) *La découverte du monde adulte*

LE PASSAGE DU SURNATUREL AU RÉEL

Alors que la première partie baigne souvent dans une atmosphère surnaturelle, que certains commentateurs

ont même qualifiée de «gothique», la seconde s'en évade progressivement. La dernière tentative du surnaturel est, hélas, bien réelle puisqu'elle émane de Bob Ewell.

Dans la première partie, la maison des Radley, en mauvais état et aux volets fermés, tient un peu du château hanté. Du reste, la narratrice précise : «À l'intérieur, vivait un spectre malveillant.» Boo Radley prend les traits d'un croquemitaine ou d'un vampire, surtout, il est vrai, sous l'effet de l'imagination de Dill (ch. 1).

Plus généralement, il est question de fantômes (les «Fumants»), empruntés aux histoires fantastiques des Noirs. Quant aux pièces trouvées dans l'arbre, «elles sont magiques, elles portent bonheur». Dans l'univers fantasmagorique des enfants, même la neige, que Scout n'a jamais vue, lui fait peur : «C'est la fin du monde.» Et, pour expliquer les différences entre Atticus et sa sœur, Scout songe tout naturellement à «des histoires plus ou moins oubliées d'échanges et de racines de mandragore, que m'avait autrefois racontées Jem» (ch. 13).

Les enfants jouent à se faire peur et aiment cette idée jusqu'à ce qu'ils soient confrontés aux peurs suscitées par le monde réel : l'incendie, le chien enragé, la menace de lynchage de Tom Robinson et l'agression finale. La réalité congédie alors le surnaturel. Juste avant l'agression, au ch. 28, Scout remarque : «Les fantômes, les Fumants, les incantations et autres signe cabalistiques s'étaient évanouis avec notre petite enfance, comme la brume au lever du soleil.»

PRISE DE CONSCIENCE
DE LA NATURE DE LEUR SOCIÉTÉ

Les trois années au cours desquelles se déroule le roman ouvrent soudain les yeux des enfants sur le racisme et la hiérarchie dans la société qui les entoure.

Jem et Scout partagent au fond les préjugés racistes de leur entourage puisqu'ils jugent insultant de traiter leur père d'«ami des nègres». En revanche, à la différence du reste de Maycomb et de leur tante, ils ne comprennent pas qu'on le blâme de défendre un Noir. De même, aucun des deux ne proteste lorsque Calpurnia les emmène à son église où, malgré quelques étonnements, ils se conduisent très naturellement. Scout souhaite même rendre visite à Calpurnia, dont elle vient de découvrir la «double vie» et ne comprend pas l'attitude de tante Alexandra lorsqu'elle fait part à Atticus de son intention.

Ils semblent donc vivre parallèlement à la ségrégation raciale, la considérant comme allant de soi, sans en avoir pourtant assimilé toutes les règles. Chaque fois que le racisme contredit l'éducation que leur a donné Atticus, ils s'y opposent ouvertement.

Cette éducation ne leur a pas non plus enseigné l'existence d'une hiérarchie sociale dont ils font l'apprentissage à l'occasion du procès de Tom Robinson. Ce procès remplit une fonction importante : il assure leur entrée dans le monde. Entrée tout à fait anti-conventionnelle, puisqu'ils vont se percher dans la galerie des Noirs, qui a le mérite de leur assurer un

point de vue différent tout en les protégeant du regard de leur père.

Avant le procès, la narratrice remarque, sans qu'on sache qui s'exprime – Scout ou la femme mûre qu'elle est devenue : « Il y avait en fait un système de castes à Maycomb » (ch. 13). Constatation qui lui permet de remarquer les facultés d'adaptation de sa tante : « Tante Alexandra se coula dans le monde de Maycomb comme une main dans un gant. »

Après le procès, Jem et Scout ont une grande discussion sur le sujet. Jem a d'ores et déjà conscience des différences sociales, même si sa catégorisation demeure peu sociologique : « Il y a toutes sortes de gens sur terre. Les gens normaux comme nous et nos voisins, les gens comme les Cunningham qui habitent près des bois, les gens comme les Ewell en bas de la décharge, et les Noirs » (ch. 23).

Scout émet, évidemment, une série de critiques avant de torpiller d'une seule formule l'analyse de son frère : « Non, Jem, moi je pense qu'il y a qu'une sorte de gens, les gens. » Il est vraisemblable qu'Atticus souscrirait, lui aussi, à cette idée.

Jem, qui a un temps d'avance sur elle, fait cependant remarquer : « S'il n'y a qu'une seule sorte de gens pourquoi n'arrivent-ils pas à s'entendre ? S'ils se ressemblent, pourquoi passent-ils leur temps à se mépriser les uns les autres ? » Le temps des certitudes est fini : Jem vient d'entrer dans celui des questions sans réponse certaine.

PRISE DE CONSCIENCE D'UN MONDE
CONTRAIRE AUX PRINCIPES DE LEUR ÉDUCATION

L'éducation qu'Atticus a donnée à ses enfants leur a appris la générosité, l'amour de la vérité et de la justice. Quant à Atticus Finch, certains commentateurs lui ont trouvé une dimension christique. N'est-il pas, comme le dit Miss Maudie, celui que la communauté de Maycomb envoie agir à sa place ?

Ils ne peuvent donc qu'être consternés par l'injustice commise par le jury qui, finalement, condamne à mort Tom Robinson. Jem en est le plus affecté : il pleure. Le lendemain, il avoue à Miss Maudie : « J'ai toujours cru que les gens de Maycomb étaient les meilleurs au monde, du moins c'était l'impression qu'ils donnaient » (ch. 22). Si grande est son amertume qu'au chapitre suivant, malgré la plaidoirie prononcée la veille par son père, il dit à Atticus : « Il faut supprimer les jurys. » La foi de Scout dans cette institution est, quant à elle, entamée par la découverte que les femmes en sont exclues.

Peut-être est-ce pour les préparer à d'autres lendemains pénibles qu'Atticus Finch dit à ses enfants qu'un Blanc qui traite un Noir de manière injuste n'est qu'une « ordure », que « tout ceci s'accumule et, un de ces jours, nous devons payer l'addition. J'espère seulement que vous ne serez plus des enfants à ce moment-là ». (Ce moment-là, c'est-à-dire celui de la parution de *L'Oiseau moqueur*.)

Élevés dans le respect de la vérité, les enfants découvrent aussi l'hypocrisie et le cynisme. Dill s'étonne ainsi

que tante Alexandra l'accuse de cynisme et demande : «Dire la vérité, ce n'est pas être cynique, non?» (ch. 22).

Les enfants perçoivent également la complexité des codes sociaux qui enseignent le respect des principes, mais s'accommodent de leur violation. La scène du goûter de la société missionnaire en est un parfait exemple, de même que le petit cours sur Hitler de l'institutrice de Scout. La société de Maycomb pratique sans état d'âme la règle du «deux poids, deux mesures». Il est vrai, Dolphus Raymond en est l'illustration, que la bonté peut se cacher derrière l'hypocrisie, ce qui embrouille Scout : «Ce n'est pas honnête de vous faire passer pour plus mauvais que vous n'êtes déjà...», lui lance-t-elle au ch. 20, phrase semi-comique, dénonçant implicitement l'excès de manichéisme pratiqué par la société de Maycomb et rejeté par Atticus.

Plus encore, c'est sans doute la découverte du mal, incarné par Bob Ewell, qui va sortir les enfants de leur innocence. Dans tous les sens du terme, puisque, sans la plainte d'Ewell contre Tom Robinson, Scout ignorerait ce qu'est un viol. (Même s'il est vraisemblable, comme le dit son frère, qu'elle ne comprend pas réellement de quoi il s'agit.)

Le nom même de Bob Ewell rappelle le mot *evil*, qui signifie le «mal» en anglais. De fait, il transgresse toutes les lois en chassant en dehors des périodes légales, en n'envoyant ses enfants à l'école que le premier jour, en abusant de sa fille aînée. Il est en outre menteur, paresseux, ivrogne, vindicatif et violent, gros-

sier, raciste. Bref, il est loin de se conformer au modèle du gentleman sudiste.

La rencontre physique avec le mal – le rite initiatique – a lieu à la fin du roman. À cet instant, le faux méchant (Boo) tue le vrai méchant (Ewell) pour sauver les enfants, ce qui, loin de brouiller les idées de Scout, lui ouvre définitivement les yeux et les portes de l'âge adulte. «En rentrant à la maison, je pensais que Jem et moi allions encore grandir, mais qu'il ne nous restait pas grand-chose à apprendre, à part l'algèbre, peut-être» (ch. 31).

3) *Les voies du passage*

LA LECTURE ET L'ÉDUCATION

D'une certaine manière, *L'Oiseau moqueur* est un roman sur la lecture. Les enfants sont de gros consommateurs de livres ou de journaux. Scout a du reste appris à lire seule, en déchiffrant «tout ce qu'Atticus pouvait être en train de lire lorsque, chaque soir, je me glissais sur ses genoux» (ch. 2). Atticus semble lui aussi consacrer beaucoup de temps à la lecture. La nuit où il garde la porte de la prison, il lit le journal et s'est même doté à cette fin d'un système d'éclairage. Au chevet de Jem, dans le dernier chapitre, pour passer la nuit, il lit l'un des livres de ses enfants. L'univers de la famille Finch est celui des livres. Sans doute, l'odieuse Mrs Dubose l'a-t-elle compris puisqu'en guise de punition, elle demande à Jem de lui faire la lecture.

Les livres sont pour les enfants un passeport pour la liberté, le jeu et l'évasion. Ils incorporent si naturellement la fiction à leur vie qu'ils ne font plus toujours la différence entre Dracula et Boo. Néanmoins, Scout n'est pas prête à accepter n'importe quoi et se moque des contes de Miss Caroline dans les premiers chapitres.

La place qu'occupe la lecture dans leur vie explique leur stupéfaction lorsque, pendant l'office à l'église de Calpurnia, ils s'aperçoivent que les fidèles ne chantent pas les cantiques en suivant dans leurs livres – il n'y a pas de livres –, mais en les répétant, verset après verset, à la suite du fils de Calpurnia. Cette expérience, mais aussi le procès où Mayella, qui sait pourtant lire et écrire, fait la preuve de son manque total d'éducation en supposant qu'Atticus se moque d'elle en s'adressant à elle courtoisement, amènent Jem à penser que ce n'est pas leur passé qui distingue les « Vieilles Familles » : « Je crois que l'important, c'est de savoir depuis quand votre famille sait lire et écrire. Scout, j'ai beaucoup étudié la question et c'est la seule raison que je vois. Autrefois, quand les Finch étaient en Égypte, un de nos ancêtres a dû apprendre un ou deux hiéroglyphes et les enseigner à son fils » (ch. 23).

La lecture permet d'accéder à la connaissance du monde réel. C'est aussi le cas des symboles.

LES SYMBOLES

De ce texte riche en symboles, on retiendra les trois suivants.

– **L'oiseau moqueur lui-même** : il est en soi une référence dans la littérature américaine puisqu'il est évoqué dans l'un des poèmes de *Leaves of Grass*, célèbre recueil de Walt Whitman. Dans une certaine mesure, on peut dire qu'il appartient au folklore américain, plus spécialement à celui du Sud.

Harper Lee lui donne cependant une dimension supplémentaire en l'associant à l'innocence. C'est pourquoi le tuer est un péché. Il est vrai que Truman Capote en donna une interprétation très différente, selon Marianne Moates (*A Bridge of Childhood: Truman Capote's Southern Years*). Il aurait affirmé à ses camarades que tuer un moqueur serait un péché parce que ces animaux mangeaient les yeux des bébés noirs et contribuaient donc à la réduction de la population noire.

Il ne fait aucun doute cependant que, pour Harper Lee, cet oiseau incarne l'innocence absolue. Lorsque Scout demande à Miss Maudie pourquoi Atticus pense que tirer sur les oiseaux moqueurs est un péché, celle-ci lui explique : « Ils ne viennent pas picorer dans les jardins des gens, ils ne font pas leurs nids dans les séchoirs à maïs, ils ne font que chanter pour nous de tout leur cœur. Voilà pourquoi c'est un péché de tuer un oiseau moqueur » (ch. 10). Autrement dit, tuer un moqueur revient à tuer l'innocence.

Il n'est donc pas surprenant que la mort de Tom

Robinson, qui est innocent, soit comparée par Mr Underwood, rédacteur de *The Maycomb Tribune* « au massacre absurde des oiseaux chanteurs par les chasseurs et les enfants » (ch. 25).

Le soir d'Halloween, c'est-à-dire le soir de l'agression, Scout note la présence d'un oiseau moqueur sur l'arbre devant la maison des Radley. Or, lorsque, quelques heures plus tard, Atticus lui demande si elle a bien compris que, pour ne pas accuser Boo de meurtre, il lui faudra confirmer l'histoire concoctée par Mr Tate, le shérif, Scout affirme qu'il a raison car, sinon « ce serait un peu, comme de tuer un oiseau moqueur » (ch. 31). Comme Tom, Boo est innocent et bienveillant (Tom a eu pitié de Mayella et Boo voulait seulement défendre « ses enfants »). Ils sont la version humaine de l'oiseau moqueur.

Il est intéressant enfin de constater que le nom de famille porté par Atticus et ses enfants est un nom d'oiseau en anglais (*finch* est le terme correspondant à nos fringillidés). Ce qui explique du reste pourquoi Atticus fait l'objet d'une caricature intitulée « Le serin de Maycomb ». Ce nom de famille, qui était aussi celui de la mère d'Harper Lee, n'est pas gratuit : les Finch sont à même de comprendre l'oiseau moqueur et d'en respecter l'innocence.

– **Le fusil** : il joue un rôle important dans l'imaginaire américain de façon générale. Harper Lee lui donne une place non négligeable dans son roman.

Il symbolise très naturellement une source de pouvoir qui, faute de code moral strict, peut conduire à des abus.

Il n'est donc pas étonnant que le tireur d'élite de Maycomb, Atticus, soit aussi celui qui refuse de s'en servir. Il domine assez l'arme pour savoir qu'elle pourrait à son tour le dominer. Atticus, dit Miss Maudie au ch. 10, «a rangé son fusil quand il s'est rendu compte que Dieu lui avait donné un avantage injuste sur la plupart des êtres vivants. J'imagine qu'il a décidé qu'il ne tirerait plus, à moins d'y être obligé et ça a été le cas aujourd'hui».

C'est pourquoi il n'a jamais parlé de son don de tireur à ses enfants, c'est pourquoi il ne leur offre pas lui-même les carabines qu'ils ont réclamées pour Noël et pourquoi il laisse à Jack le soin de leur apprendre à s'en servir. Il se borne à édicter des interdits, dont le plus catégorique concerne l'oiseau moqueur.

Ewell, en revanche, fait un mauvais usage de son fusil puisqu'il chasse en dehors des périodes légales. Mr Radley, lui, tire en l'air dans le noir pour effrayer le rôdeur qui s'est introduit chez lui, mais se propose, la fois suivante, de l'abattre quel qu'il soit. C'est enfin un coup de feu qui arrête Tom Robinson dans sa fuite et le tue.

Le fusil est l'arme qui abat les oiseaux moqueurs. Celui qui en use a depuis longtemps perdu son innocence.

– **L'enfermement** : le thème de l'enfermement, qu'il soit ou non métaphorique, court tout au long du roman.

L'enfermement réel est celui d'Arthur Radley, que ses parents lui ont imposé pour lui éviter la maison de correction. Tom Robinson est, quant à lui, emprisonné.

Il est tué lorsqu'il essaie d'escalader la clôture. Quant aux sorties nocturnes de Boo, elles s'achèvent toujours par son retour à sa prison familiale.

Avant l'arrivée de Dill, les enfants vivaient à l'intérieur de limites tacitement établies: «Quand j'avais presque six ans et lui pas loin de dix, nos quartiers d'été (à portée de voix de Calpurnia) étaient bornés par la maison de Mrs Henry Lafayette Dubose, deux numéros au nord de la nôtre, et par celle des Radley, trois numéros au sud. Nous ne fûmes jamais tentés de dépasser cette frontière» (ch. 1).

Le cousin Joshua a, quant à lui, été longtemps enfermé, après être «tombé sur la tête à l'université».

D'autres personnages connaissent des formes plus abstraites d'enfermement. Mayella Ewell est finalement claustrée par son père et ne dispose que de la liberté de faire pousser des géraniums. Mrs Dubose est prisonnière de son addiction à la morphine.

Tous les Noirs de Maycomb sont enfermés par la ségrégation. En outre, leur pasteur, le révérend Sykes, leur impose un enfermement réel, en fermant les portes de l'église pour obtenir d'eux les 10 dollars qu'il a réclamés pour venir en aide à la femme de Tom Robinson.

Enfin, d'une certaine manière, toute la société blanche de Maycomb est enfermée dans ses préjugés et ses conventions. La description qu'en fait la narratrice est celle d'un monde replié sur lui-même et non ouvert au reste du monde.

LA CONSTRUCTION DU ROMAN

Harper Lee joue très habilement avec la temporalité du récit et la structure de *L'Oiseau moqueur* pour instiller le sentiment d'un récit de passage d'un monde dans un autre. Ces deux procédés ont été injustement critiqués par ceux qui n'en avaient pas compris la fonction narrative.

– **La temporalité du récit** : l'auteur ne laisse entendre que dans les trois premiers paragraphes que le récit est écrit « bien des années plus tard » après les événements qu'elle va raconter. Très vite, elle s'efface devant Scout (« Quand je vins au monde... ») et donne tant de présence à la petite fille qu'on ne tarde pas à oublier que la narratrice n'est pas l'enfant qu'elle fait revivre pour le lecteur, mais l'adulte qu'est devenue celle-ci.

Rares sont ensuite les allusions ou les regards rétrospectifs susceptibles de nous rappeler que l'histoire ne se déroule pas au temps t du récit, mais au temps $t +$ « bien des années plus tard ». On les trouve tout à fait à la fin du ch. 9 : « Et ce n'est que bien des années plus tard que je me rendis compte qu'il voulait que j'entende chacune de ses paroles. » Ou encore à la dernière ligne du ch. 13 : « Je sais maintenant où il voulait en venir... » Harper Lee semble avoir réservé ses allusions aux fins de chapitre puisque c'est encore à la dernière phrase du ch. 27 que l'on trouve : « Ce fut le début du plus long voyage que nous fîmes ensemble. » Gageons cependant que la plupart des lecteurs auront manqué ces allusions isolées.

Dans les derniers chapitres, les indications se multi-

plient. Au ch. 31, lorsque Scout raccompagne Arthur Radley chez lui, elle raconte leur séparation : « Il me lâcha doucement la main, ouvrit, rentra et referma derrière lui. Je ne l'ai jamais revu. »

Suivent quelques paragraphes au cours desquels la narratrice s'amuse avec le temps pour nous montrer, en raccourci, l'évolution de Boo. Elle signale cette incursion temporelle ainsi : « Dans mon esprit, la nuit disparut. C'était le jour et le quartier était en pleine activité. »

Le roman s'achève, quelques pages plus loin, sans que la narratrice du récit ait vraiment réapparu. Tout au plus donne-t-elle au lecteur, par l'emploi de trois conditionnels – « Il y passerait toute la nuit et y serait encore quand Jem s'éveillerait au matin » –, le sentiment d'être, à son insu, revenu au temps du récit, celui qui ouvrait le roman.

– **La structure en deux parties** : on peut trouver, comme certains critiques l'ont dit à la parution du livre, que ces deux parties n'ont pas de fonction logique et sont une pure et simple juxtaposition de récits n'ayant que les personnages et les lieux pour point commun.

Ce serait oublier que cette construction sert de squelette au roman initiatique. Ce que décrit la première partie, qui s'étend sur un peu plus de deux ans, est en effet le monde de l'enfance, dont Jem, Scout et Dill partagent les joies et les peurs.

La seconde partie s'ouvre sur ces deux phrases : « Jem avait douze ans. Il était difficile à vivre, inconstant et lunatique. » Elles indiquent clairement que le temps a

passé et que quelque chose a changé ou est en train de changer.

Cette seconde partie est celle du procès et de ses suites, épisodes qui vont à jamais transformer les enfants au point, remarque Scout dans le dernier chapitre, qu'il ne leur restera plus grand-chose à apprendre.

Cependant, et c'est la force du roman, avec l'intervention de Boo, qui sauve les enfants, la première partie fait irruption dans la seconde. Sans les jeux des enfants, que le reclus a observé, apparemment avec amusement, il ne se serait pas attaché à eux et n'aurait probablement pas tué Bob Ewell.

Loin d'être maladroite, la structure du roman est donc très habile car elle en assure le fonctionnement tout en lui conférant, formellement aussi, sa dimension initiatique.

STRUCTURE DU ROMAN

I. Résumé

1) Première partie

Elle est constituée des onze premiers chapitres.

– **Les chapitres 1 à 3** couvrent une année entière. Jem et Scout font la connaissance de leur voisin, Dill, au cours de l'été. Celui-ci est vite fasciné par la maison voisine, celle des Radley, où demeure un mystérieux personnage qu'aucun des enfants n'a jamais vu. Il ne tarde pas à faire partager son envoûtement par ses deux amis.

Lorsque l'été s'achève, Dill retourne chez ses parents, Scout entre à l'école pour la première fois et, dès le premier jour, est extrêmement déçue par la vie scolaire.

– **Le chapitre 4** fait la transition entre l'école et les vacances suivantes. Il est marqué par la découverte d'objets cachés dans le trou d'un arbre devant la maison des Radley.

– Le second été est raconté **au chapitre 4 et dans les**

deux suivants. De plus en plus fascinés par la famille Radley, les enfants s'aventurent plus loin dans leur exploration de l'existence du mystérieux voisin, en dépit des mises en garde d'Atticus et des réticences croissantes de Scout. Le dernier soir, ils sont chassés de la propriété des Radley par un coup de feu et, dans l'affolement de leur fuite, Jem se retrouve sans pantalon. Pour se tirer d'un mauvais pas, il ment à son père et retourne dans la nuit récupérer son bien.

– **Les cinq chapitres suivants** se déroulent durant l'année scolaire. Celle-ci est marquée par plusieurs événements dramatiques : la neige, suivie d'un incendie qui détruit entièrement la maison de Miss Maudie ; l'annonce du procès de Tom Robinson, à la défense duquel Atticus a été commis d'office, ce qui vaut aux enfants quolibets et insultes ; la révélation aux enfants des dons de tireur de leur père qui abat un chien enragé ; l'agonie de leur voisine, Mrs Dubose, à laquelle Jem va faire la lecture tous les après-midi. Dans ces cinq chapitres, Boo Radley y apparaît moins comme un monstre que comme un homme généreux privé de toute communication par sa famille. Les enfants, surtout Jem, commencent à éprouver pour lui une certaine empathie.

2) *Seconde partie*

– Des transformations se produisent dans la vie des enfants, à mesure que s'approche la date du procès de Tom Robinson. Elles apparaissent **aux chapitres 12**

à 14. Il s'agit de l'entrée de Jem dans la puberté, de l'arrivée de tante Alexandra, qui va désormais régenter la maison et de la réprobation croissante dont font l'objet les enfants parce que leur père va défendre un Noir. Ces trois facteurs contribuent à créer un climat de tension chez le frère et la sœur. Seule l'arrivée imprévue de Dill à la fin du chapitre 14 leur rend un peu de gaieté.

– **Les chapitres 15 et 16** sont les préliminaires au procès. Ils montrent l'atmosphère fiévreuse de Maycomb. Le point culminant se situe au chapitre 15 lorsque, la nuit, devant la prison, par son innocence, Scout désarme les fermiers venus lyncher Tom Robinson.

– Le procès occupe **les chapitres 17 à 20**. Atticus y démontre peu à peu l'innocence de son client, convainquant ainsi les enfants, Jem surtout, que le jury ne pourra pas condamner Tom Robinson.

– **Les chapitres 21 à 23** traitent du verdict et de ses suites, notamment sur l'humeur de Jem. Ils sont l'occasion de discussions entre Atticus et Jem sur la justice, puis entre les enfants sur l'organisation sociale de Maycomb.

– **Les chapitres 24 et 25** sont consacrés au goûter de la société missionnaire et à la mort de Tom Robinson. Le troisième été s'achève. Dill quitte ses amis.

– **Les chapitres 26 à 27** préparent les derniers chapitres. Ils sont l'occasion d'une leçon en classe sur la persécution des Juifs par Hitler. Ils annoncent surtout l'épisode ultime en rapportant les nouveaux méfaits de Bob Ewell et en décrivant la fête d'Halloween à l'école.

– **Les trois derniers chapitres** relatent à la fois l'agres-

sion dont sont victimes les deux enfants, l'intervention de Boo et l'entrée en scène du médecin et du shérif. Une fois qu'il a été convenu de protéger Boo en déclarant accidentelle la mort de Bob Ewell, Scout accompagne Boo chez lui. Le roman s'achève alors que Scout s'endort auprès de son père qui va veiller Jem pendant la nuit.

II. Les personnages

1) *Les trois enfants*

SCOUT

Jean Louise Finch, dite Scout, est tout à la fois la narratrice et l'un des personnages principaux du roman. Bien qu'à aucun moment, l'origine de son surnom ne soit expliquée, on peut néanmoins penser que son choix n'est pas gratuit. En anglais, *scout* a aussi le sens d'«éclaireur», de «découvreur», ce qui correspond à l'intelligence et à l'audace de cette enfant.

Lorsque commence le roman, elle a près de 6 ans et est encore à l'âge de l'innocence. Elle en a 8 lorsque s'achève le roman et en deux ans et demi s'est hissée à la hauteur des adultes. Il est vrai que c'est une petite fille exceptionnelle pour son époque et son milieu, ce qu'elle doit à la mort de sa mère et à l'éducation que lui a donnée un père qui a tout à la fois de fortes exigences morales et un mépris pour les conventions

sociales lorsqu'elles sont contraires à la morale. Confrontée à l'injustice et au mal, Scout ne sera pas brisée, comme l'ont été Tom Robinson et Boo, ni même blessée dans sa chair, comme Jem. Elle suivra l'exemple de son père en conservant intelligence, compassion et ouverture d'esprit, traits de caractères manifestes chez la narratrice lorsqu'on l'entrevoit derrière la petite fille.

JEM

Jeremy Atticus Finch, dit Jem (il s'agit cette fois d'un simple et fréquent diminutif de Jeremy). Il a quatre ans de plus que sa sœur.

Le roman marque son passage à l'adolescence, ce qui peut expliquer l'émotivité de sa réaction au verdict du procès, puis la blessure infligée par Bob Ewell, alors que Jem essayait de protéger sa sœur, blessure dont il gardera la trace toute sa vie. On peut aussi penser que le caractère de Jem le porte moins à l'optimisme que celui de sa sœur ou que, comme le remarque Scout dès le premier chapitre, la mort de sa mère quand il avait 6 ans en a fait un être vulnérable. Sans doute est-ce sa sensibilité qui lui fait percevoir, bien avant Scout, que Boo Radley n'est sans doute pas un monstre.

Le roman suggère cependant que l'influence d'Atticus empêchera Jem de trop souffrir de la perte de ses illusions et qu'il deviendra un *gentleman*.

DILL

Charles Baker Harris, dit «Dill». Aucune explication n'est fournie, là non plus, pour ce surnom. En anglais, le mot *dill* désigne la plante nommée «aneth» en français.

Il a presque 7 ans au début du roman et est le neveu de l'une des voisines de Finch. Il ne vit pas en permanence à Maycomb et a donc un regard extérieur sur les événements et les personnes.

Imaginatif, prompt à mentir pour se tirer d'affaire ou nier la réalité, hypersensible (il doit sortir au cours du procès, tant ce qu'il entend le rend malade), il est à l'origine de la fascination des enfants pour Boo.

2) *La famille Finch*

ATTICUS FINCH

Père des enfants, veuf, il a une cinquantaine d'années et ses enfants regrettent qu'il soit plus âgé que les autres pères.

Avocat à Maycomb, il est commis d'office pour défendre Tom Robinson, ce qui lui vaut de violentes critiques. En dépit de cela, il est unanimement respecté pour sa probité, son dévouement à la cause publique (il est élu à la chambre des représentants de l'État), sa droiture et son sens du devoir.

Bien que descendant d'une grande famille, il ne se sent pas tenu par les conventions de son milieu et son

approche de la ségrégation est aussi libérale que le permet la société sudiste des années 1930.

Cet intellectuel s'avère en outre tireur d'élite et d'un grand courage physique puisqu'il n'hésite pas à affronter les fermiers prêts à lyncher Tom Robinson.

Pour beaucoup de lecteurs des États-Unis, il est l'incarnation du héros américain, bon et droit, sans illusion mais dépourvu de cynisme.

TANTE ALEXANDRA

Sœur d'Atticus, bien que Scout pense « qu'elle avait été échangée à sa naissance », tant elle est aux antipodes de ses frères.

Prototype de la femme du Sud, attachée aux traditions, au passé et au respect des barrières sociales, elle vient s'installer chez son frère afin de contrarier les tendances de Scout à devenir un garçon manqué et d'en faire une « dame ».

Elle aussi connaît une évolution, comme si vivre dans la maison d'Atticus et traverser avec lui les épreuves du procès et de ses suites lui avait ouvert l'esprit et l'avait rendue plus compatissante.

ONCLE JACK

John, Hale Finch, frère cadet d'Alexandra et d'Atticus. De dix ans plus jeune qu'Atticus, il a fait des études de médecine financées par Atticus. Célibataire, il vit en dehors de Maycomb, mais vient chaque année passer une semaine dans sa famille à Noël.

ONCLE JIMMY

Jimmy Hancock, taciturne mari d'Alexandra. Le couple n'est pas très uni.

FRANCIS

Francis Hancock, petit-fils d'Alexandra et de Jimmy Hancock, il est donc le fils du cousin germain de Jem et Scout (Atticus s'étant marié plus tard que sa sœur).

3) *Les voisins*

LA FAMILLE RADLEY

– **Arthur Radley, dit «Boo»**: mystérieux voisin des Finch, il vit en reclus dans la maison de ses parents depuis plus de quinze ans à la suite d'incartades commises dans sa jeunesse. Devenu totalement inadapté à la vie en société, il est, comme vont le découvrir les enfants, moins un être malfaisant qu'un homme bienveillant, plus une victime qu'un bourreau.

– **Mr Nathan Radley**: frère aîné de Boo, il est venu s'occuper de son cadet à la mort de leur père et monte une garde tout aussi vigilante, à coups de fusil ou de mastic.

– **Mr et Mrs Radley**: membres des «baptistes laveurs de pieds». Leur fanatisme est responsable de l'enfermement de Boo et de son état. Mr Radley est mort peu avant le début de l'histoire. Sa femme meurt au plus fort du second hiver.

MISS MAUDIE ATKINSON

Elle habite de l'autre côté de la rue ; sa maison sera détruite par un incendie. Elle est l'équivalent féminin d'Atticus et est du reste veuve comme lui. Elle partage ses idées sur la société, le racisme et l'éducation. Courageuse, se moquant de déplaire aux autres, intelligente et drôle, elle offre à Scout une autre conception de la féminité que celle que lui propose tante Alexandra. On peut imaginer que la narratrice est devenue très semblable à Miss Maudie.

MISS RACHEL HAVERFORD

Tante de Dill, elle l'héberge chaque été. Semble portée sur la boisson.

MISS HENRY LAFAYETTE DUBOSE

Vieille dame acariâtre, elle est elle aussi issue d'une grande famille sudiste, mais a sombré dans la dépendance à la morphine, à laquelle, grâce à Jem, elle échappera avant de mourir. Elle a un pensionnaire, Mr Avery.

MISS STEPHANIE CRAWFORD

Pipelette du quartier. C'est elle qui héberge Miss Maudie après l'incendie.

4) *Les familles noires*

LA FAMILLE DE CALPURNIA

– **Calpurnia** : employée des Finch, c'est elle qui fait tourner la maison et s'occupe des enfants. Sa famille venait de la propriété des Finch (Finch's Landing). Elle a appris à lire dans un austère livre de droit et a enseigné l'écriture à Scout pour l'occuper. Elle fait le lien entre la ville blanche et la communauté noire.

Pour Atticus, elle fait partie de la famille et ne peut être renvoyée comme le souhaiterait tante Alexandra. Quant à Calpurnia, elle parle de Jem et de Scout en disant « mes enfants ».

– **Zeebo** : fils aîné de Calpurnia, c'est lui qui fait chanter les cantiques à l'église car il est l'un des rares fidèles à savoir lire. C'est lui aussi qui conduit le camion poubelle de la ville et vient ramasser le chien enragé abattu par Atticus.

LA FAMILLE ROBINSON

– **Tom Robinson** : injustement accusé d'avoir violé Mayella Ewell, puis condamné avant d'être abattu lors d'une tentative d'évasion. Comme Boo, il symbolise l'innocence, détruite par le mal.

– **Helen Robinson** : épouse de Tom. Le couple et ses trois enfants constituent la seule véritable famille du roman et elle est détruite par la société blanche et le racisme.

LE RÉVÉREND SYKES

Pasteur de l'église méthodiste épiscopale africaine du Premier Achat, il veille à la solidarité de sa communauté en aidant Helen Robinson et en assistant au procès. C'est lui qui suggère que Scout ne devrait pas assister aux débats, lui encore qui l'oblige à se lever au passage de son père, à la fin du procès.

5) Les protagonistes du procès

LES EWELL

– **Bob Ewell** : père de huit enfants non scolarisés, grossier personnage, ivrogne, chômeur, prêt à commettre de petits délits, il représente la lie de la société blanche et ne peut s'affranchir de son statut de paria qu'en s'en prenant aux Noirs. L'humiliation que lui a infligée Atticus au procès en démontant ses mensonges et en révélant la profondeur de sa turpitude le conduit à la vengeance et, en l'occurrence, à la mort. Il symbolise le mal et la bassesse.

– **Mayella Ewell** : fille du précédent, c'est elle qui élève ses frères et sœurs et sert manifestement de femme de substitution à son père. Sa personnalité est cependant plus complexe comme le montrent ses géraniums. C'est Tom Robinson qui a la meilleure attitude envers elle en éprouvant de la pitié.

LE JUGE JOHN TAYLOR

C'est lui qui a commis d'office Atticus pour défendre Tom Robinson parce qu'il pensait qu'il serait ainsi correctement défendu. Personnage haut en couleur, il incarne une bienveillance bourrue.

6) *La société de Maycomb*

HECK TATE

Shérif de Maycomb. Il incarne la loi dans ce qu'elle a de meilleur et de plus juste. C'est précisément par souci de justice qu'il proposera à la fin de déclarer accidentelle la mort de Bob Ewell afin d'épargner Boo.

BRAXTON BRAGGS UNDERWOOD

Propriétaire et rédacteur en chef du journal local. Malgré son racisme affiché, il défend le droit de Tom Robinson à un juste procès et s'indigne de sa mort.

DOLPHUS RAYMOND

Personnage totalement anticonventionnel puisqu'il vit ouvertement avec une femme noire dont il a eu des enfants. Tout en méprisant l'hypocrisie de la société, il affecte l'ivrognerie pour moins choquer les Blancs de la ville.

LINK DEAS

Employeur de Tom puis d'Helen Robinson, il est, avec Atticus, le seul Blanc à prendre leur défense.

WALTER CUNNINGHAM

Père du camarade de classe de Scout du même nom. Il représente la population d'Old Sarum, composée de fermiers blancs pauvres, mais honnêtes et travailleurs. Il est du reste accessible à la bonté et à l'innocence puisque Scout parvient à le désarmer.

LE DR REYNOLDS

C'est lui qui a mis au monde les deux enfants. Lui qui vient les soigner après l'agression dont ils ont été victimes.

LA SOCIÉTÉ MISSIONNAIRE

On remarquera que cette société blanche a son pendant noir dénommé «La Société des missions».

– **Mrs Grace Merriweather** : fervente méthodiste, elle semble être le pilier de la société missionnaire de Maycomb. Elle est aussi à l'origine de la représentation le soir d'Halloween. Sous ses aspirations charitables de dame patronnesse, elle est en fait une langue de vipère.

– **Mrs Gertrude Farrow** : autre représentante ridicule de la société missionnaire.

L'ÉCOLE

– Les institutrices :

- *Miss Caroline Fisher* est l'institutrice de Scout en première année. Elle est bien intentionnée, mais présentée comme intellectuellement rigide.

- *Miss Gates*, l'institutrice de troisième année est, elle, l'incarnation de la bonne conscience raciste.

– Les élèves :

- *Walter Cunningham* : il permet à Scout de comprendre dès sa première journée d'école que la pauvreté ne s'accompagne pas nécessairement d'avilissement moral.

- *Burrus Ewell* : à l'opposé de Walter, il est à l'image de son père, grossier et inéducable.

- *Little Chuck Little* : présenté par Scout comme ne sachant jamais s'il aura de quoi manger, mais étant un « gentleman né ».

- *Cecil Jacobs* : auteur de l'exposé sur Hitler et compagnon de Scout le soir de la représentation théâtrale.

On notera que ces quatre élèves clairement identifiés par Harper Lee dans la masse des autres qui resteront anonymes, représentent clairement quatre versions possibles de la société sudiste.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES PERSONNAGES

Le foisonnement des personnages explique sans doute pourquoi la lecture de *L'Oiseau moqueur* reconstitue si bien la vie d'une petite ville.

Certains des protagonistes sont de simples archétypes dont la fonction est moins de faire avancer l'histoire que d'illustrer la description sociale de Maycomb. Ainsi, certains ont-ils des traits universels (Miss Haverford boit, Miss Crawford est une pipelette). D'autres, en revanche, incarnent pleinement les travers de la société sudiste : son racisme (Walter Cunningham père, Mrs Lafayette Dubose, Miss Gates, entre autres) ou son conservatisme (tante Alexandra, Mrs Lafayette Dubose, Mrs Merriweather).

Par ailleurs, si quelques personnages semblent relever du manichéisme le plus pur (Bob Ewell et, d'une certaine manière, son contraire, Atticus), beaucoup sont bien plus complexes. Tante Alexandra prend peu à peu conscience des haines qui divisent Maycomb et finit par se solidariser avec son frère ; dans les derniers chapitres, elle est étonnamment maternelle avec Scout. Des personnages, tels que Dolphus Raymond, Link Deas ou même Mr Underwood ne peuvent être réduits à une fonction ou à une caricature.

On peut certainement établir une autre typologie que celle présentée ci-dessus et mettre, par

exemple, l'accent sur les fonctions que remplissent les différents personnages soit dans la progression du récit, soit dans la description proprement sociologique de Maycomb.

Un travail sur la répartition des rôles entre personnages masculins et féminins pourrait également donner des résultats intéressants et conduire à se poser des questions. Dont celle qui vient immédiatement à l'esprit : pourquoi Scout semble-t-elle être la seule petite fille blanche de Maycomb ?

Les cinq séquences qu'on trouvera ci-dessous proposent une étude du texte du roman. Cependant, un film en ayant été tiré, la confrontation du roman et du film peut également être tentée, dans le but de faire prendre conscience des différences existant entre les deux œuvres, tant dans leur nature que dans leurs effets et dans leurs démarches. Dans ce cas, il pourra être intéressant de sélectionner un chapitre du roman et d'étudier la manière dont il a été traité au cinéma. Une autre direction d'étude pourrait consister à s'interroger sur la manière dont, plus de quarante ans après leur sortie, les deux œuvres ont vieilli.

Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur étant un roman américain, que les élèves liront dans la traduction française, on a exclu ici toute étude proprement stylistique de l'œuvre pour lui préférer des analyses thématiques ou, pour commencer, un travail sur les procédés narratifs employés par Harper Lee.

SÉQUENCE 1. CONSTRUCTION NARRATIVE

I. Une construction susceptible de désorienter le lecteur

Il est proposé de commencer par faire réfléchir les élèves sur les critiques émises par Phoebe Adams dans la revue *Atlantic Monthly*:

«Il est totalement impossible que l'histoire soit racontée à la première personne par une petite fille de six ans dans une prose et un style qui sont ceux d'un adulte cultivé. Miss Lee a certainement essayé de s'en tenir aux données que Scout pouvait réellement connaître, mais cela ne suffit pas à rendre l'histoire plausible.»

et par Granville Hicks dans *Saturday Review*:

«Le problème de Miss Lee était de raconter l'histoire qu'elle voulait raconter [le procès et la persistance des mentalités racistes, selon Hicks], tout en restant à l'intérieur de la conscience d'un enfant et elle ne l'a

pas parfaitement résolu. Certains épisodes du procès et la conclusion mélodramatique semblent forcés.»

1) Analyse des citations

a) Elles ne disent pas exactement la même chose

– Elles portent un jugement différent sur le résultat obtenu par Harper Lee : pour Phoebe Adams, le procédé utilisé retire toute plausibilité à l'histoire. Granville Hicks est moins négatif : Harper Lee n'a pas totalement réussi à résoudre le défi qu'elle s'était lancé.

– Phoebe Adams souligne le décalage entre le style (celui «d'un adulte cultivé») et l'âge de la narratrice («six ans»). Hicks ne s'intéresse pas au style, mais davantage au fait qu'une enfant de l'âge de Scout ne peut avoir une conscience aussi aigüe de ce qui l'entoure.

b) Elles reposent toutes deux sur une lecture hâtive du roman

– L'histoire est bien racontée du point de vue de Scout, donc d'une petite fille entre 6 et 8 ans.

– Cependant, la narratrice n'est pas la petite fille Scout, mais Scout adulte, sans doute désormais appelée par son vrai nom «Jean Louise».

Il faut donc opérer une distinction entre Scout, **personnage**, et Jean Louise, dite Scout, **narratrice**.

2) *Le procédé utilisé par l'auteur*

a) De manière discrète

Harper Lee procède par petites touches, qu'on dirait peut-être aujourd'hui subliminales, car elles sont invisibles si l'on se contente d'une lecture superficielle.

– Le procédé est indiqué au premier chapitre dans les trois premiers paragraphes, mais il est escamoté dès le quatrième paragraphe où l'on croit entrer dans une narration classique : « Quand je vins au monde... » Cela correspond à un motif traditionnel du roman de formation.

– Il réapparaît à la dernière phrase du ch. 9 : « Et ce n'est que bien des années plus tard que je me rendis compte qu'il voulait que j'entende chacune de ses paroles. »

– Ou encore au ch. 13 : « Je sais maintenant où il voulait en venir. »

– Il faut ensuite attendre la dernière phrase du ch. 27 pour retrouver une discrète allusion susceptible de modifier notre vision de la temporalité du récit : « Ce fut le début du plus long voyage que nous fîmes ensemble. »

– La fin du récit se rapprochant, les allusions sont plus fréquentes. On en retrouve une au ch. 31, lorsque Scout raccompagne Boo chez lui : « Il me lâcha doucement la main, ouvrit, rentra et referma derrière lui, je ne l'ai jamais revu. »

– Enfin, au dernier chapitre, la dernière phrase semble ne pas se rattacher au temps habituel du récit.

b) Sa nature

– Il s'agit pour l'auteur de distinguer entre deux temporalités distinctes :

- Celle des événements racontés (entre la 6^e et la 9^e année de Scout), que l'on peut désigner par la lettre *t*.

- Celle du récit fait par la narratrice qui est $t + n$ (on ignore l'âge de la narratrice).

– Pour cela, elle a recours à plusieurs méthodes :

- Le temps des verbes : exemple, au ch. 13 : « Je sais maintenant où il voulait en venir » est l'exemple le plus clair.

- Le mode des verbes : la dernière phrase du roman est entièrement au conditionnel présent, marquant la projection dans l'avenir d'un fait passé.

- Des expressions marquant l'écoulement du temps : « bien des années plus tard » (employé à deux reprises).

- La recherche d'un point de départ au récit : les trois premiers paragraphes du premier chapitre.

- L'introduction d'un point de vue rétrospectif : « Je sais maintenant où il voulait en venir » ou encore « Ce fut le début du plus long voyage que nous fîmes ensemble », qui implique que la narration est très postérieure aux événements qu'elle relate.

- La mise en page : présence d'un espace entre les trois premiers paragraphes et le 4^e paragraphe au ch. 1.

CONCLUSION

Un récit rétrospectif, qui mêle deux périodes temporelles : celle vécue par l'enfant, et celle à laquelle la narratrice écrit. Contrairement à ce qui se passe généralement dans les autobiographies, notamment dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, la narratrice intervient très peu pour analyser ou juger le point de vue de l'enfant qu'elle était. Le récit est donc bien mené depuis le point de vue d'une petite fille (**la protagoniste**), mais c'est une femme adulte (**la narratrice**) qui écrit, avec la plume d'une romancière.

On doit donc conclure que les deux journalistes étaient de bien mauvais lecteurs et que, vraisemblablement, ils n'ont pas attaché autant d'importance à ce roman qu'il le méritait parce qu'il était écrit par une inconnue. On doit aussi en déduire que Harper Lee a fait là œuvre subtile, puisqu'elle a réussi à égarer ses lecteurs.

L'Oiseau moqueur est donc narré par une femme adulte, qui a longuement réfléchi à l'histoire qu'elle raconte, mais qui s'efface la plupart du temps derrière l'enfant qu'elle était, c'est-à-dire ne disposant pas de toutes les clefs pour comprendre ce qui l'entourait. C'est ce que l'on pourra étudier dans un second temps.

II. La focalisation du récit

1) *Le récit est fait du point de vue d'une enfant, mais avec le langage d'un adulte*

a) Aux deux précédents jugements critiques, on opposera les deux suivants

– Celui de Malcolm Bradbury (*Punch*): Harper Lee «a choisi de raconter l'histoire à travers le regard d'enfants, stratégie que d'ordinaire, je ne supporte pas parce qu'elle empêche de porter un jugement moral adéquat sur la fable. Mais Miss Lee a pris ce risque et s'en est sortie de manière triomphale».

– Celui de Richard Sullivan (*Chicago Sunday*): «La jeune narratrice, dépourvue d'affectation, utilise le langage d'un adulte pour traiter son sujet, mais le point de vue est astucieusement limité à celui d'une enfant perspicace et indépendante, qui ne comprend pas toujours parfaitement ce qui se passe, mais qui traduit pleinement, de manière implicite, la force et la substance de cette histoire.»

b) On pourra également rapprocher *L'Oiseau moqueur* d'autres œuvres littéraires racontées, elles aussi, du point de vue d'un enfant. Soit, comme Harper Lee, en utilisant une langue qui ne peut être que celle d'un adulte, par exemple *Ce que savait Maisie* de Henry James. Soit en faisant entendre aussi dans le

style la voix de l'enfant : *Les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain.

REMARQUE

Il peut être intéressant de faire réfléchir aux avantages et inconvénients de ces deux solutions, voire de proposer un exercice de rédaction employant l'une ou l'autre des méthodes afin d'en faire ressortir les effets respectifs.

2) *Les implications de cette « stratégie »*

a) Implications de l'unicité du point de vue

– Puisque toute l'histoire est vue «à travers le regard» de Scout, le lecteur n'a accès qu'aux événements auxquels elle a assisté et qu'à ses seuls sentiments. Cette technique narrative, inverse du procédé classique du narrateur omniscient et surtout de la narration *a posteriori* (mémoires, autobiographie), où le narrateur modalise voire porte un jugement sur ce que pensait et faisait la personne qu'il était, aboutit nécessairement à un récit subjectif, donc non fiable.

Or *L'Oiseau moqueur* ne donne pas cette impression. Bien au contraire, on a tendance à croire Scout et à ne pas remettre en question *a priori* ses observations et ses jugements. Preuve qu'il s'agit bien du point de vue d'un

enfant. La question de la vérité référentielle ne se pose pas, mais plutôt la vérité de ce que l'enfant pensait, ressentait etc. (Notion de sincérité.)

– En bonne romancière, Harper Lee utilise plusieurs méthodes pour élargir le point de vue de Scout.

- *Des récits rapportés* : la narratrice les emploie nécessairement lorsqu'il s'agit de relater des événements survenus avant sa naissance et son accès à la conscience.

Ainsi, au premier chapitre rapporte-t-elle les histoires qui ont cours sur les Radley en les attribuant soit à la rumeur « À en croire les histoires qui se racontaient » ou encore « les gens prétendaient », soit aux commérages de Miss Stéphanie, soit encore aux vagues souvenirs de son frère : « Un jour, pourtant, dont Jem gardait vaguement le souvenir [...] »

Elle y a également parfois recours pour rapporter des faits récents dont elle n'a pas été le témoin direct. Au ch. 25, elle reconstitue la scène de l'annonce par Atticus de la mort de Tom Robinson à sa femme Helen. « Au souvenir de ce que Dill m'avait raconté. »

- *Des dialogues* : ils sont nombreux et contribuent au rythme enlevé du roman. Ils remplissent également des fonctions narratives.

Ils servent à confirmer au lecteur que c'est bien à travers les yeux de Scout qu'est racontée cette histoire. Dès que l'on passe aux dialogues, c'est bien Scout et non plus la narratrice qui s'exprime, avec ce que cela implique de fautes grammaticales et lexicales ou de

provocations (son goût à un moment pour les termes grossiers et les jurons).

Ils permettent d'apprendre ce que pensent réellement les autres protagonistes ou ce qu'ils veulent faire croire qu'ils pensent.

Ils informent le lecteur de faits que Scout ne peut connaître, voire qu'elle ne peut comprendre.

UNE TECHNIQUE SUBTILE
DE DISTILLATION DE L'INFORMATION

Le personnage n'est pas le seul régulateur et dispensateur de l'information : cette fonction est partagée avec d'autres protagonistes, notamment par le biais des dialogues, ce qui accroît l'impression de véracité et d'objectivité. (Pas un seul point de vue en réalité.)

• *Des hypothèses*: fine par nature, Scout va en outre mettre en pratique le conseil de son père et «se glisser dans la peau d'un autre». Elle devine souvent ce que pensent les autres ou se pose des questions sur leur comportement ou leurs propos. C'est surtout vrai pour son frère: «Le visage de Jem reflétait la question qu'il n'avait pas la force de poser» (ch. 22) ou encore de Miss Maudie: «Tout en mangeant, nous sentions que c'était sa façon de dire qu'en ce qui la concernait, rien n'était changé» (*ibid.*).

• *Des observations*: elles sont bien plus nom-

breuses que les hypothèses car le récit est souvent très factuel, l'auteur notant toutes sortes de détails sans en tirer elle-même de conclusions. C'est sans doute ce qu'a fait Scout sur le moment : esprit pénétrant et regard acéré, elle a enregistré plus de choses qu'elle n'en comprenait. La narratrice procède de la même manière : elle multiplie les observations, mais laisse au lecteur le soin d'en tirer les conclusions. Les chapitres 17 à 21 sur le procès en sont une bonne illustration.

b) Implications de l'âge de Scout

– On l'a dit ci-dessus, les scènes dialoguées instaurent une coïncidence entre le temps du discours (la narration) et celui de la fiction : elles ramènent le lecteur du temps $t + n$ au temps t .

– Son âge ne lui permet ni de tout savoir (bien qu'elle n'ait manifestement pas grand-chose à apprendre de l'école), ni de tout comprendre. Ainsi, lors de la scène devant la prison (ch. 15) où, par la grâce de sa naïveté et de sa gentillesse, elle désarme les lyncheurs, elle ne mesure ni le danger qu'elle court, ni ce qui est réellement en train de se passer. Elle n'en prend vraiment conscience que le lendemain matin (ch. 16) : « Comprenant d'un coup le sens exact des événements de la nuit, je me mis à pleurer. »

REMARQUE

Il peut être intéressant de préciser que la narratrice, Scout adulte, ne fait pas de commentaire, ne dit pas que c'était en réalité très dangereux, mais laisse ce jugement à la fois au lecteur (qui le comprend aisément) et à la petite fille, quelques heures plus tard.

En outre, du fait de son âge, elle ne s'intéresse pas à ce qui éveillerait naturellement l'attention d'un adulte. Elle découvre tardivement la vie de Calpurnia («Que Calpurnia menait une modeste double vie ne m'avait jamais effleurée»), ne se pose jamais de question sur la vie de Miss Maudie, ni même sur sa propre mère. C'est aussi cette polarisation sur ce qui l'intéresse qui lui permet de se concentrer sur les événements au centre de l'intrigue.

Ces traits, qui peuvent aussi ressortir à l'innocence, thème fondamental du livre, lui permettent en revanche d'éclairer l'incohérence de certaines attitudes. (Pourquoi Miss Gates, qui s'indigne des persécutions que Hitler fait subir aux Juifs, n'a-t-elle pas conscience qu'elle ne se conduit pas très différemment avec les Noirs?) Il s'agit là du procédé utilisé par Andersen dans *Les Habits neufs de l'empereur* où, par pure innocence, seul un enfant a le courage de dire la vérité en s'écriant : «Le roi est nu.» Le procédé narratif utilisé par Harper

Lee est donc plus qu'un simple artifice. Il lui permet de dévoiler de pénibles réalités en les mettant dans la bouche d'un être innocent et, ce faisant, de les rendre encore plus intolérables.

– Scout se présente «sans affectation», ne cachant :

- ni ses travers : par exemple son goût pour la bagarre à coups de poing ;

- ni ses ridicules : en reprenant le mot «morphrodite» et en ne comprenant pas – non plus que Jem – pourquoi ce terme fait rire Miss Maudie ;

- ni ses prétentions : au moment du procès, lorsque le révérend Skypes suggère à Jem de ramener sa sœur à la maison parce que Bob Ewell est en train de décrire le viol de sa fille et que Jem lui répond : «Je pense que ça va, révérend, elle ne comprend pas», Scout commente : «J'en fus mortellement blessée» et rétorque : «Bien sûr que si ! Je comprends aussi bien que toi !»

Ce passage révélateur de l'âge réel de Scout et de son innocence est à rapprocher de sa réaction (ch. 14) à la définition très abstraite, qu'à sa demande, Atticus lui a donné du viol : «Et c'est simplement pour ça que Calpurnia a fait tant d'histoires quand je lui ai demandé de quoi il s'agissait?» Ou encore, au même chapitre, lorsque Dill et elle envisagent de «commander un bébé» et mettent en commun leurs connaissances, très poétiques, sur le sujet.

En effet, s'étant effacée derrière Scout, la narratrice se borne à lui prêter sa plume et son art d'écrire et s'interdit de porter le moindre jugement. C'est au seul lec-

teur qu'il revient de juger. D'où ce mélange d'innocence et de drôlerie, ce refus du cynisme, exprimé par Dill au ch. 22 : « Dire la vérité, ce n'est pas être cynique, non ? »

c) Implications de la précocité de Scout

Sans l'étonnante précocité de la petite fille, il serait effectivement difficile de croire totalement à cette histoire. Ses réactions ne sont pas celles que pourraient avoir ses camarades de classe (au demeurant, en majorité plus âgés qu'elle). Harper Lee est donc obligée de nous montrer à de nombreuses reprises la précocité de Scout et de la justifier.

– C'est une enfant exceptionnellement intelligente : elle a appris à lire toute seule, à écrire avec Calpurnia, est capable de lire et de comprendre la presse locale. À huit ans, elle a déjà lu *Les Aventures de Mr Pickwick* de Dickens, qui n'est certainement pas tout à fait à la portée d'un enfant de cet âge.

Elle s'ennuie donc à l'école puisqu'elle sait déjà ce qu'on lui apprend. En 3^e année, elle est la seule à pouvoir donner une définition du mot « démocratie », dont on remarquera qu'elle lui prête une connotation essentiellement égalitariste (reprise d'un slogan électoral).

– L'éducation que lui donne Atticus lui a ouvert l'esprit et lui a donné l'habitude d'être traitée comme un être de raison.

Elle est donc justement furieuse d'être exclue de la table des adultes le jour de Noël et s'étonne de la stupi-

dité des contes que Miss Caroline croit devoir lire à sa classe.

– Étant la cadette d'un enfant lui-même très intelligent, elle subit une compétition permanente pour rester à son niveau et combler les quatre années qui les séparent. D'où sa souffrance de voir Jem se détourner d'elle pour une raison qu'elle ne comprend pas et que personne ne prend vraiment la peine de lui expliquer.

– Son père étant avocat, le palais de justice lui est familier (Jem et elle y viennent souvent pour suivre le manège du juge Taylor avec son cigare). Les deux enfants en savent manifestement assez sur la procédure et les habitudes judiciaires pour suivre le procès comme des adultes. Ils en savent même plus que beaucoup d'entre eux : « Je vis ce que seul un enfant d'avocat pouvait remarquer... » (ch. 21) et devinent ainsi la teneur du verdict, avant même que le jury l'ait rendu.

QUELQUES DIRECTIONS D'ÉTUDE

L'étude de la méthode narrative suivie par Harper Lee peut être complétée par des travaux pratiques.

1. Faire raconter une scène par un autre personnage du roman. À titre d'exemples :

– le chapitre sur le chien enragé raconté par Calpurnia ;

- le procès (ou un épisode du procès) par Mr Underwood pour *The Maycomb Tribune* ;
- le goûter de la société missionnaire par Mrs Merriweather.

2. Étudier la scène devant la prison au ch. 15 et plus spécialement le discours de Scout à Mr Cunningham en relevant les éléments qui procèdent de son innocence et ceux qui, au contraire, témoignent de sa précocité.

SÉQUENCE 2. ÉTUDE DU CADRE SPATIO-TEMPOREL

Elle pourra être menée à travers deux directions de recherche alternatives, le choix entre les deux étant fonction de l'âge des élèves et de leur niveau de connaissances sur l'histoire des États-Unis.

I. La dimension sociologique et historique du roman

Il ne fait pas de doute que le propos de Harper Lee n'est pas seulement de raconter une histoire. Son texte a aussi une portée didactique.

On peut à nouveau s'appuyer sur une citation tirée de l'article de Granville Hicks (*Saturday Review*):

«Cependant, Miss Lee ne se préoccupe pas surtout de l'expérience de l'enfance; elle a, à sa manière, écrit un roman sur l'éternel problème du Sud.»

On peut donc faire réfléchir les élèves sur la question de savoir si *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* pourrait se passer ailleurs que dans le Sud des États-Unis au cours des années 1930. C'est-à-dire les amener à confronter les éléments qui donnent au roman sa dimension universelle et ceux qui le situent dans le temps et l'espace.

1) *Les éléments universels*

a) La peinture de l'enfance

– Pour l'essentiel, la description de l'enfance de Scout et de Jem se conforme aux caractéristiques générales de l'enfance. Qu'il s'agisse de :

- La dichotomie entre vacances et école, qui rythme les chapitres. «L'école reprit. La seconde année était aussi nulle que la première» (ch. 7).

- Les relations avec les adultes : elles sont présentes sous leurs différentes formes (obéissance, rébellion, rejet, dans le cas de Dill, etc.).

- L'appréhension de la réalité : comme la plupart des enfants, Jem, Scout et Dill vivent dans un monde où cohabitent réalité et imaginaire (pour Dill plus encore), réel et surnaturel, où l'on joue à avoir peur. «Jem fit une description plausible de Boo : il mesurait près de deux mètres, à en juger par ses empreintes...» (ch. 1, bien que le terme «plausible» soit probablement un clin d'œil ironique de la narratrice). Ou encore, à propos de l'origine lointaine des Finch : «Seulement, rien ne dit

qu'ils ne sont pas venus d'Éthiopie pendant l'Ancien Testament.»

– *L'Oiseau moqueur* est aussi un roman sur la fin de l'enfance.

- Par l'arrivée de la puberté: dans le cas de Jem, devenu «difficile à vivre, inconstant et lunatique... Ce changement s'était opéré en quelques semaines» (ch. 12). Ou encore, au ch. 23, lorsque Jem montre avec fierté à Scout, qui ne voit rien, les premiers poils qui poussent sur son torse.

- Par l'accès au monde adulte: *L'Oiseau moqueur* montre la perte des illusions de l'enfance et la découverte du monde imparfait et hypocrite des adultes. Les exemples sont légion. L'un des plus significatifs est le dernier paragraphe du ch. 24 où Jem émet l'hypothèse que Boo Radley pourrait ne pas avoir «envie de sortir».

b) La mentalité d'une petite ville

– **Le temps arrêté:** le monde que décrit Harper Lee est immobile («La journée semblait durer plus de vingt-quatre heures», ch. 1). S'il bouge, c'est pour décliner: «Quand je vins au monde, Maycomb était déjà une vieille ville sur le déclin» (*ibid.*).

Son univers s'est rétréci: «On ne se pressait pas, car on n'avait nulle part où aller, rien à acheter et pas d'argent à dépenser, rien à voir au-delà des limites de Maycomb» (*ibid.*).

Les allusions au monde extérieur concernent essentiellement le reste du comté de Maycomb, voire un autre

comté d'Alabama. Une fois seulement, à l'école, il est question du monde extérieur (les persécutions juives en Allemagne).

Ces descriptions pourraient s'appliquer à de nombreuses petites villes, qu'en France, on dirait « provinciales », et qu'on retrouve dans toute la littérature mondiale.

– **La proximité des habitants**: elle provient tout d'abord de l'exiguïté des lieux qui fait que tout le monde connaît tout le monde.

Elle résulte aussi de consanguinités et d'alliances. Atticus doit à son lointain aïeul, Simon Finch, « de se retrouver lié, par le sang ou par le mariage, avec à peu près toutes les familles de la ville ».

Elle est enfin accentuée par les commérages et les rumeurs. Celles-ci sont propagées par des personnages archétypaux, qui trouverait leur place dans n'importe quel pays, telle Miss Stéphanie Crawford, toujours à l'affût d'informations. Miss Maudie dit du reste au ch. 16 que « Miss Stéphanie semblait tellement en savoir sur l'affaire qu'elle pourrait tout aussi bien être citée comme témoin ». Il en va de même du « groupe de vieux messieurs en chemise blanche et pantalon kaki à bretelles » qui passent leur vie au tribunal. C'est en surprenant leur conversation que Scout apprend que son père n'a pas choisi de défendre Tom Robinson, mais a été commis d'office.

c) Les épreuves

La traversée d'épreuves est une donnée de base de tout roman de formation ou d'initiation.

– **Confrontation aux difficultés de la vie.** Celles-ci peuvent résulter :

- des aléas de l'existence : épisode du chien enragé (ch. 8) ou de l'incendie (ch. 10) ;
- de la maladie : Mrs Lafayette Dubose (ch. 11) ;
- de la société : le procès.

– **Confrontation au mal.** La lutte du bien et du mal est là encore un universel de la littérature. Le mal est présent dans le roman à des degrés divers, mais connaît une progression jusqu'à l'apogée des derniers chapitres. Il s'agit :

- du mal social : en l'occurrence le racisme ;
- du mal individuel : Mr Nathan Radley, lorsqu'il coupe la communication entre son frère et les enfants en bouchant le trou de l'arbre (ch. 7).
- du mal absolu : incarné par Bob Ewell. Lui-même parcourt tout le champ du mal, puisqu'il va du mensonge au meurtre en passant par, entre autres, la négligence vis-à-vis de ses enfants et l'inceste.

2) Les éléments spécifiques

Malgré sa dimension universelle, qui explique sa résonance internationale, *L'Oiseau moqueur* est solidement ancré dans le Sud des États-Unis au milieu des années 1930.

a) Un roman sudiste

Par commodité, on pourra regrouper ces caractéristiques sudistes autour de deux axes.

– Le poids de la tradition

Si le temps semble arrêté à Maycomb, cela ne tient pas seulement à l'isolement de la ville, qui serait un immobilisme subi. Il est en effet largement volontaire car la petite ville et ses habitants sont encore tout imprégnés du passé.

• *On y célèbre les origines du comté de Maycomb*

Dès le troisième paragraphe, il y est question de la guerre d'Andrew Jackson contre les Indiens Creeks (1812-1814). Au ch. 28, la représentation organisée par Mrs Merriweather a pour objet de glorifier l'histoire du comté : « L'histoire des origines du comté de Maycomb, antérieur à l'État lui-même » (l'Alabama devint le 22^e État des États-Unis en 1819).

• *Le souvenir de la guerre de Sécession (1861-1865) y est pieusement entretenu*

À l'époque où se déroule le roman, la guerre, qui a opposé le Nord au Sud (les « Unionistes » aux « Confé-

dérés») est finie depuis soixante-dix ans. Elle reste néanmoins très présente dans tous les esprits.

Même dans ceux des enfants puisque, au ch. 2, lorsque Miss Caroline explique qu'elle est du comté de Winston, au nord de l'Alabama, où vivent des «personnes sans passé», la narratrice indique : «(Quand l'Alabama fit sécession de l'Union, le 11 janvier 1861, le comté de Winston fit sécession de l'Alabama, et tous les enfants du comté de Maycomb le savaient.)»

Il est en revanche plus normal que le cousin Ike Finch (ch. 9), «seul ancien combattant confédéré survivant du comté de Maycomb», ne puisse s'empêcher, à chacune des visites d'Atticus et des enfants, de «refaire la guerre de Sécession» en remontant, non sans justesse cependant, au compromis du Missouri (1820).

Peu étonnant que Mrs Dubose ait, selon certaines rumeurs, «conservé un pistolet de l'armée sudiste caché parmi ses nombreux châles et couvertures» (ch. 11) ou que Mr Underwood ait été prénommé Braxton Braggs en souvenir du général confédéré du même nom (ch. 16), ou encore que, face à la neige, au ch. 8, la référence qui vienne naturellement à l'esprit de Mr Avery soit qu'il «n'avait pas neigé à Maycomb depuis Appomatox» (dernière bataille de la guerre de Sécession, marquant la défaite des Confédérés). Enfin, au ch. 28, c'est l'hymne confédéré, *Dixie*, que joue l'orchestre.

• *De même que le mépris pour les «Yankees»*

Au ch. 9, racontant l'histoire de la propriété familiale (Finch's Landing), Scout parle des «razzias qui avaient

lieu dans le voisinage», opérées par les Yankees pendant la guerre de Sécession.

Ce mépris est notamment exprimé par Mrs Merriweather, au cours du goûter de la société missionnaire (ch. 24), lorsqu'elle s'indigne de l'attitude d'Eleanor Roosevelt (épouse du président des États-Unis de l'époque) allant s'installer au côté des Noirs. De manière assez contradictoire, elle s'écrie: «Les gens là-bas les ont libérés, mais vous ne les verrez jamais s'asseoir à la même table qu'eux. Nous au moins, nous n'avons pas la fourberie. [...]»

REMARQUE

Peut-être faut-il rappeler que les Américains nomment cette guerre «la Guerre Civile», ce qui révèle davantage que la terminologie française la dimension fratricide de ce conflit. L'abolition de l'esclavage et les effets économiques de la guerre ont ruiné le Sud pour de longues années et définitivement mis fin au mode de vie des planteurs sudistes, milieu auquel appartenait la famille Finch. Harper Lee traduit parfaitement la profonde amertume du Sud. Elle montre aussi qu'à défaut d'autre chose, le Sud avait maintenu et consolidé les barrières édifiées au temps des plantations.

– **Le maintien des barrières**

La société sudiste, que symbolise Maycomb, est étroitement cloisonnée.

• *Les barrières entre les races*

– **La ségrégation raciale** : Maycomb applique le principe, élaboré après la guerre de Sécession, « séparés, mais égaux » pour empêcher le métissage entre Blancs et Noirs. Un terme fut du reste forgé en 1864 pour définir ce mélange racial prohibé : *miscegenation*.

Ainsi, Dolphus Raymond, qui vit avec une « femme de couleur » et en a eu « toutes sortes de petits métis », est-il mis au ban de la société. On notera cependant que, tout en violant la ségrégation raciale, il comprend le racisme des autres Blancs puisqu'il affecte l'ivrognerie afin de justifier son comportement : « J'essaie de leur fournir une raison, vous voyez. Ça aide les gens de pouvoir se raccrocher à une raison. »

C'est en vertu de la ségrégation que les Noirs habitent au-delà de la décharge, dans les « quartiers », terme désignant les habitations qui leur étaient réservées au temps de l'esclavage.

C'est aussi pourquoi ils sont cantonnés dans des emplois subalternes : employée de maison, comme Calpurnia, éboueur, comme son fils Zeebo, ouvrier agricole, comme Tom Robinson.

Ils sont interdits des lieux réservés aux Blancs. Aucun enfant noir ne fréquente l'école de Scout. Du reste, seule une minorité de Noirs savent lire. Ils ont leur propre église, qu'ils partagent avec les joueurs, pour ne pas avoir à se mêler aux Blancs au moment de l'office. Au

tribunal, ils doivent aller dans la galerie qui surplombe la salle d'audience.

Il paraît inimaginable à la société blanche de Maycomb qu'Atticus puisse défendre un Noir : d'où les insultes qu'ont à subir les enfants.

Dans ce contexte, l'accusation de viol portée par Mayella contre Tom est plus qu'une infraction, une transgression, d'où la tentative de lynchage. Il est inversement inconcevable pour le jury blanc (autre effet de la ségrégation) que la transgression ait été commise par Mayella. Atticus explique en outre au ch. 23 : « Dans nos tribunaux, quand c'est la parole d'un homme blanc contre celle d'un Noir, c'est toujours le Blanc qui gagne. C'est affreux à dire, mais c'est comme ça. »

– Les violences raciales : on en trouve de nombreux exemples dans le roman.

– Le rôle de la prison : elle semble exclusivement servir à des prisonniers noirs. Les défenseurs du bâtiment à l'« allure baroque » disaient « qu'elle donnait à la ville un cachet respectable et qu'aucun étranger ne pouvait se douter qu'elle était pleine de nègres » (ch. 15) ;

– La tentative de lynchage (*ibid.*).

– Évocation du Ku Klux Klan (*ibid.*).

– La mort de Tom Robinson : Atticus raconte comment les gardes l'ont abattu alors qu'il essayait de s'enfuir et observe : « Il avait dix-sept balles dans le corps. En fallait-il autant pour l'arrêter ? » (ch. 24).

– L'attitude envers les Juifs : au ch. 15, Atticus raconte que le Ku Klux Klan a essayé de s'en prendre à

Mr Sam Levy, mais que celui-ci «leur a fait tellement honte qu'ils sont tous partis».

Cette histoire trouve un écho au ch. 26, lorsque l'institutrice, Miss Graves, prend la défense des Juifs persécutés par Hitler et affirme en toute bonne conscience : «Ici nous refusons de persécuter qui que ce soit. Les persécutions sont le fait de peuples qui ont des préjugés», tandis que Cecil Jacobs interroge : «mais ce n'est pas une raison pour les persécuter. Ils sont blancs, non?»

• *Les barrières entre les classes*

La société sudiste, fondée sur l'économie agricole, a longtemps été de type aristocratique; elle veillait au strict respect des hiérarchies sociales.

– **Les classes sociales à Maycomb** : les élèves pourront établir une typologie des classes sociales à partir notamment du ch. 13 («Il y avait en fait un système de castes à Maycomb») et de la conversation de Jem et Scout à la fin du ch. 23. Ils en vérifieront la pertinence en la confrontant à leurs impressions de lecture.

– **Les fondements de la hiérarchie sociale** : on opposera la vision de tante Alexandra, parfaite représentante de l'ancienne aristocratie sudiste (c'est-à-dire les riches propriétaires de plantations qui fonctionnaient grâce à l'esclavage) à celle proposée par Jem.

Pour tante Alexandra, c'est l'ancienneté d'une famille, donc le fait d'avoir un passé connu qui fonde la hiérarchie sociale (ch. 13 notamment). Il faut appartenir aux «Vieilles Familles». Jem croit «que l'important c'est de savoir depuis quand votre famille sait lire et écrire» (ch. 23).

On pourra susciter une réflexion en y ajoutant l'opinion de Scout : « Non Jem, moi je pense qu'il y a qu'une sorte de gens, les gens. »

– **Les effets de la hiérarchie sociale** : elle explique le déclin de Maycomb car elle ne peut que provoquer des rigidités et une tendance au conservatisme.

Elle débouche sur la consanguinité et ses conséquences. Les moins graves sont évoquées à plusieurs reprises, soit au ch. 1 (Atticus est lié avec à peu près toutes les familles de la ville), ou au ch. 13 : « [...] On se mariait entre familles si bien que les habitants finirent par avoir tous une vague ressemblance. » Les plus graves ne sont pas oubliées, qu'il s'agisse de la folie du cousin Joshua (ch. 13) ou des tendances à l'inceste : « Dirais-tu que les Finch ont une propension à l'inceste ? » (*ibid.*).

• *Les barrières entre les sexes*

La société sudiste attribue des rôles spécifiques aux hommes et aux femmes, ce que Scout a du mal à admettre. Les hommes doivent devenir des « gentlemen » et les femmes des « dames ». Cette codification apparaît à de nombreuses reprises.

– **Dans les vêtements** : « Le problème de mes vêtements rendait tante Alexandra fanatique. Je ne pourrais jamais être une dame si je portais des pantalons » (ch. 9).

La seule autre personne du sexe féminin à porter une salopette est Miss Maudie, qui est fort peu respectueuse des conventions. Mais, une fois fini son jardinage, « après son bain de 5 heures [elle] reparaisait dans sa véranda, dans sa majestueuse beauté » (ch. 5).

Au ch. 24, pendant le goûter de la société missionnaire, Scout avoue du reste avoir gardé son pantalon sous sa robe. Et Miss Crawford lui fait remarquer qu'elle n'est pas prête à devenir une dame tant qu'elle ne portera pas plus souvent des robes.

– **Dans les jeux**: Scout préfère se bagarrer et jouer avec les garçons alors que «la conception qu'avait tante Alexandra de mon maintien impliquait que je joue avec des fourneaux miniatures, des services à thé de poupées...» (ch. 9).

– **Dans la position sociale**: les hommes ont un métier, mais les femmes restent chez elles et s'occupent d'une multitude d'activités non économiques ou caritatives. On en a un aperçu au ch. 13, à propos des nombreuses fonctions acceptées par tante Alexandra après son installation à Maycomb.

Au reste, si Miss Crawford demande à Scout (ch. 24) si elle ne veut pas devenir avocate, c'est moins parce qu'elle a une conception moderne du rôle des femmes que par pure méchanceté.

– **Dans le fonctionnement de la société**: les femmes ne peuvent participer à un jury. Le discours que tient Atticus à Scout sur ce sujet donne une explication qui, aujourd'hui, semblerait misogyne.

Cependant, comme le croit certainement Miss Maudie, «être une dame», c'est avant tout faire preuve de grandeur d'âme et d'intelligence et être respectée pour ces qualités. N'est-ce pas au fond, ce que pense Walter Cunningham père lorsque, devant la prison, il prend congé de Scout en l'appelant «petite dame»?

b) Les années 1930

On pourra faire rechercher dans le texte les différents éléments permettant de dater l'action de *L'Oiseau moqueur*.

– La Grande Dépression

Elle fut déclenchée par le «Jeudi noir» (24 octobre 1929), jour où eut lieu le krach de la Bourse de New York.

- Elle est évoquée dès le ch. 2 : «Eux, ce sont des gens de la campagne, des fermiers et la grande crise les a frappés plus durement que les autres.»

- Au ch. 12, on lit : «Il y avait des grèves avec occupation d'usines à Birmingham; dans les villes, les queues devant les soupes populaires s'allongeaient de jour en jour, dans les campagnes, la population ne cessait de s'appauvrir.»

- Enfin il est question au ch. 14 d'une «automobile tirée par une mule», référence à ce que les Américains nommaient les *Hoover carts* (cf. p. 18), en souvenir du président Hoover, qui était à la tête des États-Unis en 1929 et fut tenu pour responsable de la crise et de la misère qu'elle provoqua.

– La politique du New Deal

Elle fut mise en place par Franklin Delano Roosevelt après son élection en 1932.

- Au ch. 1 figure une allusion au premier discours inaugural de Roosevelt, le 4 mars 1933 : «La seule chose dont nous ayons à avoir peur est la peur elle-

même.» Harper Lee écrit: «Le comté venait d'apprendre qu'il n'avait à avoir peur que de la peur elle-même.»

- Le *National Industrial Recovery Act*: programme adopté en 1933 pour soutenir les prix et les salaires, il fut annulé le 27 mai 1935 par la Cour suprême, qui était hostile au New Deal. L'allusion à cette annulation se trouve au ch. 27 et permet de dater presque exactement le roman.

- La *Works Progress Administration*, créée en mai 1935, dans le but de donner du travail aux chômeurs.

– La Prohibition

Durant la période 1920-1933, sous l'influence des ligues de tolérance, l'alcool fut interdit aux États-Unis.

Le ch. 16 contient une allusion: «Mr Tensaw Jones votait pour la Prohibition pure et dure.» On trouve aussi aux ch. 1 et 15 des allusions à du whisky «trafiqué» ou «éventé», résultant donc de distilleries clandestines et de mauvaise qualité.

II. Le rôle de l'espace et de la temporalité dans l'intrigue

On propose ici un exercice plus simple de repérage dans l'espace et dans le temps, n'exigeant pas de connaissances historiques particulières.

1) *L'espace*

a) La situation géographique

Il s'agit cette fois de montrer que si le comté et la ville de Maycomb n'existent pas, Harper Lee a réussi à leur donner vie au point qu'il serait possible de les situer sur une carte des États-Unis.

– **Les données climatiques**

Elles révèlent toutes un climat très méridional.

Dès le ch. 1 : «Les cols durs des hommes se ramollissaient dès neuf heures du matin. Les dames étaient trempées de sueur dès midi... et, à la nuit tombante, ressemblaient à des gâteaux pour le thé, glacés de poudre et de transpiration.»

Le ch. 7 contient de nombreuses indications climatiques : «Il n'y a pas de saisons bien définies, en Alabama ; l'été tourne à l'automne et il arrive que l'automne ne soit jamais suivi par l'hiver, mais se transforme en un bref printemps qui se fond bientôt en été. Cet automne fut long, à peine assez frais pour porter des vestes légères.»

Aussi, lorsque, au chapitre suivant, «il y eut deux semaines de très grand froid, tel qu'on n'en avait pas connu depuis 1885, selon Atticus» et qu'il se met à neiger alors que, selon Mr Avery, il n'avait pas neigé depuis la bataille d'Appomatox (1865), ce dernier incrimine les enfants : «Ce sont les méchants enfants comme vous qui bouleversent les saisons.» Quelles que soient les raisons réelles de ce froid inhabituel, le

changement dans la nature introduit l'idée que des bouleversements pourraient bien ébranler la vie tranquille de Maycomb.

L'été suivant, celui du procès, il fait très chaud. Plus encore dans la salle d'audience où, selon le révérend Sykes, «il devait bien faire trente-deux degrés» (ch. 18). Il fait du reste si chaud, à l'image de l'atmosphère psychologiquement surchauffée de la salle que, au grand étonnement des enfants, «Atticus fit une chose que je ne lui avais jamais vu faire jusque-là, ni en public ni en privé et qu'il ne fit plus jamais par la suite : il déboutonna son gilet, puis son col, desserra sa cravate et ôta son veston... Pour Jem, et moi, cela revenait à le voir complètement nu. Nous échangeâmes des regards horrifiés.»

– L'exotisme de la végétation

Le roman révèle une végétation tout aussi méridionale.

Dès le 5^e paragraphe, on apprend que les hommes de la famille Finch «vécurent de la culture du coton», clair indice que l'on se trouve dans le Sud des États-Unis.

À cela s'ajoutent les margousiers, les chênes verts et les pacaniers du ch. 1. Mais aussi les tonnelles de scuppernongs de Miss Maudie (ch. 5), les cannas de Mrs Radley (ch. 1), le kudzu de Mrs Dubose (ch. 6), mais aussi les araucarias géants sur la place (ch. 15).

– Localisation de Maycomb

Harper Lee donne presque assez d'indications pour situer Maycomb sur une carte de l'Alabama. Assez en

tout cas pour que les habitants de Monroeville aient compris que Maycomb était le décalque de leur ville.

Au ch. 1, il nous est dit que Simon Finch, l'ancêtre de la famille a « remonté l'Alabama » et créé une propriété sur ses rives « à quelque soixante kilomètres en amont de St. Stephens ».

Il est aussi question dans le roman de Mobile (à l'embouchure de l'Alabama), de Montgomery (capitale de l'État où Atticus, qui siégeait à la Chambre des représentants de l'État, a rencontré son épouse) et de Birmingham (où il y a des grèves avec occupation d'usines).

Quant au comté de Winston, cité au ch. 2, il fit bel et bien sécession dans la Sécession. Ayant refusé de se joindre à la Confédération, il se déclara « république de Winston ». Son particularisme est toujours vivace car il est communément appelé « État libre de Winston ».

ÉVOCATION DU SUD

On pourra proposer un exercice consistant à relever tous les éléments proprement « sudistes », qu'ils soient matériels – aux éléments mentionnés ci-dessus on pourra ajouter la nourriture ou l'architecture (maisons sans caves, vérandas, moustiquaires...) – ou culturels (cf. *Un roman sudiste*», p. 86).

b) Le découpage de l'espace

Il n'est pas sans importance et remplit une fonction sociologique et/ou narrative.

– Il est à l'origine de la création de Maycomb

- Au ch. 13, on découvre que si Maycomb «se trouvait à l'intérieur des terres» et non plus près du fleuve, elle le devait à la ruse d'un tavernier. La cupidité de ce Skinfield a ralenti l'expansion de la ville qui était «trop loin de l'unique moyen de transport de ce temps-là – la navigation fluviale», expliquant ainsi certaines des caractéristiques de la ville.

- Le défaut d'orientation dans l'espace dont souffre le colonel Maycomb, personnage ridicule, qui a donné son nom à la ville, a du reste mené «au désastre tous ceux qui firent avec lui la guerre contre les Indiens Creeks» (ch. 28).

– Il est le reflet de la société sudiste

• *À Maycomb*

Le quartier où habitent les Finch «était là avant que cette ville existe», dit Miss Maudie (ch. 10). Ses habitants se targuent tous d'appartenir à la bonne société.

La rue où ils habitent mène dans un sens à l'école, symbole d'éducation, dans l'autre au centre ville où travaille Atticus. Au centre se trouvent le palais de justice et la prison, tandis qu'«une galerie de magasins entourait la place» (ch. 15). La vie commerciale et administrative y est donc concentrée.

La sortie de la ville (ch. 17): «En quittant la route, un

chemin de terre passait le long de la décharge et menait à un petit lotissement noir, à environ cinq cent mètres de la bicoque des Ewell.» Les Ewell occupent donc l'espace le plus proche de la décharge où ils « fouillent chaque jour les ordures ».

Le « lotissement noir » est composé de maisons qui paraissent « propres et douillettes ». La localisation des « quartiers » oblige donc Tom Robinson à passer deux fois par jour devant la mesure des Ewell pour aller travailler. C'est aussi le cas d'Helen à moins de « faire un détour de plus d'un kilomètre » (ch. 27).

• *À Finch's Landing*

Le découpage de l'espace (cf. ch. 9) n'y est pas innocent, là non plus, qu'il s'agisse de :

- la maison conçue pour que l'on ne puisse accéder aux chambres des filles qu'en passant par la chambre des parents ;
- de la cuisine autrefois installée à l'extérieur de la maison, selon un plan fréquent à l'époque de la construction de la maison ;
- de l'agencement de la plantation avec son débarcadère où travaillaient « les Noirs des Finch ».

PROLONGEMENT

Tout ce passage peut du reste faire l'objet d'une explication détaillée. On pourra également proposer aux élèves l'exercice consistant à dessiner Maycomb ou simplement le quartier des Finch en

plaçant la maison des différents protagonistes. Ceci afin de leur faire prendre conscience de la précision avec laquelle Harper Lee a décrit, au fil des chapitres, la partie de Maycomb allant de l'école au palais de justice.

2) *Le temps*

On propose de retenir trois perspectives d'études.

a) Le temps de l'action

– L'action se déroule sur trois ans

On invitera les élèves à chercher les éléments permettant d'arriver à cette conclusion.

• *Des mentions de l'âge des enfants*

– Le ch. 1 contient, à la première ligne, l'indication de l'année à laquelle s'achève l'histoire : « Mon frère Jem allait sur ses treize ans. »

– Ch. 1 : « quand j'avais presque six ans et lui [Jem] pas loin de dix... »

– Ch. 11 : « Le lendemain du douzième anniversaire de Jem », repris au chapitre suivant : « Jem avait douze ans. »

– Au ch. 17, Jem affirme au révérend Spykes à propos de Scout : « elle n'a même pas neuf ans. »

• *L'alternance entre été et année scolaire*

– Si le ch. 1 concerne le « premier été », les ch. 2, 3 et 4 (en partie) traitent de l'année scolaire.

- La fin du ch. 4 et les ch. 5 et 6 sont consacrés aux vacances d'été.
- Les chapitres suivants, jusqu'au ch. 14 relatent les incidents survenus pendant l'année scolaire.
- Les ch. 14 à 26 retracent les événements survenus au cours de l'été du procès.
- Les derniers chapitres vont de la rentrée des classes à la nuit de Halloween.

- Elle décrit la sortie de l'enfance

- *Le découpage du roman*

La construction en deux parties est très éclairante. La première partie décrit le monde des enfants. Même Jem, qui se veut adulte – «Se sachant plus vieux que nous, Jem se mit dans l'orbite des adultes» (ch. 9) – en fait encore partie.

Cette partie subit cependant une accélération aux ch. 8 (incendie), 10 (chien enragé), 11 (Mrs Dubose) : la succession des événements les font accéder à un plus grand état de conscience.

La seconde partie – qui, comme la première, s'ouvre sur une indication concernant l'âge de Jem, comme s'il s'agissait de LA référence temporelle – marque la sortie de l'enfance. Après le procès, la mort de Tom Robinson, puis les circonstances du meurtre de Bob Ewell, les deux enfants ne seront plus jamais comme avant. Scout le note dans le dernier chapitre : « [...] je pensai que Jem et moi allions encore grandir, mais qu'il ne nous resterait pas grand-chose à apprendre, à part l'algèbre, peut-être. »

• La puberté de Jem

Symbole supplémentaire de la sortie de l'enfance. Jem la subit et Scout en est témoin sans bien la comprendre.

Elle se traduit aussi par une rupture de l'harmonie entre le frère et la sœur et l'amorce d'un nouveau mode de relations entre eux. Ainsi, au ch. 28, Jem porte le costume de Scout, ce qu'elle trouve «assez galant de sa part». De même, un peu plus loin a-t-il pensé à emporter la robe de Scout (réaction d'un père plus que d'un frère). Enfin, il essaie de la protéger en s'interposant : «File, Scout ! File, file ! cria Jem» et est blessé en la défendant.

• La perte de l'innocence

Le monde (presque) sans souci de l'enfance, marqué par les jeux, où les adultes sont perçus comme relevant d'un état différent de celui des enfants, correspond à celui de l'innocence.

Innocence, qui n'exclut pas la méchanceté (moquerie de Scout à l'égard de Walter Cunningham), mais de manière inconsciente.

Au fil du roman, les enfants sont confrontés :

- au racisme ;
- aux hiérarchies sociales ;
- pour Scout, aux contraintes tenant à son sexe ;
- à la violence et à la sexualité (à travers le prétendu viol de Mayella) ;
- à la mort : si l'on excepte Mr et Mrs Radley, qui sont plus des silhouettes que de vrais personnages, trois morts se produisent dans le roman : celle de Mrs Dubose

(mort stoïque), de Tom Robinson (mort en victime), de Bob Ewell (mort méritée) ;

– de manière générale, à la complexité du bien et du mal, expérience qui vient compléter l'éducation que leur donne Atticus.

b) Le temps de la narration

On peut reprendre ici une grande partie des éléments figurant dans la séquence 1 (cf. «Le procédé utilisé par l'auteur», p. 67). Il s'agira d'amener les élèves à comprendre la manière dont fonctionnent les deux temporalités et comment elles s'articulent l'une à l'autre.

Il peut être également intéressant de réfléchir aux raisons qui ont conduit Harper Lee à jouer sur ces deux registres différents et aux conséquences qui en découlent.

c) Le jeu sur le temps

– La superposition des temporalités

Aux temps du récit et de la narration, qui correspondent grossièrement à l'opposition présent/futur, Harper Lee ajoute une troisième temporalité, qu'on pourrait appeler antérieure à l'action ou *t - n*, c'est-à-dire, globalement, le passé.

Tout roman, ou presque, comporte des références au passé. Il peut s'agir d'analepses (ou *flash back*) ou de simples indications permettant au lecteur de mieux comprendre les personnages au moment où s'ouvre le roman (une sorte d'«état-civil» romanesque en quelque sorte).

Dans le roman de Harper Lee, nous n'avons guère de renseignements sur le passé des personnages ou alors, de manière lapidaire. Sans doute parce que, vu son âge, Scout ne se soucie pas de la biographie de ceux qui l'entourent (elle est très étonnée de ce qu'elle apprend soudain de Calpurnia). La plupart des personnages gardent un grand mystère, même si le lecteur en sait assez pour s'y intéresser et comprendre leurs réactions.

En revanche le passé social, l'histoire de cette petite société, représentative du milieu sudiste, est en soi un personnage. Le passé est, on l'a vu, omniprésent dans la société de Maycomb. Soit parce que c'est lui qui confère leur valeur aux êtres et aux choses («C'est le passé qui fait les Vieilles Familles», ch. 23). Soit parce que c'est en lui qu'il faut chercher l'explication de l'état de la société et le ressort de l'action (le passé esclavagiste).

– La perception du temps

Roman de formation, *L'Oiseau moqueur* joue nécessairement sur le passage du temps.

Outre les nombreuses indications de temps, le roman montre comment le temps peut apparaître comme une longue période non individualisable («Quand nous étions petits...», ch. 11) et comment, inversement, la multiplication soudaine des événements peut donner un sentiment d'accélération.

Il joue aussi sur le sentiment d'égarement face au temps. Ainsi au ch. 26, Scout remarque : «C'était la première fois qu'il nous laissait entendre qu'il en savait davantage que nous ne le croyions sur cette histoire. Et

elle avait eu lieu des années auparavant. Non, seulement l'été dernier... non celui d'avant, quand... le temps me jouait des tours.»

Ces différents registres de temporalité permettent notamment à l'auteur de replacer les événements en perspective.

PROLONGEMENT

De même qu'on peut faire faire le plan de Maycomb, on peut proposer de placer sur un vecteur temporel les différents événements du roman, y compris ceux antérieurs au récit, dont la naissance des enfants.

SÉQUENCE 3. LE THÉÂTRE DE LA JUSTICE

Il est proposé, avant d'étudier le procès lui-même, de mettre l'accent sur le fait que tout le roman semble imprégné par le thème du droit et de la justice.

I. La dimension juridique du roman

On insistera préalablement sur l'importance du droit dans toute société moderne et, plus particulièrement, dans la société américaine. Peut-être faudra-t-il avant d'entamer l'étude de cette séquence, s'assurer que tous les termes juridiques sont compris. (Dans la traduction, certains éléments juridiques spécifiques au droit anglo-saxon, donc sans équivalent en droit français, ont été adaptés de manière à être compris du lecteur.)

1) Cette dimension procède d'abord du contexte

a) La ville de Maycomb est le siège du comté

Elle est le siège du gouvernement du comté (ch. 13). On y trouve donc des bâtiments administratifs, dont le palais de justice qui «avait fière allure» (*ibid.*). Une autre description du palais de justice, extérieur et intérieur, figure au ch. 16.

Elle abrite une prison qui est «le bâtiment le plus vénérable et le plus hideux de la ville» (ch. 15). Elle n'est manifestement qu'une simple maison d'arrêt, servant à héberger les prévenus avant qu'ils soient jugés (comme Boo Radley). Au ch. 15, on apprend que Tom Robinson doit être transféré «demain à la prison du comté». Au ch. 23, il est du reste précisé que Tom est détenu «à la ferme-prison d'Enfield, à cent kilomètres, dans le comté de Chester».

b) L'un des personnages principaux est avocat et législateur

– **Atticus** : il a fait ses études de droit à Montgomery, capitale de l'Alabama (ch. 1), avant d'installer son cabinet à Maycomb, d'abord «dans l'enceinte du palais de justice», puis «dans l'immeuble plus tranquille de la banque de Maycomb» (ch. 15).

Il est régulièrement élu à la Chambre des représentants de l'Alabama et, de ce fait, participe à l'élaboration des lois de l'État.

L'opinion qu'a de lui Maycomb est partagée. Les

vieux messieurs, piliers du tribunal pensent qu'«il lit, c'est entendu, mais c'est à peu près tout ce qu'il fait» (ch. 16). Le juge Taylor respecte ses compétences puisqu'il l'a commis d'office à la défense de Tom Robinson. Quant à Miss Maudie, elle affirme que «c'était le seul homme de toute la région capable d'amener un jury à délibérer aussi longtemps» (ch. 22). Au même chapitre, elle explique à Jem : «On nous demande rarement de nous conduire en bons chrétiens, mais lorsque c'est le cas, nous envoyons des gens comme Atticus agir à notre place», idée que reprendra tante Alexandra au ch. 24.

– **Sa maisonnée est donc imprégnée de droit**

• *Les enfants* : ils ont des connaissances juridiques qui dépassent celles des enfants de leur âge. Au ch. 3, Scout, qui a à peine six ans, comprend ce qu'est un compromis ou peut discuter avec son père de «l'infraction à la loi» qu'est le braconnage.

Même Scout est en mesure de suivre le procès. Elle explique du reste que les enfants d'avocats commettent parfois des erreurs d'appréciation, mais précise : «Ceci n'était ni le cas de Jem ni le mien» (ch. 17). Elle connaît aussi les principes de base du contre-interrogatoire : «Ne jamais, jamais, dans un contre-interrogatoire, poser à un témoin une question dont vous ne connaissiez déjà la réponse ; j'avais absorbé ce principe en même temps que mes premiers biberons.» Ou encore, au ch. 21, devine-t-elle le verdict avant les autres : «Je vis ce que seul un enfant d'avocat pouvait remarquer.»

• *Calpurnia*: elle semble avoir été comme irradiée par le savoir juridique d'Atticus. Au ch. 24, elle dit à la cuisinière de Miss Rachel: «C'est parce que tu ne connais pas la loi. La première chose que tu apprends quand tu travailles dans une famille d'avocats, c'est qu'il n'existe de réponse définitive à rien.»

2) Elle procède aussi de la place accordée aux questions juridiques

Si l'on exclut le procès de Tom Robinson, pièce maîtresse du livre en matière juridique, on trouve néanmoins beaucoup de références juridiques.

a) Évocation de différentes affaires

– **La première affaire d'Atticus** : elle est racontée au premier chapitre et est désastreuse puisque «ses deux premiers clients furent les deux derniers condamnés à la pendaison de la prison du comté». Cet échec explique du reste «la profonde aversion de mon père envers le droit pénal».

– **Les deux affaires de Boo** : toutes deux sont racontées au ch. 1.

• À la suite d'un «accès d'exaltation», Boo et ses camarades ont commis des actes peu recommandables, relevant plus du chahut que du délit. Ils sont pourtant «convoqués devant le juge pour trouble à l'ordre public, voies de fait, injures et blasphèmes en présence

et à portée d'oreille de personnes de sexe féminin», terminologie qui mélange des faits susceptibles d'une qualification juridique (voies de fait, par exemple) à d'autres qui relèvent plus des convenances (blasphèmes ou encore à portée d'oreilles féminines). C'est sans doute pourquoi, en guise de punition, le juge se borne à les envoyer «à l'école technique d'État... Ce n'était pas une prison et ce n'était pas un déshonneur».

• Lorsque Boo, qui n'est pas allé à cette école mais a été enfermé chez lui par son père (celui-ci s'est donc érigé en juge en aggravant la peine), plante ses ciseaux dans la cuisse de son père, le shérif l'enferme «dans la cave du palais de justice».

b) Évocation de points de droit

– **Les hypothèques** : elles grèvent l'exploitation de Mr Cunningham. Il est clair que Jem n'a pas une idée très claire du contenu juridique de ce terme car il en donne une définition des plus farfelues.

– **Infractions aux lois** : Bob Ewell est doublement délinquant car il braconne en dehors des périodes de chasse légale et il n'envoie ses enfants à l'école que le jour de la rentrée des classes. Or dit Atticus à Scout, qui ne veut plus retourner à l'école, «on me mettrait en prison si je te gardais à la maison» (ch. 3).

– **Viol** : même si l'accusation est sans fondement, sa qualification juridique fait l'objet de discussion entre

Jem et Atticus (ch. 23): « Tu sais que le viol est un crime passible de la peine capitale en Alabama. »

– **Meurtre**: au ch. 30, lorsque Atticus croit que c'est Jem qui a tué Bob Ewell, il dit au shérif: « Bien sûr, il est parfaitement évident que c'était de la légitime défense, mais je vais devoir faire un saut au cabinet pour faire des recherches... »

c) La multiplication des références juridiques

– **Elles sont omniprésentes**: elles apparaissent dès la citation mise en exergue.

Par ailleurs, Jem veut devenir avocat et les dames de la société missionnaire soupçonnent Scout de poursuivre le même but.

Calpurnia et Zeebo, son fils, ont tous deux appris à lire dans *Commentaires sur la loi d'Angleterre*, écrits au XVIII^e siècle par le juriste anglais William Blackstone.

– **Elles influencent la terminologie**: par exemple, au ch. 2, à propos de l'erreur commise par son père, selon Miss Caroline, Scout médite sur son « *crime* » qui était de « se vautrer *illicitement* dans la presse quotidienne ».

De même, au ch. 15, à propos de la fugue de Dill, la narratrice écrit: « Après bien des appels téléphoniques, la plupart *plaidant* en faveur du *défendeur*. »

3) *Le roman pose deux questions à mi-chemin entre le droit et la philosophie*

a) La question du jury

On opposera l'idéal du jury, tel qu'il ressort de la plaidoirie d'Atticus au ch. 20, à sa réalité, exposée au ch. 23, lors de la discussion entre Atticus et Jem. Dans ce dernier cas, on pourra préalablement faire analyser les différentes étapes du raisonnement de Jem et les réponses apportées par son père. On peut proposer l'analyse suivante :

– **Le jury comme incarnation de l'égalité entre les hommes** : son principe est posé dans la plaidoirie d'Atticus : « Ce pays met en application l'idée que tous les hommes naissent égaux dans une institution humaine qui fait du pauvre l'égal d'un Rockefeller, du crétin l'égal d'un Einstein, et de l'ignorant l'égal de n'importe quel directeur de lycée. Cette institution, messieurs les jurés, c'est le tribunal. » Atticus poursuit en remarquant que les tribunaux « font office de grands égalisateurs puisque tous les hommes y sont nés égaux ».

Il nuance cependant son propos : « Je ne suis pas idéaliste au point de croire aveuglément en l'intégrité de nos tribunaux et dans le système du jury... Messieurs les jurés, un tribunal ne vaut pas mieux que chacun de vous. Une cour n'est sérieuse que pour autant que son jury l'est et un jury n'est sérieux que si les hommes qui le composent le sont. »

– **Le jury comme incarnation de l'inégalité entre les races** : il est remarquable qu'aucun Noir ne figure dans la composition de ce jury.

Par ailleurs, comme le dit Atticus au ch. 23, « dans nos tribunaux, quand c'est la parole d'un homme blanc contre celle d'un Noir, c'est toujours le Blanc qui gagne », ce qu'il explique ainsi : « les gens trouvent le moyen d'apporter leurs préjugés dans le box du jury ».

– **Le jury n'est pas non plus représentatif de la société** : en Alabama, les femmes n'ont pas le droit de devenir jurés. Atticus l'explique d'une manière qui serait aujourd'hui jugée très « politiquement incorrecte » : « Je suppose que c'est pour protéger nos frêles dames de cas sordides comme celui de Tom. Et puis, ajouta-t-il en souriant, nous n'en finirions plus car elles ne cesseraient de poser des questions. »

En outre, Jem se rend compte que « les gens comme nous » ne siègent jamais au jury et que les jurés « viennent tous de la cambrousse ».

C'est, explique Atticus, que « nos braves citoyens de Maycombe ne s'y intéressent pas. Ensuite, ils ont peur ». Atticus montre alors qu'il y a loin du principe (secret des votes) à la réalité « le vote d'un jury est *censé* être secret ».

– **Le jury, lieu de la réflexion** : malgré les préjugés des jurés confrontés à un Noir, Atticus a réussi l'exploit de faire réfléchir le jury : « Le verdict était certes prévisible, mais, en général, cela ne leur prend que quelques minutes. Tandis que cette fois... » Opinion que partage

Miss Maudie qui, au ch. 22, trouve que la délibération a été inhabituellement longue pour «une affaire de ce genre. Et je pensais en moi-même que c'était déjà un pas en avant, un saut de puce, mais un pas tout de même».

On découvre alors que l'un des jurés, proche des Cunningham, était au début «pour un acquittement pur et simple». Les autres jurés «ont eu toutes les peines du monde à le convaincre» et «il aurait suffi d'en avoir deux pour que le jury soit incapable de prendre une décision».

– **Quelle conclusion en tirer ?** Le père et le fils donnent des réponses diamétralement opposées.

Pour Jem, il faut tout bonnement les supprimer : « On en revient toujours aux jurys. On devrait les supprimer. »

Atticus est moins affirmatif. Il propose deux adaptations :

- qu'il y ait au moins «deux témoins oculaires» «avant de condamner un homme à mort pour meurtre» ;
- ou bien «changer la loi, de façon que seuls les juges aient le pouvoir de fixer la peine lorsqu'il s'agit d'un crime capital», chose qui ne sera pas facile, comme il l'admet : «Je serai mort avant qu'elle change et toi-même tu seras bien vieux si elle est changée de ton vivant.»

b) Le conflit entre l'équité et la loi

Ce problème de fond se pose à plusieurs reprises dans le roman.

– **Au chapitre 3** : à propos du braconnage hors saison de Bob Ewell, qui est pourtant « considéré comme une infraction à la loi, comme un véritable crime aux yeux de la population », Atticus fait valoir que sanctionner Bob Ewell risquerait de priver ses enfants de nourriture : « Je ne connais pas un fermier des alentours qui oserait mesurer à ces gosses le gibier que peut chasser leur père. »

– **Au chapitre 23**, Jem est indigné par la condamnation à mort de Tom Robinson alors que ce dernier « n'était pas coupable » et pense que « le jury n'avait pas à le condamner à mort – ils n'avaient qu'à lui mettre vingt ans ». Or Atticus lui explique qu'en la matière, le choix n'était pas possible : « C'était l'acquittement ou rien du tout. »

– **Au chapitre 30**, deux cas de conscience se posent successivement à Atticus.

- Il croit d'abord que c'est Jem le meurtrier. Il considère qu'il faudra plaider la légitime défense, mais en aucun cas le disculper en présentant la mort comme accidentelle. Autrement dit, la loi doit l'emporter. « Personne n'étouffera cette histoire, ce n'est pas mon genre. »

- Lorsqu'il comprend que c'est Boo qui a tué Bob Ewell, il hésite à accepter la décision du shérif qui contredit la vérité et la loi pour protéger Boo. Le shérif plaide sa cause en faisant remarquer : « Je n'ai jamais entendu dire qu'il était illégal de faire tout son possible pour empêcher un crime d'être commis... »

Ce ne sont pas les raisonnements juridiques du shérif qui le convainquent. Pour l'ébranler, le shérif n'a pourtant pas hésité à faire appel à la raison et au bon sens : « en tout cas, pour une fois, vous avez perdu toute jugeote ». C'est le recours à la morale ou à la religion qui sera déterminant : « pour moi ce serait un péché », dit Mr Tate, ce que Scout résume d'une métaphore : « Ce serait un peu comme de tuer un oiseau moqueur, non ? »

II. Le procès ou la théâtralité de la justice

La théâtralité de *L'Oiseau moqueur* a conduit à une adaptation pour le théâtre réalisée par Christopher Sergel. Chaque année au printemps, des représentations de la pièce sont données à Monroeville – ville natale de Harper Lee et inspiratrice de Maycomb – dans l'ancien palais de justice, celui-là même qui sert de décor au procès de Tom Robinson.

Par ailleurs la *court story*, sous forme de livre ou de film, est un classique de la culture américaine contemporaine (*Douze hommes en colère*, par exemple). Une chaîne de télévision américaine diffuse du reste les principaux procès qui se tiennent sur le territoire américain (*Court TV*).

1) Le procès comme représentation

a) L'espace est organisé comme dans un théâtre

On y trouve en effet :

– **une scène** : sa description figure au ch. 16 : «les jurés étaient assis à gauche, sous les longues fenêtres»; «le procureur et un autre homme, Atticus et Tom Robinson étaient assis à des tables et nous tournaient le dos»; les témoins, eux, sont «assis sur des chaises à siège en cuir, juste derrière la barrière qui séparait la cour du public» et tournent le dos aux tribunes; le juge Taylor est «juché sur son estrade»; enfin, «le box des témoins se trouvait à la droite du juge».

– **un parterre** : la salle est comble : «Il ne reste pas une place dans la salle», au point que le groupe des vieillards va «occuper la plupart des places debout».

– **des tribunes (ou galeries)** : installées au second étage, «les tribunes réservées aux gens de couleur couraient comme une mezzanine sur trois murs de la salle».

b) Le procès se tient en présence d'un public

– **Il se conduit comme le public d'une quelconque représentation** : au ch. 16, on le trouve installé en famille sur la place du tribunal, en train de pique-niquer, donnant à l'endroit «une atmosphère de kermesse».

On notera que, même sur cette place, en plein air, la

foule observe la ségrégation raciale car les Noirs sont «à l'écart», même si Dolphus Raymond s'est joint à eux. De même, ils n'entreront dans le tribunal qu'après les Blancs.

– **Ses réactions sont celles d'un public au théâtre** : elles sont de deux ordres.

• *Les réactions bruyantes* : on les trouve au ch. 17, lors de l'interrogatoire du shérif : «Au-dessus de nous, des têtes se tournèrent, des pieds raclèrent le plancher, des bébés changèrent d'épaule...» ou encore pendant l'interrogatoire de Bob Ewell qui, par ses répliques, provoque «murmures et rires étouffés», s'attirant la sympathie du parterre. Il en va autrement à la tribune : «Derrière nous, un grognement de couleur assourdi montait chez les gens de couleur.»

Bob Ewell suscite aussi une certaine émotion, obligeant le shérif à «calmer l'assistance» et le juge à poser des règles au public : «Ce que vous verrez et entendrez le sera en silence, ou vous quitterez cette salle après avoir été poursuivis par mes soins pour outrage à la cour.» À un autre moment (ch. 20), le juge intervient à nouveau : «Le juge eut tôt fait de rétablir le silence.»

• *Le silence* : le public est parfois suspendu au drame : «Même les bébés se tenaient tranquilles et je me demandai soudain s'ils n'étaient pas tous morts étouffés contre le sein de leurs mères» (ch. 18). Ou encore au moment de l'interrogatoire de Tom (ch. 19) : «Au-dessous de nous, la salle retint son souffle et se

pencha en avant. Derrière nous, les Noirs firent de même». Ou enfin, lors de la plaidoirie d'Atticus, prononcée dans un silence religieux : «La salle était silencieuse et, une fois encore, je me demandai où se trouvaient les bébés» (ch. 20).

Dans ces deux cas, pour marquer l'intensité du silence, Harper Lee choisit de parler du silence des bébés, qui, par définition sont incontrôlables.

En attendant le verdict, la salle reste calme : «Je n'avais jamais vu une salle d'audience comble aussi calme.» Apparemment, personne ne bronche à l'énoncé du verdict. Seuls les Noirs, à la tribune, se lèvent, au passage d'Atticus, rendant hommage à son action : «Miss Jean Louise, levez-vous. Votre père passe.»

c) Les acteurs

– Le tribunal

- *Le juge Taylor* : il est présenté dès le ch. 16 en des termes qui tiennent parfois de l'oxymore : «vieux requin assoupi» ou encore il «présidait son tribunal avec une inquiétante simplicité», ce qui, comprend-on plus loin, signifie en fait qu'il les dirige «d'une main de fer». Il présente aussi des particularités qui en font une figure haute en couleur, notamment sa manière de «mâchonner lentement» son cigare.

Scout évalue sommairement son âge à soixante-dix ans, mais vu l'âge de la petite fille, il n'est pas certain qu'on doive se fier à son évaluation.

Il donne souvent l'impression de somnoler, mais s'il

«avait l'air paresseux et de fonctionner dans un état de somnolence, il était rarement déjugé, preuve que c'était un bon juge» (ch. 18). Du reste, au chapitre suivant, lorsque Link Deas tente de prendre la parole, il se fait violemment rabrouer : «Complètement réveillé, le juge Taylor rugissait, rouge de colère.»

Ses manières sont néanmoins libérales pour l'époque puisqu'il accepte qu'on fume dans le tribunal, qu'il laisse Atticus se mettre en bras de chemise et interrompt l'audience pour Calpurnia.

• *Les jurés* : ils sont assez sommairement décrits au ch. 16 : «Brûlés par le soleil, grands et maigres, ils paraissaient être tous des fermiers... Un ou deux d'entre eux avaient de vagues allures de Cunningham sur leur trente et un. Pour le moment, ils se tenaient droits et semblaient attentifs.»

Ils restent ensuite silencieux, même si c'est pour eux, plus que pour le public que se joue la représentation, comme s'ils constituaient le véritable public ou le public sur scène, donnant le sentiment d'un théâtre dans le théâtre. Cependant, au moment du verdict, leur statut d'acteur est rétabli. Lorsqu'ils reviennent, après avoir délibéré, «aucun de ses membres ne regarda Tom Robinson» (ch. 21).

• *Le greffier* : au ch. 16, il est décrit comme un «poisson pilote», écrivant au-dessous de l'estrade du juge.

Son rôle est mineur, quasi muet sauf lorsque Atticus lui demande, à deux reprises, de relire le «témoignage de Mr Tate», ce qu'il fait, la seconde fois, «comme s'il

s'agissait des cours de la bourse». En outre, au ch. 19, le juge le prie «de supprimer tout ce qu'il aurait pu écrire après "Mr Finch, si vous étiez un nègre comme moi, vous auriez eu peur, vous aussi"». Enfin, au moment de partir, Atticus lui adresse la parole «brièvement» sans qu'on sache ce qu'il lui dit.

– L'accusation

Le procureur, «un certain Mr Gilmer», n'est pas de Maycomb et ne vient que lorsque la cour siège. Néanmoins, les enfants le connaissent assez pour savoir «qu'il avait un léger strabisme à un œil, ce dont il tirait parti : il paraissait regarder quelqu'un alors qu'il n'en faisait rien» (ch. 17).

De même a-t-il la manie de demander aux témoins de raconter les choses à leur manière, ce qui amuse les enfants : «Nous nous demandions souvent s'il craignait que son témoin puisse faire son récit à la manière de quelqu'un d'autre» (*ibid.*).

– La défense

- *L'avocat, Atticus* : les enfants ont manifestement l'habitude d'assister à des procès dans lesquels intervient leur père. Aussi, comme le note Scout au ch. 17, ne commettent-ils pas l'erreur de «prendre la partie adverse pour l'ennemi personnel de [leur père]... et d'être surpris de [le] voir souvent ressortir bras dessus bras dessous avec [ses] persécuteurs à la première suspension d'audience». Ils savent donc que le procès est un théâtre où chacun, Atticus compris, joue un rôle.

Pourtant, l'Atticus avocat est très proche de l'Atticus père de famille. De sa vie, il n'a élevé la voix « sauf le jour où il eut affaire à un témoin sourd » (*ibid.*). Il reste toujours calme : « Avec son infinie capacité à calmer les mers agitées, il pouvait rendre un cas de viol aussi aride qu'un sermon. » Il ne se départ jamais de sa courtoisie, même avec Bob et Mayella Ewell, tout en menant pourtant de sévères contre-interrogatoires qui démontrent que le père et la fille mentent.

• *L'accusé, Tom Robinson* : il est décrit au ch. 19 de la manière suivante : « Tom avait une belle peau de velours sombre, non pas luisante, mais douce. Le blanc de ses yeux se détachait sur son visage et, quand il parlait, on voyait l'éclat de ses dents. S'il ne lui avait pas manqué un bout de bras, il eût été un magnifique spécimen d'homme. » Auparavant, Atticus lui a fait décliner son état-civil et parler de ses précédents ennuis judiciaires. Scout arrive vite à la conclusion qu'il dit la vérité : « Il me faisait l'effet d'un Noir respectable. »

Néanmoins, son récit est inaudible pour la salle qui proteste manifestement lorsqu'il dit que Mayella lui « a enlacé la taille », puisque le juge donne un coup de marteau. En outre, son innocence même l'amène à commettre une erreur en avouant que Mayella lui faisait pitié : « Le mal était fait. Au-dessous de nous, personne n'aimait la réponse de Tom Robinson » (ch. 19). En vérité, Tom est un mauvais acteur : par honnêteté ou par candeur, il refuse de jouer un rôle et le paiera de sa vie.

– Les témoins

• *Les témoins de l'accusation*

– **Tate Heck, le shérif** (ch. 17) : il fait partie de ceux qui ne jouent pas un rôle. D'abord parce qu'il ne s'adresse pas au jury : « Pourriez-vous vous adresser au jury, Mr Tate ? » Ensuite, parce que, disant la vérité, il va faire apparaître que la déposition des Ewell père et fille est entachée de mensonge.

– **Bob Ewell** (*ibid.*) : lui joue, mais, à la manière d'un histrion, il « surjoue ». Dès son entrée en scène, Scout remarque qu'il « avait tout d'un petit coq ».

Ainsi, croit-il nécessaire de paraître décontracté et donne du « chef » au procureur ou fait de l'esprit d'un goût douteux (cf. sa réponse à la question : « Êtes-vous le père de Mayella Ewell ? »). Il s'exprime à plusieurs reprises avec crudité, ce qui lui vaut d'être rappelé à l'ordre par le juge Taylor.

Son racisme est éclatant. Il ne lui suffit pas de parler de « nègre », il qualifie Tom de « nègre noir ». D'autres remarques du même type lui échappent.

Sa sottise et sa prétention finissent cependant par le perdre puisque, lorsque Atticus lui demande s'il sait lire et écrire, il répond fièrement : « J pense bien ! » et révèle qu'il est gaucher. Il n'a du reste pas compris l'intérêt de la chose et « dit qu'il ne voyait pas ce que le fait d'être gaucher venait faire ici, qu'il était un bon chrétien ».

– **Mayella Ewell** (ch. 18) : elle est une actrice perdue par sa timidité et son appréhension. Il faut d'abord lui

arracher les mots avant qu'on s'aperçoive qu'elle est terrifiée par Atticus : « j'veux pas qu'y m'fasse comme à P'pa, qu'on croie qu'j'suis gauchère... », ce qui amène Scout à se demander : « Elle ne serait pas simplette, par hasard ? »

Elle croit ensuite qu'Atticus se moque d'elle parce qu'il lui parle poliment. Elle révèle peu à peu, comme le dira Tom ensuite, qu'elle est réellement digne de pitié. Son contre-interrogatoire révèle rapidement son jeu, c'est-à-dire ses mensonges. Elle sort de scène en pleurant : « Ses épaules étaient agitées de sanglots. »

• *Tom, unique témoin de la défense* (ch. 19) : la procédure américaine lui permet de jouer à la fois le rôle de l'accusé et celui de témoin. Son témoignage, qui ne sera pas pris en compte par le jury, révèle que :

- Mayella lui a fait des avances auxquelles il a résisté ;
- Bob Ewell a des rapports incestueux avec sa fille : « Elle a dit que c'que son p'pa lui faisait ne comptait pas » ;
- il n'a ni violé ni battu Mayella, mais pris la fuite ;
- Bob Ewell a menacé sa fille de la tuer.

d) Le découpage de l'action

Le procès est découpé en six actes : un par témoin, plus un pour la plaidoirie d'Atticus et un dernier pour le verdict.

Dans les quatre premiers actes, l'alternance interrogatoire/contre-interrogatoire correspond à la subdivision des scènes.

Le cinquième acte comprend d'abord un intermède (la sortie de Dill et Scout et leur conversation avec Dolphus Raymond), puis la plaidoirie d'Atticus.

Au sixième acte, la première scène correspond à l'attente du jury parti délibérer, une deuxième au verdict, la dernière étant la sortie d'Atticus (principal acteur) saluée par les tribunes.

On trouve même un entracte entre les actes 5 et 6 : le dîner des enfants ramenés à la maison par Calpurnia.

e) Le suspense

Il procède de plusieurs facteurs.

– **La perspective du verdict** : Tom Robinson joue sa vie dans ce procès. Il ne s'agit donc pas d'un événement anodin et cette ombre pèse sur toute la «représentation».

– **Les rebondissements** : il paraît *a priori* curieux qu'Atticus ne découvre qu'au moment du témoignage de Heck Tate que les coups ont été portés à l'œil droit de Mayella (ch. 17). Pourtant la narratrice note : «Atticus venait lui aussi de comprendre quelque chose.»

Suit la découverte que Bob Ewell est gaucher.

Puis, pour le public, la découverte de l'infirmité de Tom (ch. 18) : «Son bras gauche mesurait bien trente

centimètres de moins que le droit et pendait inerte à son côté. Il s'achevait par une petite main desséchée et, même de ma place, je pouvais constater qu'il ne pouvait plus s'en servir.»

– **L'espoir**: la démonstration d'Atticus est si implacable qu'on ne peut, comme Jem, que penser «On le tient!», c'est-à-dire que l'affaire est entendue. La raison et la logique portent à l'espoir, même si, au début du ch. 21, l'attitude d'Atticus, refusant de répondre à la question de Jem – «Tu penses qu'ils vont l'acquitter si vite que ça?» – annonce le verdict.

2) *La dramaturgie du procès*

a) Les formes théâtrales

– **Les dialogues**: ils sont encore plus nombreux que dans le roman puisqu'on a affaire à des interrogatoires ou des contre-interrogatoires.

– **Les monologues**: Harper Lee passe sous silence les réquisitions du procureur puisqu'elles ont eu lieu alors que Scout était sortie avec Dill (Intermède). Elle peut aisément en faire l'économie: on en devine la teneur.

Quelques interventions du juge Taylor peuvent être considérées comme des monologues. Par exemple au ch. 17: «Une requête a été déposée, dit-il, demandant...», même si c'est au public de la salle qu'il s'adresse. En effet, hormis les dernières phrases, desti-

nées à Bob Ewell, son discours ne concerne pas les autres acteurs en scène.

Le principal monologue est celui d'Atticus au ch. 20. Il s'adresse aux jurés, qu'il interpelle à plusieurs reprises, jurés, on l'a vu, qui constituent le public sur scène.

– **Les didascalies** : elles sont nombreuses, même si elles se présentent sous la forme de descriptions à l'imparfait ou au passé simple.

Il s'agit de descriptions de l'espace et du décor, comme on l'a vu plus haut. Mais aussi de la description des attitudes et des gestes des acteurs. Un exemple parmi d'autres au ch. 19 : «Le témoin comprit qu'il avait commis une erreur et, mal à l'aise, s'agita sur sa chaise.» Elles concernent aussi les entrées en scène : «La jeune fille se dirigea vers la barre des témoins» (ch. 18).

PROLONGEMENT

On peut du reste proposer l'exercice consistant à repérer dans les chapitres du procès tout ce qui relève de la didascalie, puis à réécrire ces passages au présent et à la manière des didascalies.

b) Les jeux de scène

– À effet comique

• Le plus classique, qu'on retrouve dans toutes les *court-stories* est le *jeu de marteau du juge*. «Le juge Taylor avait beau être serein en audience et se servir rarement de son marteau, il en frappa son bureau cinq minutes durant» (ch. 17). Il lui arrive aussi de se contenter d'esquisser le geste : «Instinctivement, le juge tendit la main vers son marteau, mais la laissa retomber» (ch. 19). Harper Lee parvient cependant à une variation du plus haut comique dans ce même chapitre : «Cette fois le marteau du juge tomba en claquant et à ce moment, les plafonniers s'allumèrent.»

• *Les entrées et les sorties* : celles de Bob Ewell sont les plus drôles (ch. 17) : «En réponse à la voix tonitrueuse de l'huissier, un petit bonhomme, qui avait tout d'un petit coq, se leva et s'approcha de la barre en se rengorgeant.» Il y ajoute du reste une fausse sortie, doublement comique puisqu'en partant avant le contre-interrogatoire, il rentre «dans Atticus qui s'était levé pour l'interroger». La salle rit sans que le juge intervienne, sans doute est-il amusé lui aussi.

• *Les attitudes et les gestes* : nombreuses sont les descriptions insistant sur le comique gestuel. Par exemple, au ch. 17 : «Eh bien ! commença Mr Tate en tripotant ses lunettes et en parlant à ses genoux.»

Le strabisme du procureur a lui aussi des potentialités comiques puisque, ne sachant qui il regarde, les jurés et les témoins «se croyant surveillés de près,

l'écoulaient avec attention» (*ibid.*). Même lui, pourtant peu porté sur l'humour, réplique au geste de Mayella qui vient de désigner Tom du doigt: «Je dois vous demander d'être plus précise... Le greffier a du mal à noter les gestes» (ch. 18).

Le langage corporel du juge Taylor est lui aussi souvent comique. Le sort qu'il fait subir à son cigare est à la fois répugnant et amusant. De même marque-t-il sa perplexité devant Mayella en grattant «ses épais cheveux blancs» ou en l'encourageant paternellement: «Alors, conduisez-vous comme la grande fille que vous êtes... Vous allez y arriver n'est-ce pas?» (ch. 18).

– À effet dramatique

• *Ils sont presque tous le fait d'Atticus*, seul personnage à conserver sa gravité et sa dignité d'un bout à l'autre du procès.

Lorsque, au ch. 17, le shérif confirme que c'était l'œil droit de Mayella qui avait été blessé, Atticus qui, jusque-là, l'interrogeait depuis sa chaise, de manière ostensiblement décontractée – «Il était assis derrière sa table, sa chaise de travers, les jambes croisées, un bras reposant sur le dossier de son siège» – bondit sur ses pieds. Est-ce la traduction de sa surprise ou un geste soigneusement calculé? De même un peu plus loin, pour faire écrire Bob Ewell, prend-il tout son temps pour sortir son stylo.

Au ch. 18, pour interroger Mayella, Atticus se lève, ouvre son veston, passe les pouces dans son gilet et

déambule dans la salle. «Atticus était en train de faire son lent pèlerinage vers les fenêtres et poursuivait son manège...» Scout n'est pas dupe de la tactique de son père.

Plus encore, au ch. 20, au moment de sa plaidoirie, il fait «une chose que je ne lui avais jamais vu faire jusque-là, ni en public, ni en privé et qu'il ne fit plus jamais ensuite: il déboutonna son gilet, puis son col, desserra sa cravate et ôta son veston». Ce «déboutonnage», qui, pour les enfants, revient «à le voir complètement nu» traduit l'intensité de l'épisode.

Sa sortie de scène, digne et silencieuse, sous le salut des tribunes a également une grande force dramatique.

• *Le verdict* (ch. 21): l'attitude des jurés à leur retour de la salle de délibéré est lourde de sens pour Scout: «Un jury ne regarde jamais un défendeur qu'il a condamné et, lorsque celui-ci entra, aucun de ses membres ne regarda Tom Robinson.»

On pourrait ajouter qu'à la manière des pièces modernes, le procès de Tom Robinson a son *happening* avec l'entrée en scène de Calpurnia, qui n'a pourtant pas de rôle dans cette pièce.

PROLONGEMENT

Si la classe s'y prête, il pourra être proposé aux élèves d'écrire, puis de jouer, les différents actes et scènes du procès de manière à les confronter à la dimension théâtrale des chapitres 16 à 21.

SÉQUENCE 4. ROMAN D'ÉDUCATION OU ROMAN INITIATIQUE ?

Le roman d'éducation, dit aussi d'apprentissage (de l'allemand *Bildungsroman*, avec le prototype que constitue *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe) relate le passage d'un enfant ou d'un adolescent à l'âge adulte.

Le roman initiatique, issu des romans du Moyen Âge, tels les cycles de la Table Ronde, raconte comment la traversée d'épreuves fait mûrir un personnage et lui permet d'entrer dans le monde des adultes.

Les deux expressions sont souvent confondues, on peut néanmoins opérer une distinction. Le roman d'éducation raconte comment les protagonistes ont été conduits à l'âge adulte au terme d'un long processus éducatif et de maturation (en l'occurrence ce qui serait probablement arrivé à Jem et Scout, compte tenu de la qualité de l'éducation que leur donne leur père). Le roman d'initiation accélère l'entrée des personnages dans le monde adulte (ce qui se produit ici).

I. Un roman d'éducation

Sans le procès et la nuit de Halloween, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* appartiendrait au seul genre du roman d'éducation et offrirait déjà amplement matière à réflexion.

1) *Un roman opposant plusieurs systèmes éducatifs*

Il démontre avant tout l'importance fondamentale de l'éducation.

a) L'importance de l'éducation

L'auteur expose trois cas de figure.

– **L'absence d'éducation des Ewell** : les enfants Ewell sont tout d'abord privés d'instruction par leur père qui, au mépris de la loi, ne les envoie à l'école que le jour de la rentrée des classes.

Ils sont également privés des soins d'hygiène les plus élémentaires et ne sont pas incités à la propreté «c'était chacun pour soi si l'on voulait rester propre» (ch. 18). Les petits sont du reste «perpétuellement enrhumés et atteints de la gale». Il est également sous-entendu qu'ils ne mangent pas toujours à leur faim. Ils ne bénéficient donc même pas de l'éducation rudimentaire consistant à prendre soin de l'enfant.

Ce que dit Atticus au ch. 20 de Mayella est applicable à toute sa fratrie : «Elle est la victime d'une cruelle

misère et de l'ignorance.» Il éclaire tout particulièrement son manque d'éducation en remarquant : «Elle a fait ce que font tous les enfants, elle s'est efforcée de rejeter sur un autre la preuve de sa faute.» Or Mayella n'est plus une enfant – elle a dix-neuf ans et demi –, elle est seulement dépourvue d'éducation. C'est aussi pourquoi elle a «brisé le code rigide et ancien de notre société, un code si sévère que quiconque l'enfreint est rejeté de notre monde comme indésirable».

Autrement dit, l'absence d'éducation vous exclut de la société.

– **L'éducation répressive de Boo** : Boo, se souvient Miss Maudie au ch. 5, était un enfant très poli, ce qui implique qu'il avait un bon naturel.

Miss Maudie incrimine ses parents et leur religion qui les amène à croire «que tout plaisir est un péché». Cette indication jette un jour nouveau sur «l'accès d'exaltation» (ch. 1) qui a amené la comparution de Boo devant le juge. N'était-ce pas une simple réaction, vénielle, à l'éducation rigoriste imposée par ses parents ?

Quant à la sanction imposée par sa famille – la réclusion à perpétuité chez eux –, elle suffit à expliquer son état : s'il n'était pas fou alors, «il doit l'être maintenant» (*ibid.*). Au reste, Miss Maudie à ce chapitre, comme Jem au ch. 23, émet l'hypothèse que Boo n'a plus envie de sortir et de se mêler au monde.

L'éducation répressive aboutit au même résultat que l'absence d'éducation : elle exclut du monde.

– **L'éducation par la raison et l'amour de Jem et Scout** : tout autre est l'éducation que reçoivent les deux enfants. Mélange de fermeté et de douceur, elle les oblige à sortir de leur monde (Scout doit aller à l'école qu'elle en ait envie ou non), à réparer leurs fautes (le saccage des camélias de Mrs Dubose) et les prépare aux responsabilités de l'âge adulte.

– **Dill** constitue un cas particulier puisque, comme le formule méchamment Francis au ch. 9, «il passe de parents en parents» et «n'a pas de maison». Au ch. 15, avant de s'endormir, il explique à Scout qu'il s'est enfui parce que ses parents (sa mère et son beau-père) «s'en fichaient tous les deux de moi». Peut-être propose-t-il à Scout de «commander un bébé» afin de lui donner l'éducation qu'il aimerait avoir. Son imagination sauvera toujours Dill.

b) Les différents modèles d'éducateurs

– Les modèles rejetés

• *Le modèle scolaire*

– **Il n'est pas homogène** : les institutrices ne sont pas d'accord sur le système à appliquer. Miss Caroline est influencée par les méthodes de John Dewey (1859-1952), philosophe et spécialiste des sciences de l'éducation américain. (Jem commet, bien évidemment, une confusion en parlant de «Système Dewey Decimal» qui est une méthode de classification employée dans les bibliothèques.)

Les autres institutrices semblent préférer la bonne

vieille méthode classique, qu'au ch. 4 Scout nomme « la méthode Dunccecap », méthode qui n'en est pas une, puisque en anglais *dunce cap*, en deux mots, signifie « bonnet d'âne ».

– Il est rigide, à en juger par la description que donne Scout au ch. 2 de la méthode Dewey : « En première année, on n'utilise que les caractères d'imprimerie, vous n'apprendrez vraiment à écrire qu'en troisième année. » Scout n'est du reste pas félicitée de savoir lire et écrire, mais grondée et mise en garde contre les risques qu'elle court à ne pas suivre la méthode de son institutrice. Le résultat : elle ne tarde pas à s'ennuyer en classe. « Je n'arrivais pas à croire que ce que l'État avait en tête pour moi était douze années d'ennui mortel » (ch. 4).

– Il n'est pas en prise avec la réalité : Miss Caroline ne se rend pas compte que les histoires qu'elle lit aux élèves de première année ne peuvent les intéresser car ses élèves, qui « nourrissaient les cochons depuis leur plus jeune âge, étaient imperméables à la fiction littéraire » (ch. 2). De même, la « séance d'événements d'actualités », en troisième année, est inadaptée : « L'idée était bonne, mais comme d'habitude, elle ne fonctionnait pas très bien à Maycomb » (ch. 26).

– Il n'est pas cohérent : la démonstration en est faite au ch. 26 par Miss Gates : « Ici, nous refusons de persécuter qui que ce soit. Les persécutions sont le fait de peuples qui ont des préjugés. » Scout ne comprend pas comment cet énoncé est compatible avec l'attitude de Miss Gates à l'égard des Noirs.

– **Il est répressif**: Miss Caroline frappe Scout: «Miss Caroline prit sa règle et me donna une demi-douzaine de petits coups, puis m’envoya au coin» (ch. 2).

• *À l’extérieur de l’école*

– **Tante Alexandra**

Elle est opposée à l’éducation d’Atticus: il est manifeste que, pour elle, Jem et Scout sont dépourvus de toute éducation. C’est du reste ce qu’exprime Francis, son petit-fils: «Grand-mère dit que c’est déjà assez grave de vous laisser devenir des sauvageons» (ch. 9). Ses critiques portent surtout sur sa manière d’élever Scout qui n’en fera pas une «dame». D’où son obsession des vêtements de Scout: «Le problème de mes vêtements rendait tante Alexandra fanatique» (*ibid.*). Elle souhaite également écarter Calpurnia bien que, selon Atticus, les enfants n’aient pas «eu à souffrir de son éducation» (ch. 14).

Ses méthodes sont autoritaires: elle procède par décret («Elle avait l’habitude de décréter Ce Qui Est Bon Pour La Famille», ch. 13) et manifeste dans ce domaine, comme dans les autres, une totale absence de sens critique: «À l’époque où elle allait à l’école, il n’était jamais question du manque de confiance en soi dans les livres de classe. Elle en ignorait donc le sens» (*ibid.*).

Le but de l’éducation: il est pour elle de maintenir sa place dans la société. Ainsi veut-elle qu’Atticus explique à ses enfants qu’ils ne sont pas «issus d’un milieu ordinaire» et qu’ils doivent «essayer de vivre conformément à [leur] nom» (ch. 13). Aussi considère-

t-elle qu'elle doit aider les enfants «à choisir [leurs] amis» (ch. 23) et qu'ils ne peuvent inviter Walter Cunningham dont les parents «ne sont pas de notre milieu» (*ibid.*).

Elle n'est pas un modèle crédible : il y a en effet un décalage entre ses prescriptions et son comportement. «Ardent défenseur» de la morale (ch. 13), elle est pourtant totalement dépourvue de charité envers les autres : «Elle ne laissait jamais passer l'occasion de souligner les défauts des autres groupes tribaux» (*ibid.*).

– Mrs Merriweather

Elle est préoccupée par l'éducation des Mrounas et des Noirs : les «pauvres Mrounas» ne vivent pas seulement dans la «jungle», mais aussi dans «la misère... l'obscurantisme... l'immoralité et le péché» (ch. 24). Notamment parce qu'ils possèdent «peu le sens de la famille» et qu'«un enfant avait autant de pères qu'il y avait d'hommes dans la communauté, autant de mères qu'il y avait de femmes» (ch. 27). Quant aux Noirs, il faut les aider à se comporter chrétiennement et en particulier aider Helen Robinson «à mener une vie chrétienne pour ces enfants» (ch. 24).

Elle défend les valeurs chrétiennes : présentée comme «la dame la plus pieuse de tout Maycomb» qui, «de l'opinion générale à Maycomb» avait guéri son mari «de son alcoolisme et en avait fait un citoyen raisonnablement utile» (ch. 24). Elle affirme dans ce même chapitre : «Comme je dis toujours, pardonnez et oubliez, pardonnez et oubliez.»

Elle n'est pas non plus un modèle crédible : en raison de son hypocrisie et de son impolitesse puisque, invitée chez Atticus, elle en dit du mal de manière voilée jusqu'à ce que Miss Maudie y mette fin (ch. 24). Elle est plus égotiste que vraiment bonne, étant soucieuse d'occuper toujours la première place. Ainsi (ch. 28), alors que sa représentation a remporté « un franc succès », elle s'en prend à Scout et « dit que j'avais gâché son spectacle ».

– Mrs Dubose (ch. 11)

Sa méchanceté et son injustice semblent la disqualifier. Constamment de mauvaise humeur, « elle nous soumettait à des questions impitoyables sur notre conduite et faisait des prédictions moroses sur l'avenir qui nous attendait et qui était toujours proche de zéro », elle ne perd jamais une occasion d'être désagréable, voire méchante avec les enfants, jusqu'à son équivoque cadeau posthume à Jem.

Atticus la présente néanmoins comme modèle : « C'était une grande dame », dit-il à Jem. « C'était la personne la plus courageuse que j'ai connue. » Il admet avoir espéré donner une leçon à Jem en l'envoyant lui faire la lecture, qu'il voie « ce qu'est le vrai courage ».

– Les modèles acceptés en dehors d'Atticus

• *Calpurnia*

– Évolution des sentiments de Scout

Dans la première partie, Scout et elle ont des « algarades épiques » que Calpurnia gagne toujours « essentiellement parce qu'Atticus prenait toujours sa défense »

et Scout sent peser sur elle depuis toujours « sa présence tyrannique » (ch. 1). Du reste, au ch. 3, Scout conseille à son père « de la renvoyer au plus vite ».

Rien de tel dans la seconde partie où, ayant grandi, Scout note que Calpurnia, toujours soupçonnée cependant de lui préférer Jem, « paraissait contente de me voir quand je venais à la cuisine » (ch. 12) et souhaite même aller la voir chez elle (*ibid.*). Au ch. 27, elle répète son rôle « pour Calpurnia dans la cuisine et elle me trouva magnifique ».

– Les fondements de l'autorité de Calpurnia

Elle dispose d'une autorité déléguée par Atticus, qui précise à Scout au ch. 14 : « Maintenant, reprit-il, mettons les choses au point : tu fais ce que Calpurnia te dit, tu fais ce que je te dis... » Même chose avec Alexandra : « Calpurnia ne quittera cette maison que lorsqu'elle le désirera » (*ibid.*).

Elle est une éducatrice sévère : ce dont convient Atticus : « En fait, elle s'est souvent montrée plus dure envers eux que ne l'aurait été une mère... elle ne leur a jamais rien passé, elle ne s'est jamais laissé attendrir, comme la plupart des gouvernantes de couleur » (ch. 14). La preuve est donnée dès le ch. 3, qu'elle s'est efforcée, comme le dit ensuite Atticus, de « leur inculquer ses propres principes, d'excellents principes » (ch. 14) lorsqu'elle morigène Scout pour s'être montrée impolie avec Walter Cunningham. Elle réagit avec autant de fermeté au ch. 21, quand elle ramène les enfants à la maison, s'en prenant cette fois à Jem pour avoir emmené sa petite sœur au tribunal. Ce que Scout

ne manque pas de remarquer : « Voilà que Calpurnia se mettait à envoyer son Jem chéri aux mille diables. »

Elle est essentiellement bonne : elle sait se montrer maternelle avec Scout : « Tu m'as manqué aujourd'hui, dit-elle » après le premier jour de classe et pour la consoler, lui a préparé son gâteau préféré. Tout son comportement, d'un bout à l'autre du roman, témoigne de l'affection qu'elle porte aux enfants – « mes enfants », dit-elle au ch. 12 – et à leur père.

Elle est pleine de sagesse et de raison : ainsi veille-t-elle aussi à l'instruction des enfants. Elle a appris à écrire à Scout, comme elle a appris à lire à son propre fils. Elle sait se comporter à la fois dans sa communauté (où elle change de façon de parler) et dans celle des Blancs. C'est elle qu'Atticus emmène lorsqu'il part annoncer à Helen la mort de son mari.

• *Miss Maudie*

Elle ne cherche pas à participer à l'éducation des enfants, mais Jem et Scout l'aiment, la respectent et tiennent compte de ses opinions.

– **Un Atticus féminin**

Par sa manière de vivre : comme Atticus, elle cherche surtout à être en accord avec sa conscience et méprise les préjugés sociaux ou religieux. Ainsi passe-t-elle ses journées en salopette à jardiner. Comme lui, elle pense qu'il ne faut pas tuer l'oiseau moqueur.

Par ses idées : elle partage l'opinion d'Atticus sur le racisme et voit elle aussi « un pas en avant » dans la longueur inhabituelle du délibéré (ch. 22). Une « poignée d'habitants de cette ville [...] disent que les Blancs

ne sont pas les seuls à bien se conduire...», dit-elle à tante Alexandra au ch. 24 ; elle fait confiance au jugement d'Atticus.

Par son affection pour les enfants : « Vous êtes la dame la plus gentille que je connaisse », lui dit Scout. À plusieurs reprises, elle les sauve de la méchanceté de Miss Crawford (ch. 22 et 24).

Par son courage et son optimisme : après la destruction de sa maison par l'incendie, elle ne montre aucune amertume (comme Atticus, après le verdict) et envisage sa nouvelle vie avec optimisme (ch. 8).

Par son ouverture aux autres : pas d'égoïsme, ni d'égotisme chez elle. « La réaction de Miss Maudie me laissa perplexe. Elle venait de perdre presque tous ses biens et son cher jardin était sens dessus dessous et elle s'intéressait encore avec passion à nos affaires » (ch. 8).

– Un modèle féminin pour Scout

Son univers : il n'est ni celui des femmes du Sud ni celui des hommes. Elle n'est pas oisive puisqu'elle s'occupe toute la journée de son jardin. Mais, après avoir passé la journée en salopette, elle prend un bain, s'habille et reparaît sur sa véranda « dans sa majestueuse beauté » (ch. 5).

Elle est libre : veuve sans enfants, elle ne parle jamais de son mari.

Elle a de l'esprit, comme Scout. Elle s'amuse des erreurs des enfants, se moque de Jack et tourne en dérision l'impolitesse de Mrs Merriweather.

Elle a beaucoup de dignité : c'est elle qui, au ch. 25, secoue Alexandra, ordonne à Scout de cesser de trem-

bler et les oblige à rejoindre les dames de la société missionnaire comme s'il ne s'était rien passé.

À son contact, Scout devine que le monde des femmes dans lequel elle va devoir entrer ne se réduit pas au modèle que lui propose sa tante. Du reste, le « regard de pure gratitude » que sa tante adresse à Miss Maudie lui « donne à penser sur le monde des femmes » (ch. 25).

• *Oncle Jack, un modèle imparfait* (ch. 9)

Les enfants l'aiment : « Tu es vraiment gentil, oncle Jack. » Scout est donc naturellement portée à lui faire confiance.

Cependant, il semble assigner à Scout un rôle voisin de celui que tante Alexandra voudrait lui faire jouer : « Tu veux devenir une dame, plus tard, non ? » et n'hésite pas à lui administrer une correction lorsqu'elle insulte Francis.

Pour Scout, qui a le sentiment, pas tout à fait injustifié, d'avoir été victime d'une injustice, la seule explication est qu'il « ne comprend pas grand-chose aux enfants ». Jugement que Jack se hâte de confirmer en lui racontant une histoire à laquelle elle ne comprend rien pour lui expliquer le sens du mot « prostituée ». Jugement auquel il souscrit du reste lui-même, comme il l'avoue à Atticus.

2) La méthode d'Atticus

a) Une éducation moderne

Elle est contestée par les esprits conservateurs (tante Alexandra ou Mrs Dubose) pour lesquels l'éducation vise à préparer les enfants à tenir leur place dans la société. C'est pourquoi Mrs Dubose prédit à Scout qu'elle « deviendra serveuse si personne ne [la] prend en main » (ch. 11).

– Une éducation sans *a priori*

Cela se traduit par le fait qu'il laisse ses enfants l'appeler par son prénom.

De même leur laisse-t-il un grand espace de liberté (Scout peut s'habiller comme elle le souhaite).

Il se montre chaleureux avec Walter Cunningham (ch. 3), qu'il accepte à sa table et qu'il traite en adulte, alors que plus tard, tante Alexandra refusera de l'inviter parce qu'il n'est pas de leur milieu (ch. 23).

– Une éducation respectueuse et non violente

- Atticus traite ses enfants avec respect et en êtres de raison. Il le dit clairement à son frère qui a préféré répondre de manière biaisée à une question de Scout : « Les enfants sont des enfants, mais ils savent repérer une esquive plus vite que les adultes et toute esquive les embrouille » (ch. 9).

C'est pourquoi lui-même répond à Scout lorsqu'elle lui demande ce qu'est au juste un viol (ch. 14).

- Il ne recourt pas aux corrections et « n'a jamais

levé la main» sur Scout, ayant jusqu'ici «réussi à [s']en tenir aux menaces» (ch. 9).

- Il n'a même pas à élever la voix, comme au ch. 5, lorsqu'il surprend les trois enfants en train de jouer la vie de Boo Radley. Il lui suffit d'exprimer sa désapprobation : «Nous avons l'habitude d'obtempérer aux ordres d'Atticus, bien que pas nécessairement de bon cœur» (ch. 15).

– **Une éducation préparant à l'âge adulte**

- Atticus ne recourt jamais à l'argument d'autorité, mais justifie ses décisions. À Scout lorsqu'il lui explique pourquoi elle doit continuer à aller à l'école (ch. 3). À Jem (ch. 5), lorsqu'il lui demande de cesser de tourmenter Boo Radley.

- Il incite Scout à se maîtriser et à lutter contre son «impétuosité» : «Quoi que l'on te dise, ne te laisse pas emporter. Pour une fois, tâche de te battre avec ta tête...» (ch. 9). Au ch. 11, faisant appel à la raison de Scout, il reconnaît qu'entendre leur père se faire insulter est «injuste pour Jem et pour toi», mais qu'«il faut parfois donner le meilleur de soi-même».

- Il envoie Jem chez Mrs Dubose s'excuser d'avoir décapité les buissons de camélias et l'oblige à faire ce que la vieille dame lui a demandé en guise de réparation (ch. 11).

- De même met-il en garde ses enfants contre les retombées de la ségrégation : «Un de ces jours nous devons payer l'addition. J'espère seulement que vous ne serez plus des enfants à ce moment-là» (ch. 23).

b) Une éducation morale

– Pas de compromis avec la vérité

• *Le principe de vérité* : la vérité doit être exigée des enfants. Lorsque Jem lui ment, Atticus réplique : «Ce n'est pas une réponse. Dis-moi la vérité» (ch. 5). Il traite Mayella de la même manière : «Pourquoi ne dites-vous pas la vérité, mon enfant ? N'est-ce pas Bob Ewell qui vous a battue ?» (ch. 18).

Ce principe exige de ne pas mentir aux enfants ni d'esquiver la vérité (ch. 9). C'est pourquoi Scout est choquée que Dolphus Raymond se fasse passer pour plus mauvais qu'il ne l'est (ch. 20).

Il explique aussi pourquoi Atticus a tant de mal (ch. 30) à sacrifier la vérité à l'équité.

• *Le refus de l'hypocrisie* : Atticus agit en conformité avec ses principes, contrairement à beaucoup d'autres. Scout s'écrie : «Atticus ne nous fait jamais rien à Jem et à moi dans la maison qu'il ne nous fasse pas dehors !» Ce que confirme aussitôt Miss Maudie : «J'atteste en effet qu'Atticus se comporte de la même façon dans sa maison que dans la rue» (ch. 5). C'est exactement ce que dit Atticus au ch. 30 : «Je ne peux pas être une personne en ville et une autre chez moi.»

– Pas de compromis avec le respect d'autrui

Le respect d'autrui s'applique à des individus isolés comme Boo Radley qu'il faut cesser de tourmenter car «ce que faisait Mr Radley ne regardait que lui» (ch. 5). Il en va de même de Mrs Dubose qui a droit au respect en raison de son âge et de sa maladie.

Il s'applique aussi aux Noirs : «N'oublie pas ce que je vais te dire : lorsqu'un homme blanc se comporte ainsi avec un Noir, quels que soient son nom, ses origines, sa fortune, cet homme blanc est une ordure» (ch. 23).

Il s'applique à tout le monde : les gens «ont tout à fait le droit de le penser et leurs opinions méritent le plus grand respect, dit Atticus» (ch. 11).

– **Pas de compromis avec le respect de soi**

À Scout qui lui objecte qu'il doit se tromper en acceptant de défendre Tom Robinson puisque la plupart des gens y sont opposés, Atticus répond : «Avant de vivre en paix avec les autres, je dois vivre en paix avec moi-même. La seule chose qui ne doive pas céder à la loi de la majorité est la conscience de l'individu» (ch. 11).

Il dit aussi que, s'il refusait de défendre Tom Robinson, il ne pourrait «plus marcher la tête droite, ni représenter ce comté à la Chambre des représentants» (ch. 9). Il y va donc aussi de sa dignité.

Plus encore, il a conscience de devoir rester un modèle pour ses enfants : l'éducateur doit être sans tache pour être respecté. Il ne pourrait plus exiger de ses enfants qu'ils fassent attention à ce qu'il leur dit ni même les regarder (ch. 9). Il est soucieux en effet de ne pas les décevoir (ch. 11).

Il exprime le fond de sa pensée au shérif au ch. 30 : «Si cette affaire est étouffée, Jem y verra l'exact contraire de l'éducation que j'ai essayé de lui donner...»

La méthode d'Atticus repose donc sur l'idée que l'éducateur doit servir constamment de modèle et rester donc sans tache. Sa vision de l'éducation est donc proche de l'ascèse.

Ses résultats sont pourtant probants. Scout deviendra une vraie dame, au sens le plus noble du mot : «Après tout, si Tatie pouvait se comporter en dame à de tels moments, moi aussi» (ch. 24). Quant à Jem, en défendant sa sœur le soir d'Halloween, il se montrera un parfait *gentleman*.

PROLONGEMENT

Ces différentes idées pourront être étudiées plus précisément à travers les extraits suivants :

– Au ch. 9 : le passage commençant par «C'est simplement que je défends un Noir...» jusqu'à «même si elle est un peu dure».

– Au ch. 11 : le passage allant de «Mon garçon, je ne doute pas que tu sois agacé» à «La seule chose qui ne doive pas céder à la loi de la majorité est la conscience de l'individu».

– Au ch. 30 : le passage commençant par « – Heck, reprit Atticus le dos tourné» à «Je ne peux pas être une personne en ville et une autre chez moi».

II. Un roman initiatique

1) *La traversée des épreuves*

Les épreuves sont de deux ordres radicalement différents.

a) Le procès

– Sa nature est d'ordre politique ou juridique

Il appartient aux événements ordinaires de la société sudiste de cette époque.

Ce qui lui donne un caractère particulier est le fait que c'est le père des enfants qui va le plaider alors qu'il ne semble pas habituellement traiter ce genre d'affaires : « La profonde aversion de mon père envers le droit pénal » (ch. 1). Au reste, le fait que Walter Cunningham père soit l'un de ses clients – « Un soir, après une assommante discussion au sujet de la saisie d'un bien mis en hypothèque, avant de s'en aller Mr Cunningham avait dit » (ch. 2) – laisse penser qu'il s'occupe surtout d'affaires de droit civil.

Les enfants apprennent du reste le jour du procès qu'Atticus a été commis d'office.

Cette épreuve n'était donc pas prévisible, elle aurait pu ne pas avoir lieu.

– Dimension temporelle

Bien que le procès ne dure qu'une seule (longue) journée, l'épreuve ne se réduit pas à l'audience elle-même.

Pendant au moins six mois les enfants subissent diverses provocations auxquelles ils réagissent plus ou moins bien.

Le procès lui-même est précédé par la tentative de lynchage, épisode nocturne, lourd de violence potentielle, que désamorcera l'innocence de Scout.

– **Les enfants ne sont pas au centre de l'épreuve**

• Ils ne sont que des victimes collatérales : ce sont Tom Robinson et Atticus qui sont au centre du drame.

• L'épreuve sur toute sa durée s'accomplit publiquement et, hormis la tentative de lynchage, en pleine lumière.

– **Les marques physiques**

Elles se bornent pour Scout à une cicatrice à un doigt, résultat de la correction donnée par oncle Jack : « Tu auras une cicatrice pas féminine du tout sur l'annulaire » (ch. 9). Le « pas féminine du tout » peut s'entendre comme une sorte de stigmatisme dans cette société qui a une conception traditionnelle de la femme.

– **La mort de Tom**

Il est tout d'abord condamné à mort par le jury, alors que son innocence ne fait aucun doute, puis abattu avant son procès en appel où, selon Atticus il avait « une bonne chance » (ch. 24).

b) La nuit de Halloween

– Sa nature est d'ordre quasi mythique

Sur le plan littéraire, elle rattache le roman au genre dit «gothique». Avec cet épisode, on entre soudain dans le registre de l'horreur et de la terreur.

La nuit de Halloween a, dans les pays anglo-saxons, un peu la force mauvaise de la nuit de Walpurgis dans le monde germanique. Le choix de cette date n'est donc pas innocent.

Sa dimension presque surnaturelle – comme si le monde surnaturel qui excitait les enfants dans la première partie, les avait rejoints – est corroborée par le pressentiment de tante Alexandra. Elle refuse de l'exprimer se bornant à dire : « Oh, rien, rien... Juste un petit frisson » (ch. 27).

Cet événement ne relève donc d'aucune expérience connue. Contrairement au procès, il est extraordinaire.

– Dimension temporelle

L'agression elle-même est ramassée en quelques minutes, même si elle est l'aboutissement d'un enchaînement logique (vengeance).

– Les enfants sont au centre de l'épreuve

• C'est eux qui étaient visés. Le costume de Scout lui a du reste sauvé la vie. Le shérif montre « une entaille brillante très nette qui se détachait du grillage terne » (ch. 29). Jem serait sans doute mort sans l'intervention de Boo.

- Les enfants étaient seuls dans « la nuit noire » : le ciel est couvert et ils sont attaqués à un endroit sans réverbère alors que toutes les lumières de l'école se sont éteintes.

- Seule Scout sera témoin d'un bout à l'autre des événements.

– **Les marques physiques**

La « vilaine fracture au coude » de Jem a marqué son corps : « Son bras gauche resta un peu plus court que le droit » (ch. 1), même si cette marque ne l'a pas empêché de jouer au football.

– **La mort de Bob Ewell**

Cette seconde épreuve s'achève elle aussi par une mort. Mais cette fois, c'est l'innocence (Boo) qui a abattu le responsable des deux épreuves : Ewell, dont le nom en anglais est proche du mal (*evil*).

2) *L'accès au monde des adultes*

a) Le procès, rite de passage pour Jem

– **Scout n'a pas atteint un degré de conscience suffisant**

Beaucoup de choses continuent à lui échapper. Notamment, elle ne semble pas avoir conscience de la gravité de la situation avant le procès (elle réagit « instinctivement ») et ne pas être vraiment touchée par l'injustice du verdict.

Néanmoins, le procès et surtout la longue période le précédant lui a appris à se maîtriser. Atticus l'admet

puisqu'il lui dit : «Je n'aurais jamais cru que ce serait Jem qui perdrait ainsi son calme pour cette affaire. Je pensais que ce serait toi qui me causerais le plus de souci» (ch. 11).

De fait, on ne la voit perdre son calme qu'une seule fois, la nuit devant la prison, lorsque l'un des lyncheurs potentiels saisit Jem : «D'un coup vif, je frappai l'homme. Comme j'étais pieds nus, je fus surprise de le voir tomber à la renverse, plié de douleur. Je voulais le frapper au tibia, mais j'avais visé trop haut» (ch. 15). Au chapitre suivant, elle menace de s'en prendre à Walter Cunningham : «Le jour où Walter remettra les pieds à l'école sera le dernier de sa vie ! affirmai-je.» Atticus pose aussitôt un interdit («tu ne toucheras pas à un seul de ses cheveux») qui semble avoir été respecté.

La nuit, devant la prison, c'est elle qui sauve la situation, mais par ingénuité et non de manière délibérée. Ce n'est qu'une fois chez elle qu'elle saisit ce qui s'est passé et se met à pleurer.

– Jem, la perte des illusions

Lorsque commence le procès, Jem vient d'entrer dans la puberté et traverse des changements incompréhensibles pour Scout (début du ch. 12). Il est donc particulièrement sensible à cet événement qui va le précipiter dans l'âge adulte.

• *Il supporte mal la tension précédant le procès :* à la suite des insultes de Mrs Dubose contre Atticus, il décapite ses camélias et, note Scout, «Jem agit comme

je l'aurais fait instinctivement, n'était l'interdit d'Atticus qui, je le supposais, devait inclure de ne pas s'en prendre non plus aux horribles vieilles dames» (ch. 11).

Il se rend mieux compte que sa sœur de la gravité de la situation et des sentiments d'Atticus : «Il se fait un sang d'encre à cause de cette affaire Tom Robinson», ce que conteste immédiatement Scout et qui lui vaut une réplique méprisante de Jem : «C'est parce que tu n'es pas capable de réfléchir plus d'une minute à quelque chose» (ch. 14).

Durant toute cette période, comme Scout qui agit «instinctivement», il n'a qu'un souci : protéger Atticus. C'est pourquoi il va le retrouver devant la prison et refuse d'obtempérer lorsque son père lui donne l'ordre de partir. Ce qui lui vaut un geste d'affection d'Atticus : «Quand ils arrivèrent sous un réverbère, je vis qu'Atticus lui frottait la tête, le seul geste d'affection que nous lui connaissions» (ch. 14).

• *Il est accablé par le verdict*, d'autant plus qu'ayant compris la stratégie de son père, il n'a aucun doute sur l'acquittement de Tom : «Tu penses qu'ils vont l'acquitter si vite que cela?» (ch. 21).

Aussi, à l'annonce du verdict, «ce fut au tour de Jem de pleurer. Son visage était couvert de traînées de larmes de colère» (ch. 22). Sa réaction est cependant celle d'un enfant : «C'est pas juste, Atticus!» (*ibid.*).

Lorsque Atticus parle à sa sœur du choc subi par Jem, il emploie le mot juste : «L'épreuve a été un peu trop rude pour lui» (*ibid.*).

• *Il a perdu toutes ses illusions.* Il est déçu par les habitants de Maycomb : « J'ai toujours cru que les gens de Maycomb étaient les meilleurs au monde, du moins c'était l'impression qu'ils donnaient » (ch. 22).

Il ne croit plus aux jurys et voudrait qu'on les supprime (ch. 23).

Il n'admet pas la modération de Miss Maudie et d'Atticus qui voient « un pas en avant » (ch. 22) dans la longueur inhabituelle du délibéré.

Sa vision de l'humanité s'en trouve affectée : « C'était ce que je pensais moi aussi, finit-il par dire, quand j'avais ton âge... S'ils se ressemblent pourquoi passent-ils leur temps à se mépriser les uns les autres?... Je crois que je commence à comprendre pourquoi Boo Radley est resté enfermé tout ce temps. C'est parce qu'il n'a pas envie de sortir » (ch. 23).

Il ne supporte plus la moindre allusion au procès (ch. 26). Atticus explique alors à Scout « que Jem faisait son possible pour oublier quelque chose, mais qu'en réalité, il ne faisait que la mettre de côté... Un jour, il pourrait de nouveau y réfléchir et faire la part des choses. À ce moment-là, il redeviendrait lui-même ». Ce qui n'est sans doute pas tout à fait exact : Jem ne redeviendra pas l'enfant qu'il était, mais l'adulte qu'il doit devenir.

b) La nuit de Halloween, rite de passage pour Scout

– **Elle ne marque Jem que physiquement**

À la suite de sa « vilaine fracture au coude » (ch. 1), son bras gauche est resté plus court que le droit. Mais

cela ne l'a pas empêché de réaliser son aspiration : jouer au football, symbole de sa maturité et de sa virilité.

Ayant «perdu conscience» (ch. 28) et ayant ensuite été complètement endormi par le médecin (ch. 29), il dormira jusqu'au matin et manquera la rencontre avec Boo (qui ne se reproduira jamais : «Je ne l'ai jamais revu», ch. 31).

– **Le changement de perception de Scout**

• *Elle domine son émotion* : elle est avant tout préoccupée de l'état de son frère et demande à deux reprises s'il n'est pas mort. La peur qu'elle a éprouvée et le danger qu'elle a couru ne la perturbent pas outre mesure : «Atticus, je n'ai pas eu peur!... D'ailleurs il n'y a rien qui fasse vraiment peur, sauf dans les livres» (ch. 31).

Elle ne ressent de l'émotion qu'en comprenant que leur sauveur est Boo : «l'image de notre voisin fut brusquement brouillée par mes larmes» (ch. 29).

• *Elle raisonne et se conduit en adulte* : dans la manière dont elle traite Boo tout d'abord. Ainsi le guide-t-elle dans la maison, puis sur la véranda. De même, elle le reconduit chez lui après que Boo lui en eut fait la demande «avec la voix d'un enfant qui a peur du noir» (ch. 31).

Elle suit la discussion entre son père et le shérif et comprend mieux qu'Atticus la nécessité de protéger Boo : «Mr Tate avait raison... ce serait un peu comme de tuer un oiseau moqueur, non?»

Elle parvient à se mettre dans la peau de Boo et à comprendre pourquoi il les a sauvés.

- *Elle est entrée dans le monde des adultes* : lorsqu'elle retourne chez elle, elle se sent «très vieille» et pense «que Jem et moi allions encore grandir, mais qu'il ne nous resterait pas grand-chose à apprendre, à part l'algèbre, peut-être» (ch. 31)

SÉQUENCE 5. DÉNONCIATION DES PRÉJUGÉS

I. Les préjugés raciaux

On pourra réutiliser les éléments figurant à la séquence 2 («Étude du cadre spatio-temporel»), notamment dans «La dimension sociologique et historique du roman» (p. 81), le passage sur «les barrières entre les races» (p. 89) pour la description du racisme et de la ségrégation.

On propose de se concentrer ici sur la manière dont l'auteur procède pour dénoncer le racisme.

1) Une dénonciation feutrée

Elle n'a pas suffi, au moment de sa parution, à lever les critiques des gens du Sud, elle peut aussi expliquer pourquoi aujourd'hui, aux États-Unis, certains parents d'élèves afro-américains considèrent que ce roman renforce le racisme et ne doit pas être étudié en classe.

a) Absence de dénonciation explicite du racisme et de la ségrégation

– **Le roman semble en accepter le principe**

- *La terminologie* : les Noirs y sont communément nommés « nègres » ou « négresses ». Bob Ewell va même jusqu'à appeler Tom « ce nègre noir » (ch. 17). Tom lui-même dit : « Mr Finch, si vous étiez un nèg' comme moi, vous au'iez eu peu' vous aussi » (ch. 22).

- *Les insultes racistes* : à plusieurs reprises, Atticus est qualifié devant ses enfants d'« ami des nègres » (ch. 9) ou de défenseur des nègres (ch. 11). Or tant Scout – qui, au ch. 9, saute à la gorge de Cecil Jacobs et de Francis : « Tu vas retirer ça et vite ! » – ou Jem – qui, au ch. 11, de rage, décapite les camélias de Mrs Dubose – considèrent qu'il s'agit d'une insulte. Scout dit à son père : « On aurait cru qu'il s'agissait de quelque chose d'illégal » (ch. 9). Ce qui en dit long sur l'imprégnation des préjugés raciaux.

- *Dénonciation du comportement antiségrégationniste* : au ch. 24, les dames de la société missionnaire critiquent vertement Mrs Roosevelt – « Je pense que cette femme, cette Mrs Roosevelt, a perdu l'esprit – se rendre à Birmingham et essayer de s'asseoir avec eux » – ainsi que, plus généralement l'hypocrisie yankee. Cependant, même Atticus dans sa plaidoirie écorne au passage Mrs Roosevelt : « Thomas Jefferson a dit un jour que tous les hommes naissaient égaux, phrase dont les Yankees et la dame de la Présidence à Washington

aiment à nous rebattre les oreilles» (ch. 20). Dans ce dernier cas, on peut néanmoins lui laisser le bénéfice du doute : il agit peut-être dans l'intérêt de son client.

– **Ou du moins s'y résigner**

• *Atticus aurait préféré échapper à ce procès* : il explique à Scout qu'il y est moralement tenu (ch. 9). Au même chapitre, il dit à son frère : « Tu sais, j'ai toujours espéré ne jamais me retrouver confronté à un cas de ce genre, mais John Taylor m'a désigné en disant : "C'est pour vous. – Éloigne ce calice de moi", c'est ça ? » répond Jack. Ce n'est donc pas par conviction qu'il a accepté de défendre Tom Robinson.

• *Il ne s'attend pas à le gagner* : il le dit dès le début à Scout : « – On va gagner, Atticus ? – Non, ma chérie. » Il ajoute, il est vrai : « Ce n'est pas parce qu'on est battu d'avance qu'il ne faut pas essayer de gagner » (ch. 9). Au même chapitre, il dit à Jack : « Avant d'en finir, j'ai l'intention d'ébranler un peu le jury. Et puis je pense que nous avons une chance raisonnable en appel. » Miss Maudie est du même avis : « Je pensais qu'Atticus Finch ne gagnerait pas, qu'il ne pouvait pas gagner » (ch. 22).

• *Miss Maudie et lui tiennent la longueur du délibéré pour une première victoire* : Miss Maudie dit à Jem d'Atticus : « c'était le seul homme de toute la région capable d'amener un jury à délibérer aussi longtemps sur une affaire de ce genre. Et je pensais en moi-même que c'était déjà un pas en avant, un saut de puce, mais un pas tout de même » (ch. 22).

Atticus ne dit pas autre chose au chapitre suivant : «Le verdict était certes prévisible, mais, en général, cela ne leur prend que quelques minutes. Tandis que cette fois...»

b) Une dénonciation qui semble se limiter aux excès du racisme

– **Le racisme enlève toute raison aux hommes**

Atticus le dit au moins à deux reprises.

À son frère d'abord (ch. 9) : «Je ne comprendrai jamais comment des gens sensés peuvent devenir complètement fous dès qu'un Noir est impliqué dans une affaire.»

À ses enfants ensuite : «Ces douze hommes sont des personnes raisonnables dans la vie quotidienne, mais tu as vu que quelque chose se mettait entre eux et la raison. Tu as vu la même chose l'autre soir devant la prison. Si cette troupe s'est retirée, ce n'est pas parce qu'il s'agissait d'hommes raisonnables, mais parce que nous étions là. Il y a quelque chose dans notre monde qui fait perdre la tête aux hommes» (ch. 23).

– **Ce qui conduit à des injustices...**

Atticus ajoute en effet : «Ils ne pourraient pas être justes s'ils essayaient.» Tout en les condamnant, il leur accorde des circonstances atténuantes : la faute en revient à la société («notre monde»).

Il constate : «Dans nos tribunaux, quand c'est la parole d'un homme blanc contre celle d'un Noir, c'est toujours le Blanc qui gagne. C'est affreux à dire, mais

c'est comme ça. » Jem a donc raison de répliquer : « Cela ne rend pas les choses plus justes. »

Cette différence de sensibilité tient peut-être à la différence de générations. Atticus a déjà bien du mérite à penser de cette manière, compte tenu de l'éducation qu'il a reçue et du milieu d'où il vient.

– ... et à un crime moral

Atticus considère qu'un Blanc a un devoir moral à l'égard des Noirs. Cette vision, plus paternaliste qu'égalitariste, mais qui constitue une avancée dans cette société ségrégationniste, est exprimée au moins à deux reprises.

Dans sa plaidoirie, il dit de Mayella : « Elle est la victime d'une cruelle misère et de l'ignorance, mais je ne peux l'excuser pour autant : elle est blanche » (ch. 20).

Dans sa discussion avec ses enfants au ch. 23, il va encore plus loin : « En grandissant, tu verras des Blancs tromper des Noirs tous les jours de ta vie, alors n'oublie pas ce que je vais te dire : lorsqu'un homme blanc se comporte ainsi avec un Noir, quels que soient son nom, ses origines, sa fortune, cet homme blanc est une ordure. » Il y a sans doute chez lui un réflexe aristocratique qui l'amène à ajouter : « Je ne connais rien de plus écœurant qu'un Blanc de bas étage qui profite de l'ignorance d'un Noir. »

2) Mais une dénonciation réelle

a) Par des symboles forts

– La terminologie

Atticus reprend Scout au ch. 9 : « Ne dis pas “nègre”, Scout, c’est vulgaire. – Tout le monde dit ça à l’école. – Désormais, ce sera tout le monde sauf toi... »

Il appelle Tom Robinson par son prénom, ce qui n’est pas familier aux États-Unis. En revanche, le procureur parle de « nègre », l’appelle soit par son nom de famille, soit « *mon gars* » (*boy* en anglais, qui était la façon de s’adresser aux domestiques noirs) (ch. 19).

– Refus implicite de la ségrégation

À deux reprises, les enfants vont très naturellement – à la manière de Dolphus Raymond – dans des emplacements réservés aux Noirs : l’église (où Lula commence par s’opposer à leur présence) et la tribune du palais de justice.

Les deux fois, Atticus n’émet pas le moindre reproche : « Atticus paraissait apprécier mon récit » (ch. 14), lui aussi semble trouver cela naturel. Ce n’est pas le cas de tante Alexandra. Ni celui de Miss Crawford qui soupçonne quelque intention cachée d’Atticus (ch. 22). En outre lorsque Scout demande à aller chez Calpurnia, c’est à nouveau tante Alexandra qui s’y oppose.

– **Calpurnia est partie intégrante de la famille pour Atticus**

Non seulement, il s'oppose à toute demande de la renvoyer, qu'elle émane de Scout (ch. 3) ou d'Alexandra (ch. 14), mais prend constamment son parti, selon Scout (ch. 1). Il la traite avec respect, lui fait entièrement confiance et considère que « tout ce qui est bon à dire à cette table l'est devant Calpurnia. Elle sait quelle place elle occupe dans cette famille » (ch. 16).

– **Contraste entre le mode de vie des Ewell et celui des Noirs**

La comparaison est au profit des Noirs. Les enfants Ewell sont mal soignés « plusieurs figures sales aux fenêtres » (ch. 17), ont la gale (ch. 18) alors que les enfants noirs des « quartiers » sont soignés (ch. 25).

Les maisons noires paraissent « propres et douillettes » contrairement à « la bicoque des Ewell » au bord de la décharge (*ibid.*).

b) Par la mise en lumière des incohérences du racisme

– **La ségrégation impose un mensonge public**

• *La démonstration d'Atticus* : Atticus a démontré que Tom ne pouvait avoir ni violé, ni battu Mayella, que c'est Mayella qui avait fait des avances à Tom et que les coups avaient été portés par Bob Ewell qui l'avait surprise. « Elle était blanche et elle avait fait des avances à

un Noir. Acte innommable aux yeux de notre société» (ch. 20).

L'accusation ne repose que sur un préjugé racial : « la malfaisante présomption, que *tous* les Noirs mentent, que *tous* les Noirs sont fondamentalement des êtres immoraux... » (*ibid.*). Cette présomption « est en soi un mensonge aussi noir que la peau de Tom Robinson, un mensonge que je n'ai pas besoin de souligner. Vous connaissez la vérité, et la vérité est que certains Noirs mentent... » (*ibid.*).

• *Le verdict lui donne malheureusement raison* : le jury s'est révélé incapable de dénoncer ce mensonge, même si l'un des jurés « était pour un acquittement pur et simple » (ch. 23).

• *De même que les actes de vengeance de Bob Ewell* : malgré la préservation de la fiction que constitue la condamnation de Tom Robinson, Bob Ewell a vu détruit par Atticus « ce qui lui restait de crédibilité, si tant est qu'il en ait jamais eu. Il fallait qu'il réplique d'une façon ou d'une autre » (*ibid.*).

– **La ségrégation constitue une incohérence logique**

C'est la « séance d'événements d'actualité » du ch. 26 et, plus spécialement, le compte rendu de Cecil Jacobs sur les persécutions juives par Hitler qui en apporte la démonstration. Cette scène, qui révèle les profondeurs du racisme de la société de Maycomb et sa bonne conscience, est apparemment comique, ce qui permet à l'auteur d'avancer masquée. Ce qui nous paraît évident aujourd'hui était loin de l'être au moment de la

publication du roman, particulièrement dans l'Alabama natal de Harper Lee.

Critiquant la politique nazie, Miss Gates explique que «les persécutions sont le fait de peuples qui ont des préjugés» et que «ici [*aux États-Unis*], nous refusons de persécuter qui que ce soit». Scout est pourtant frappée par l'incohérence de son institutrice : s'il n'est pas bien de persécuter qui que ce soit, on ne doit pas non plus persécuter les Noirs. Elle demande à Jem : «Comment peut-on tellement détester Hitler si c'est pour se montrer odieux avec les gens de son pays?» Mais l'implicite du raisonnement de Miss Gates est que les Noirs ne sont pas compris dans ce «qui que ce soit».

– **Elle constitue un scandale moral**

C'est cette fois le ch. 24, le goûter des dames de la société missionnaire, qui en assure la démonstration.

Harper Lee y ridiculise les dames patronnesses qui, réunies pour parler des «pauvres Mrounas» et faire œuvre chrétienne, ne peuvent s'empêcher, en toute bonne conscience :

- de se plaindre de la réaction des «cuisinières et ceux qui travaillent aux champs» à la condamnation à mort de Tom Robinson qui leur gâchent la journée. Mrs Merriweather pousse l'inconscience jusqu'à dire : «Si nous leur faisons savoir que nous leur pardonnons, que nous leur avons pardonné, l'affaire s'apaisera d'elle-même» ou à s'exclamer : «Gertrude, je vous le dis, il n'y a rien de plus gênant qu'un moricaud grognon.»

- de s'inquiéter pour leur sécurité : « On dirait que nous menons un combat perdu d'avance... Nous avons beau nous tuer à les instruire, à en faire de bons chrétiens, aucune dame n'est en sécurité dans son lit. »

- de dire du mal d'Atticus dans sa propre maison : « Loin de moi l'idée de dénoncer qui que ce soit, mais certains d'entre eux pensaient bien faire il y a peu de temps encore, mais on n'a fait que les exciter davantage. »

On retrouve cette idée au chapitre suivant, dans tout le paragraphe commençant par : « Aux yeux de Maycomb, la mort de Tom était typique... »

c) Par l'idée que le racisme est une idéologie dépassée

– **Elle ne rencontre plus un assentiment unanime**

- Miss Maudie le dit à Jem : « Tu serais surpris du nombre de personnes qui sont de cet avis. » Elle énumère ensuite les habitants de Maycomb qui ont essayé d'aider Tom Robinson, dont le shérif ou le juge Taylor qui n'a pas commis d'office Atticus « par hasard » (ch. 22). Elle le redit (ch. 24) à tante Alexandra : « La poignée d'habitants de cette ville qui disent que les Blancs ne sont pas les seuls à bien se conduire ; la poignée de gens qui disent que chacun a droit à un procès équitable, et pas seulement nous ; ceux qui ont assez d'humilité pour penser "Dieu me pardonne, c'est moi" quand ils regardent un Noir... La poignée de gens de cette ville qui possèdent un passé, ce sont eux. »

- Même Mr Underwood, qui a la réputation de ne pas aimer les Noirs, voulait que Tom ait un procès équitable et est indigné de sa mort qu'il compare «au massacre absurde des oiseaux chanteurs par les chasseurs» (ch. 25).

- Un des jurés, venu d'Old Sarum, qui était au début «pour un acquittement pur et simple» n'a pas été facile à convaincre (ch. 23).

– **La démocratie impose la fin de la ségrégation**

Atticus ne croit pas à la pérennité de ce système : «tout ceci s'accumule et un de ces jours, nous devons payer l'addition. J'espère seulement que vous ne serez plus des enfants à ce moment-là» (*ibid.*).

C'est aussi le message de l'auteur, qui fait donner à Scout une définition inhabituelle de la démocratie, moins politique que sociale et égalitariste : «l'égalité des droits pour tous, aucun privilège pour personne» (ch. 26).

PROLONGEMENT

On pourra proposer l'étude d'une partie de la plaidoirie d'Atticus (ch. 20) du début à «n'avoir jamais regardé aucune femme sans la désirer» afin de faire apparaître les articulations du raisonnement d'Atticus pour démonter le «mensonge aussi noir que la peau de Tom Robinson».

II. Les préjugés religieux

1) *Un monde imprégné de religiosité*

À ce titre le roman donne une image réaliste des États-Unis et plus particulièrement du Sud.

a) Maycomb compte plusieurs églises

Il est au moins question de quatre d'entre elles.

– **L'église méthodiste** : elle est probablement celle des Finch car leur ancêtre, Simon Finch, était « respectueux des critiques de John Wesley » (ch. 1). (Wesley est le fondateur de l'église méthodiste. Par ailleurs, la famille de Harper Lee appartenait à l'église méthodiste.) Les méthodistes, dit Scout au ch. 10, « essayaient de rembourser l'hypothèque de leur église et avaient invité les baptistes à une partie de touch-football ».

– **L'église baptiste** : son existence ressort de la précédente citation, mais aussi d'une conversation entre Scout et Miss Maudie (ch. 5) où celle-ci se dit baptiste.

– **L'église presbytérienne** : elle est évoquée au ch. 24 et Miss Rachel et/ou Miss Crawford doivent en faire partie.

– **L'église méthodiste épiscopale africaine** : une grande part du ch. 12 lui est consacrée.

b) La ville compte au moins deux sociétés de mission

– Celle de la communauté blanche, apparemment dirigée par Mrs Merriweather, méthodiste, qui est décrite comme «la dame la plus pieuse de tout Maycomb» (ch. 24).

– Celle de la communauté noire «qui se réunit chez sœur Annette Reeves mardi prochain» (ch. 12) et où il ne semble pas que l'on prenne de somptueux goûters, mais où l'on apporte «son ouvrage» (*ibid.*).

– Il est vraisemblable que les baptistes et les presbytériennes ne sont pas en reste et ont, elles aussi, un cercle missionnaire.

c) Le dimanche est un jour sacré

– On y va à l'église (ch. 12 et 14) et on remarque ceux qui n'y viennent jamais : «Mr Heck Tate était présent et je me demandai s'il ne venait pas de recevoir la grâce car il n'allait jamais à l'église» (ch. 14). Ce chapitre est du reste le seul à donner une idée de la pratique religieuse d'Atticus : «Il ne s'asseyait jamais avec Tatie, Jem et moi. Il aimait être seul à l'église» (*ibid.*).

– Certaines activités sont proscrites ce jour-là : «le tir était interdit le dimanche» (*ibid.*).

d) Les références religieuses foisonnent

– Lorsque Atticus (ch. 9) avoue à son frère qu’il espérait n’avoir jamais à plaider une affaire comme celle de Tom Robinson, Jack répond: «“Éloigne ce calice de moi”, c’est ça?», allusion aux Évangiles et à la nuit dans le jardin de Gethsémani.

– Au ch. 11, Atticus explique à Scout sa décision de défendre Tom Robinson par différents arguments dont celui-ci: «Scout, je ne pourrais plus aller à l’église et assister à l’office divin si je n’essayais pas d’aider cet homme.»

– À l’école du dimanche – équivalent protestant du catéchisme –, lorsque les enfants ont abandonné l’une de leurs condisciples dans la chaufferie où elle étouffe, elle explique tout naturellement qu’elle ne veut «plus jouer Shadrac» (ch. 12).

– On aime les citations de la Bible, comme au ch. 16, Miss Maudie et les «baptistes laveurs de pied» qui s’injectent de cette manière.

– Au tribunal, bien entendu, on fait jurer les témoins sur la Bible (ch. 19) et prononcer la formule rituelle que l’auteur présente de manière amusante au style indirect: Mayella «jura que son témoignage serait la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, et que Dieu lui vienne en aide» (ch. 18).

– Nombreuses sont aussi les allusions à des cantiques célèbres dont *Amazing Grace* que Scout parodie en le

mettant dans la bouche du mari de Mrs Merriweather au ch. 24.

– C'est enfin en parlant de «péché» que le shérif arrive à convaincre Atticus de se rallier à sa présentation de la mort de Bob Ewell.

2) Dénonciation des préjugés religieux

a) Dénonciation du fanatisme religieux

– Elle se trouve surtout au ch. 5, lorsque Miss Maudie parle à Scout des «baptistes laveurs de pied», église à laquelle appartenait le vieux Mr Radley. À sa manière, Miss Maudie commence par les tourner en dérision, en déclarant qu'elle croit au lavage des pieds «à la maison, dans la baignoire». Elle montre ensuite les excès de leur doctrine: «Les baptistes primitifs croient que tout plaisir est un péché. Te rends-tu compte que certains d'entre eux sont sortis des bois, un samedi, et, en passant devant ma maison, m'ont menacé de l'enfer, moi et mes fleurs?... Ils trouvaient que je passais trop de temps dehors et pas assez à lire la Bible à l'intérieur.» Ce qui suffit à convaincre Scout qui ne voit pas comment Miss Maudie «la dame la plus gentille» qu'elle connaisse pourrait aller en enfer (non plus que ses fleurs). Cela paraît d'ailleurs ébranler ses convictions religieuses: «Ma foi dans l'évangile lu en chaire se ressentit de la vision de Miss Maudie brûlant à jamais dans divers enfers protestants.»

Cependant, Miss Maudie élargit sa démonstration en déclarant: «Parfois la Bible est plus dangereuse entre les mains d'un homme qu'une bouteille de whisky entre celles de ton père.» Selon elle, «il y a des gens qui [...] qui sont si préoccupés par l'autre monde qu'ils n'ont jamais appris à vivre dans celui-ci».

– **On la retrouve au ch. 16**, lorsque les baptistes laveurs de pied, passant devant chez Miss Maudie lui crient: «Celui qui est venu dans la vanité partira dans l'obscurité», ce à quoi, elle répond du tac au tac: «Un cœur joyeux rend le visage serein.» Scout commente: «Qu'ils puissent reprocher son jardin à Miss Maudie restait à mes yeux un mystère, d'autant que, pour quelqu'un qui passait toute la journée dehors, elle possédait une formidable connaissance de la Bible.»

b) Dénonciation des excès moralisateurs

– Le cas du strip-poker (ch. 6)

Pour justifier le fait que Jem n'ait plus de pantalon, Dill, toujours imaginaire, déclare qu'il le lui a joué au strip-poker, dont l'effet est que les voisins «se raidirent tous».

Scout, qui ne sait pas ce qu'est le strip-poker, n'ignore pas en revanche que les jeux de cartes ont mauvaise presse dans ce milieu. Au reste, Miss Rachel s'exclame: «Toi, jouer aux cartes, au bord de ma mare? Je vais t'apprendre à jouer au strip-poker!» Le fait que ce soit du «strip-poker» ne vient qu'en second lieu, c'est le principe même des cartes qui la choque.

Au reste, lorsque Jem sauve la situation en expliquant qu'ils y jouaient avec des allumettes et non avec des cartes, Scout commente : « Les allumettes étaient dangereuses, mais les cartes fatales. »

Au ch. 10, il est du reste indiqué qu'Atticus « ne jouait pas au poker, ne buvait pas, ne fumait pas ». Il n'est pas dit si sa vie austère s'explique par ses croyances religieuses ou simplement par son tempérament.

– Les sermons sur les femmes et le péché (ch. 12)

Scout résume ainsi le sermon du révérend Sykes : « Le sermon était une franche dénonciation du péché [...] il mit ses ouailles en garde contre les conséquences funestes des boissons capiteuses, du jeu et des femmes de mauvaise vie. Les bootleggers causaient pas mal de dégâts dans les Quartiers, mais les femmes étaient pires. » Autrement dit, l'alcool distillé illégalement (par les *bootleggers*) fait moins de dégâts que les femmes.

Scout note : « Ainsi que cela m'était souvent arrivé dans ma propre église, je me trouvai de nouveau confrontée à la doctrine de l'impureté des femmes qui semblait préoccuper tous les hommes d'église. »

c) Démonciation de l'aveuglement religieux

À ce qui a déjà été dit sur le fanatisme, on pourra ajouter quelques remarques.

– Démonciation de la bonne conscience religieuse

Il s'agit de montrer le décalage entre la prétention à incarner les valeurs « chrétiennes » et la réalité. C'est

un peu ce que sous-entend Jem au ch. 22, lorsqu'il grommelle : « Si les juges et les avocats chrétiens pouvaient compenser les jurés païens... » C'est aussi le sens du ch. 24 (le goûter de la société missionnaire) où l'œuvre de charité (en l'occurrence ouvrir les Mrounas aux valeurs chrétiennes et les sortir du péché) est prétexte à un éclatant étalage d'attitudes fort peu chrétiennes :

- *goûter ostentatoire* (qui contraste avec ce qui semble se passer dans la société missionnaire noire « apportez votre ouvrage ») ;

- *propos malveillants à l'endroit d'Atticus* alors que, comme le note Miss Maudie, « les gâteaux que vous mangez chez lui ne vous restent pas en travers de la gorge » ;

- *leçons de morale chrétienne dispensée aux domestiques noirs* s'ils protestent contre la condamnation de Tom, complété par cet étonnant commentaire : « Croyez-moi, Gertrude, il ne faut jamais hésiter à prendre le Seigneur à témoin » ;

- *charité ostentatoire* et dénuée de tout scrupule : « Elle n'a jamais pu faire entrer dans sa caboche que si je la garde c'est à cause de la crise et parce qu'elle a besoin du dollar et des vingt-cinq cents qu'elle reçoit chaque semaine. »

– La réduction du mal à la lutte contre la religion

C'est la « séance d'événements d'actualité » (ch. 26) qui l'illustre le mieux. En effet, la condamnation par Miss Gates des persécutions contre les Juifs ne

repose pas sur un simple réflexe humaniste – ce qui permet de comprendre pourquoi elle ne considère pas la ségrégation comme une forme de persécution reposant sur des préjugés. Elle déclare en effet: «Il n'existe pas au monde de meilleur peuple que les Juifs et je ne comprends pas pourquoi Hitler n'est pas de cet avis.» Plus encore, elle ajoute: «C'est un peuple profondément religieux. Hitler voudrait se débarrasser de la religion, c'est peut-être pour ça qu'il ne les aime pas.»

d) La dénonciation procède de la dérision

Le point commun de toutes les scènes traitant de ce sujet est leur comique (ch. 12 – l'office à l'église noire –, ch. 24 – le goûter de la société missionnaire – ou ch. 26 – la «séance d'événements d'actualité»).

On rapprochera cette remarque de la décision de Dill (ch. 22): «Parfaitement, clown, reprit-il. La seule chose que je puisse faire en ce monde, compte tenu de ce que sont les gens, c'est rire, alors je vais m'engager dans un cirque et comme ça, je rirai comme un bossu toute la journée. – Tu comprends tout de travers, Dill, expliqua Jem. Les clowns sont tristes, c'est les spectateurs qui rient d'eux. – Alors, je serai une nouvelle sorte de clown. Je serai au milieu de la piste et je rirai de la tête des gens.»

N'est-ce pas très exactement cette voie que Harper Lee semble avoir suivie dans les chapitres précités?

Pouvait-elle agir autrement, compte tenu de ce qu'étaient les États-Unis au moment de la parution de son roman, et notamment l'Alabama ? Il semble du reste que les habitants de Monroeville n'aient pas tous apprécié la scène du goûter de la société missionnaire. L'histoire ne dit pas s'ils s'y étaient trop ou pas assez reconnus...

PROLONGEMENT

Un exercice pourrait consister à faire dégager la dimension comique des passages concernant la pratique de la religion à Maycomb en indiquant chaque fois les procédés auxquels recourt l'auteur.

Une étude de la dénonciation des préjugés dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* devrait traiter également des **préjugés sociaux** et des **préjugés sexuels** de la société de Maycomb. Ils ont été abordés dans la séquence 2 («Étude du cadre spatio-temporel»), notamment dans la partie I («La dimension sociologique et historique du roman»), au paragraphe intitulé «Le maintien des barrières» (p. 89), où sont traitées les barrières entre les classes et les barrières entre les sexes.

Leur dénonciation se fait non seulement, ici encore, par le recours à la dérision, mais aussi et surtout par l'opposition entre ces barrières, considérées comme

intangibles par la majorité des adultes, et la perception qu'en ont les enfants à travers leur innocence. Mais il s'agit là de l'essence même du roman de Harper Lee.

CHRONOLOGIE DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES ÉVOQUÉS

- 1066** Bataille de Hastings. Conquête de l'Angleterre par les Normands. (Les vieilles familles aristocratiques anglaises se targuent de descendre des guerriers présents à Hastings.)
- 1813-1814** Guerre contre les Creeks, menée par le général Jackson, devenu ensuite le 7^e président des États-Unis (1829-1837).
- 1820** Compromis du Missouri, faisant de la frontière sud de cet État la ligne de démarcation entre États esclavagistes et non esclavagistes.
- 1861-1865** Guerre de Sécession, opposant l'Union aux Confédérés du Sud.

- 9 avril 1865** Bataille d'Appomatox: reddition du général confédéré Lee au général de l'Union, Ulysses Grant.
- 1866-1877** Reconstruction: elle fut imposée aux États du Sud avant leur réintégration dans l'Union.
- Juillet 1918** Contre-offensive alliée durant la seconde bataille de la Marne (les troupes américaines y jouèrent un rôle important).
- 1920-1933** Prohibition: interdiction de fabriquer, transporter et vendre des boissons alcoolisées sur le territoire américain.
- 24 octobre 1929** Jeudi noir. Effondrement de la bourse de New York. Début de la Grande Dépression.
- 1929-1933** Grande Dépression.
- Novembre 1932** Élection de Franklin Delano Roosevelt à la présidence des États-Unis.
- 30 janvier 1933** Arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler.

- 4 mars 1933** Discours inaugural de Roosevelt: «La seule chose dont nous ayons à avoir peur est la peur elle-même.»
- 1933-1939** Politique du *New Deal* destinée à sortir l'économie américaine de la crise.
- Juillet 1933** Adoption du *National Industrial Recovery Act (NIRA)*, réorganisant le secteur industriel et établissant le contrôle de la concurrence. Un autocollant «nous faisons notre part du travail» (*We do our part*) était affiché dans les entreprises ayant souscrit aux codes fixant les prix et les conditions de vente.
- Avril 1935** Instauration de la *Works Progress Administration* pour créer des emplois publics afin de résorber le chômage.
- 27 mai 1935** La Cour suprême déclare le *NIRA* anticonstitutionnel.
- Septembre 1935** Premières lois antisémites.

Table

Repères biographiques.....	7
Présentation du roman	13
Structure du roman	46

Séquence 1. Construction narrative

I. Une construction susceptible de désorienter le lecteur	65
1) Analyse des citations	66
a) Elles ne disent pas exactement la même chose	66
b) Elles reposent toutes deux sur une lecture hâtive du roman	66
2) Le procédé utilisé par l'auteur	67
a) De manière discrète	67
b) Sa nature	68
II. La focalisation du récit	70
1) Le récit est fait du point de vue d'un enfant, mais avec le langage d'un adulte	70

a) Aux deux précédents jugements critiques, on opposera les deux suivants	70
b) On pourra également rapprocher <i>L'Oiseau moqueur</i> d'autres œuvres littéraires	70
2) Les implications de cette « stratégie »	71
a) Implications de l'unicité du point de vue	71
b) Implications de l'âge de Scout	74
c) Implications de la précocité de Scout	77

Séquence 2. Étude du cadre spatio-temporel

I. La dimension sociologique et historique du roman..	81
1) Les éléments universels	82
a) La peinture de l'enfance	82
b) La mentalité d'une petite ville	83
c) Les épreuves	85
2) Les éléments spécifiques	86
a) Un roman sudiste	86
b) Les années 1930	94
II. Le rôle de l'espace et de la temporalité dans l'intrigue	95
1) L'espace	96
a) La situation géographique	96
b) Le découpage de l'espace	99
2) Le temps	101
a) Le temps de l'action	101
b) Le temps de la narration	104
c) Le jeu sur le temps	104

Séquence 3. Le théâtre de la justice

I. La dimension juridique du roman.....	107
1) Cette dimension procède d'abord du contexte....	108
a) La ville de Maycomb est le siège du comté....	108
b) L'un des personnages principaux est avocat et législateur	108
2) Elle procède aussi de la place accordée aux questions juridiques	110
a) Évocation de différentes affaires	110
b) Évocation de points de droit	111
c) La multiplication des références juridiques ...	112
3) Le roman pose deux questions à mi-chemin entre le droit et la philosophie.....	113
a) La question du jury.....	113
b) Le conflit entre l'équité et la loi.....	115
II. Le procès ou la théâtralité de la justice	117
1) Le procès comme représentation	118
a) L'espace est organisé comme dans un théâtre	118
b) Le procès se tient en présence d'un public	118
c) Les acteurs	120
d) Le découpage de l'action	125
e) Le suspense	126
2) La dramaturgie du procès	127
a) Les formes théâtrales	127
b) Les jeux de scène	129

Séquence 4. Roman d'éducation ou roman initiatique?

I. Un roman d'éducation	134
1) Un roman opposant plusieurs systèmes éducatifs	134
a) L'importance de l'éducation	134
b) Les différents modèles d'éducateurs	136
2) La méthode d'Atticus	145
a) Une éducation moderne	145
b) Une éducation morale	147
II. Un roman initiatique	150
1) La traversée des épreuves	150
a) Le procès	150
b) La nuit de Halloween	152
2) L'accès au monde des adultes	153
a) Le procès, rite de passage pour Jem	153
b) La nuit de Halloween, rite de passage pour Scout	156

Séquence 5. Dénonciation des préjugés

I. Les préjugés raciaux	159
1) Une dénonciation feutrée	159
a) Absence de dénonciation explicite du racisme et de la ségrégation	160
b) Une dénonciation qui semble se limiter aux excès du racisme	162
2) Mais une dénonciation réelle	164
a) Par des symboles forts	164

b) Par la mise en lumière des incohérences du racisme	165
c) Par l'idée que le racisme est une idéologie dépassée	168
II. Les préjugés religieux	170
1) Un monde imprégné de religiosité	170
a) Maycomb compte plusieurs églises	170
b) La ville compte au moins deux sociétés de mission	171
c) Le dimanche est un jour sacré	171
d) Les références religieuses foisonnent	172
2) Dénonciation des préjugés religieux	173
a) Dénonciation du fanatisme religieux	173
b) Dénonciation des excès moralisateurs	174
c) Dénonciation de l'aveuglement religieux	175
d) La dénonciation procède de la dérision	177
Chronologie des événements historiques évoqués	181

Composition réalisée par Chesteroc Ltd.

Achévé d'imprimer en juillet 2006 en Espagne par

LIBERDUPLEX

Sant Llorenç d'Hortons (08791)

Dépôt légal 1^{re} publication : août 2006

Numéro d'éditeur : 75726

Librairie Générale Française – 31, rue de Fleurus – 75278 Paris Cedex 06